

Lavinia Atthorpe

1783

LES
AVENTURES
DE L'INFORTUNÉ
NAPOLITAIN,
O U
MÉMOIRES
DU SEIGNEUR
ROZELLI.

TOME PREMIER.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXI.

2
L
a
é
d
H
n
d
f
C
c
e
H
H
c
f
c
D

AVERTISSEMENT.

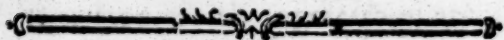
LES Lecteurs, qu'une vie unie
a préservés des aventures & des
événemens singuliers, prendront
d'abord les Mémoires du Seigneur
Rozelli pour des Contes fabuleux ;
mais l'Histoire nous fournit assez
d'exemples de ces hommes qu'une
fortune contraire a rendus fameux.
Ces Mémoires-ci n'ont donc rien
de plus extraordinaire que ces
exemples : ils vous représentent un
homme né avec cette sorte d'es-
prit & de génie qui le rendoient
propre à être le jouet de la for-
tune. Ceux qui ont connu le Sei-
gneur Rozelli en France , en Ita-
lie , & en Hollande , peuvent
être témoins de la vérité de ces
Mémoires. Et certainement, je

2 *AVERTISSEMENT.*

ne puis comprendre comment il les a pu publier , si l'amour de la vérité n'avoit pas été plus fort en lui , que le désir d'écrire l'histoire d'un Particulier. Jecrois bien qu'ils n'intéresseront pas autrement les gens , que par la compassion que tant de malheurs feront naître dans leurs cœurs. L'Auteur a réservé pour un autre Ouvrage, les événemens publics & historiques, dont il a été témoin , ou dans lesquels il a eu quelque part. On le donnera au Public , après lui avoir fait connoître la naissance , l'esprit, le génie & les principales circonstances de la vie de l'Auteur, sous le nom de l'Infortuné Napolitain, qui renferme déjà une idée de ce qui est contenu dans ce Livre.



L'INFORTUNÉ
NAPOLITAIN,
O U
LES AVENTURES
DU SEIGNEUR
ROZELLI.



De ma Naissance.

CE n'est pas le désir que j'ai de passer pour Auteur, qui m'a fait entreprendre d'écrire les principaux événemens de ma vie. Ceux qui m'ont connu en Italie sous le nom de Colli, & en France & en Hollande sous celui de Rozelli ou

A ij

de Lucius Azor , mē rendront peut-être cette justice de me croire capable d'une plus noble & plus sérieuse occupation , que d'écrire des Mémoires. Ces sortes d'Ouvrages n'ont jamais été du goût d'un homme qui , toute sa vie , a fait profession des Sciences les plus sublimes ; & je puis assurer que j'ai toujours tenu pour une maxime très-constante , qu'il ne faut jamais divertir la Postérité aux dépens des fautes que l'on a commises ; parce que la vanité qu'on tire de ces sortes d'Ouvrages , est ridicule , & peu digne d'un homme sensé , & que le Public , à qui l'on abandonne sans honte le catalogue de ses bonnes & de ses mauvaises actions , juge de celles des autres selon son caprice ou selon son goût , & regarde tous ces Ecrivains de Mémoires , comme des imposteurs , qui enveloppent mille personnes d'honneur & de probité dans leurs désordres , & qu'il en juge même souvent , comme des malheureux que le chagrin de la disgrâce a armés de mille traits de satires

& de médisance contre ceux dont ils croient n'avoir pas sujet d'être contens.

Ces considérations m'ont toujours donné un très-grand éloignement pour ces sortes d'Ouvrages ; & j'aurois persévéré dans la forte résolution où j'étois de me cacher toute ma vie au Public , si une personne qui a su les principaux événemens de ma vie , ne m'avoit assuré qu'elle alloit travailler à me faire connaître , si je refusois de le faire moi-même. L'appréhension que j'ai eue qu'on ne déguisât la vérité , & qu'en dépeignant mes malheurs , on n'en altérât la cause , ou qu'on n'en changeât les circonstances , m'a fait prendre le parti de mettre la main à la plume , pour me confesser publiquement à toute la terre ; afin d'apprendre aux hommes , par les terribles accidens dont ma vie est toute remplie , combien il leur est important d'être discrets & prudents , dans quelque état où la Providence les appelle.

Je tire mon origine d'une des plus nobles familles de Naples. La Maison

de mon pere a donné plusieurs Cardinaux à l'Eglise, & deux Grands Maîtres à la Religion de Malte. Ma naissance est un mystere, où l'amour a eu toute la part. Ma mere étoit une belle Grecque, qui fut faite esclave avec une Sultane, mere de Mustapha, autrefois favorite d'Ibrahim; laquelle, dans un pèlerinage qu'elle fit à la Mecque, fut prise par les galeres de Malte, où mon pere servoit alors en qualité de Lieutenant. Il fut des premiers, qui abordèrent le vaisseau qui portoit cette illustre Pélerine. Le zele dont ces religieux Chevaliers sont animés pour la foi de l'Evangile, ne leur permettant pas toujours d'avoir des égards pour le beau sexe, le bord des Infideles fut d'abord rempli de Mores & d'Esclaves. Les femmes s'étoient retirées dans la chambre du Capitaine, & les cris qu'elles pouissoient y attirerent les Chevaliers les plus généreux & les plus civils. A l'aspect des plus charmantes Beautés de la terre, leur ardeur martiale sembla

se ralentir ; & après avoir donné les ordres nécessaires dans le navire , & fait passer dans la capitane , la Sultane , les filles de sa suite , & quelques Eunuques pour la servir , on remorqua la prise jusqu'à Malte , où on arriva deux jours après. Voilà ce que j'ai pu apprendre de cette histoire , qui donne naissance en quelque façon à la mienne ; car le Chevalier mon pere , le plus galant & le plus accompli des Chevaliers , s'étoit attaché à une jeune Grecque nommée Zebine , qui étoit blessée à la main , & l'avoit trouvée si belle & si tendre dans ses plaintes , qu'il l'aima éperdument , & lui rendit des soins pendant tout le voyage , qui firent connoître à tout le monde qu'il n'étoit déjà plus le maître de son cœur.

Je ne prétends point ici raconter les particularités de cette intrigue : elle fit assez de bruit dans les Royaumes de Naples & de Sicile , où ce Chevalier étoit alors très-estimé , & dont la politesse & le bon goût servoient de regle

& d'exemple à toute la Jeunesse de son temps. Le fameux Marini , un des plus agréables Poëtes de son siècle , l'a chanté en mille endroits de ses Poésies les plus tendres & les plus galantes ; & il n'y avoit point de Dames à la Cour du Vice-Roi , qui n'eût formé quelque dessein de s'attacher à un homme aussi accompli que l'étoit ce Chevalier.

Entre ces Dames , la Comtesse P.... étoit une ancienne amie , qui avoit eu le plus d'empire sur son cœur : mais Zebine , qu'il lui avoit donnée pour Esclave , l'occupoit trop pour faire attention aux avances de cette belle Comtesse , & à celles que d'autres Beautés lui faisoient en mille rencontres. Il semble que je ne devrois pas m'amuser à faire ici le récit d'une vie qui a eu des aventures si tragiques : j'ai cru néanmoins que je ne pourrois me dispenser de donner quelque légère idée des aventures de mon pere , pour introduire plus facilement dans la connoissance de mes événemens , ceux qui liront ces

Mémoires ; & comme je suis le fruit de cet amour , il est nécessaire de vous en dire les particularités , qui ont une si étroite relation avec ma vie.

Zebine , dès qu'elle fut au service de la Comtesse P.... , gagna son cœur & sa confiance. Elle joignoit à une beauté très-régulière , un esprit fin & brillant , & un jugement au dessus de son âge. Elle n'avoit jamais pu être pénétrée de sentimens favorables pour notre Religion ; on tenta inutilement toutes sortes de voies pour la faire Chrétienne ; elle dit qu'elle sentoit une passion qui s'y opposoit fortement , & qu'il auroit été plus aisé de la convertir dans Constantinople , que dans Naples , où l'on parloit tout autrement qu'on ne croyoit.

Ces sentimens lui rendirent suspects tous les divertissemens que sa Maîtresse pouvoit prendre ; & les ordres furent donnés dans le Palais , de ne rien faire qui pût scandaliser Zebine , espérant toujours la gagner par le bon exemple. Le Chevalier , à qui on racontoit un

jour ces intentions , pria la Comtesse de ne la presser point sur cet article ; il parut même un peu déconcerté , en se trouvant avec elle dans sa chambre. Zebine y parut aussi toute interdite , & moins tranquille qu'à son ordinaire ; & le Chevalier , dont la Comtesse avoit remarqué le trouble , sortit avec peine d'une petite guerre qu'elle lui fit sur ce sujet.

La Comtesse P.... étoit d'une des plus anciennes Maisons de Naples : les affaires de sa famille l'avoient contrainte d'épouser le Comte P.... , très-riche , bien allié , & intime ami du Chevalier C.... , mais âgé de plus de soixante & dix ans ; âge dangereux pour un vieillard qui épouse une jeune personne. La Comtesse n'avoit alors que vingt ans ; elle avoit aimé passionnément le Chevalier C.... , & le mariage qu'elle venoit de contracter n'avoit pas eu la force de la guérir de ses premières impressions de tendresse. Ami de l'époux & de l'épouse , le Chevalier C.... avoit

un libre accès dans la maison , & partageoit avec le vieux Comte , sans qu'il s'en apperçût , les inclinations & le cœur de la Comtesse.

Leur intrigue avoit toujours été si bien conduite , qu'elle n'étoit jamais venue à la connoissance de personne ; & ces deux Amans goûtoient les plaisirs les plus doux de l'amour , sans que la jalousie ni la discorde se fussent encore mêlées d'interrompre leur félicité. Zebine troubla cette union. Le cœur du Chevalier pouvoit difficilement être à deux ; & malgré les égards qu'il s'efforçoit de conserver à la Comtesse , elle ne fut pas long-temps sans se défier & sans s'appercevoir du changement de son Chevalier. Pour mieux cacher sa jalousie , la Comtesse affecta d'appeler souvent l'Esclave dans leurs entretiens les plus secrets ; mais c'étoit à dessein de remarquer les mouvemens de leurs visages , & leur contenance , ajoutant quelquefois à sa malice l'épreuve dangereuse de les laisser tous deux seuls ,

pour écouter leurs discours, ou être témoin de leur désordre. Enfin, elle en connut assez pour se défier avec justice de l'inconstance de son Amant; & voici ce qu'elle fit pour s'en éclaircir, à n'en pouvoir plus douter.

Un jour que le Vice-Roi donnoit une fête aux Dames, la Comtesse feignit d'être malade; & s'étant fait mettre au lit par ses femmes, elle ordonna qu'on la laissât seule, & qu'on dît au Palais qu'elle étoit allée à la fête. Zebine & le Chevalier ne furent rien de la feinte, & croyant que la Comtesse étoit bien loin, ces deux Amans, qui n'avoient pu trouver jusqu'alors que des momens dérobés pour s'entretenir de leur passion, crurent qu'ils ne devoient pas laisser échapper une occasion si belle.

Comme je n'écris pas un Roman, je ne me pique pas d'exprimer ici ce que l'Amour fit dire de tendre & de passionné aux deux personnes du monde les plus spirituelles & les plus amoureuses.

reuses. Ce que j'en ai pu savoir par la personne à qui l'on confia mon enfance, & qui étoit pleinement dans leurs intérêts, c'est que je fus le fruit de cette entrevue, & que Zebine, depuis ce temps-là, n'eut plus aucune occasion de se trouver seule avec le Chevalier. La Comtesse avoit été presque témoin de leurs caresses ; cependant elle prit le parti de ne s'en plaindre point à son Amant infidèle, le connoissant d'ailleurs violent, & capable de tout entreprendre ; elle affecta même plus de bienveillance pour son Esclave, qu'elle retenoit par-là plus étroitement auprès d'elle ; en sorte que le Chevalier, qui ne manquoit point de se trouver tous les jours chez la Comtesse, ne pouvoit plus avoir le plaisir d'entretenir sa chère Zebine.

La Comtesse sentoit chaque jour augmenter sa jalousie, par les tiédeurs continuelles qu'elle remarquoit pour elle dans le Chevalier ; & méditant le cruel dessein de perdre l'Amant & l'A-

mante , elle ne vouloit que ménager son honneur , auquel un trop grand éclat eût pu donner quelque atteinte. Les Italiennes sont prudentes dans leur vengeance , & elles sont d'autant plus dangereuses sur cet article , qu'elles gardent leur ressentiment au delà même du tombeau. Vous en jugerez par ce qui arriva au Chevalier.

La Comtesse étoit tombée dans une espèce de mélancolie , qui la rendoit méconnoissable. Son époux qui l'aimoit véritablement , appela en vain tout ce qui pouvoit la divertir , & la tirer de cette langueur ; ni les bouffonneries des Charlatans , dont on se sert ordinairement en Italie , ni les remèdes de tout ce que la Faculté a de plus spécifique , ne purent jamais lui rendre sa joie & son embonpoint. On la voyoit périr à vue d'œil ; l'alarme étoit dans le Palais , & il n'est point de Saints au Ciel qui ne fussent implorés pour sa guérison. Mais le moment de quitter le monde étoit venu , elle sentoit diminuer ses forces , &

commençoit à connoître, un peu tard, qu'elle s'étoit trop abandonnée à sa passion, ou qu'elle s'étoit trop contrainte à la cacher. Elle reçut de son époux, dans ces derniers momens de sa vie, les protestations d'amour les plus tendres & les plus obligeantes. Comme il l'aimoit jusqu'à la fureur, il lui permit de tout oser pour conserver sa vie, & lui offrit cent fois la sienne pour la délivrer de ce péril, si par ce moyen ses jours eussent pu être prolongés. La Comtesse le remercia de ces témoignages de tendresse, plus pénétrée cependant de la cause de son malheur, que de la douleur de son mari. Elle ne souhaitoit plus que d'entretenir un moment le Chevalier avant d'expirer : c'est pourquoi, feignant de vouloir reposer, elle pria qu'on la laissât seule avec Zebine, à qui elle donna ordre de le faire avertir de l'extrémité où elle étoit réduite.

Le Chevalier, qui n'avoit pas effacé de son cœur les sentimens tendres qu'il

avoit conçus pour la Comtesse , à laquelle il avoit de véritables obligations , courut tout transporté à son appartement. L'état pitoyable où il la trouva , lui fit dire tout ce qu'une compassion légitime & une véritable reconnoissance pouvoient tirer de sa bouche. La Comtesse l'écouta long-temps sans lui répondre , & le regardant d'un air languissant , elle ne lui dit que ces paroles : Chevalier , il n'est plus temps , je meurs , & vous êtes cause de ma mort. Dans ce moment , on vint dire à Madame que le Comte lui amenoit un de ses parens , avec le Cardinal , qui étoit Archevêque de Naples ; elle pria Zebine d'aller au devant de la compagnie , afin de ménager son honneur , par l'évasion du Chevalier. Dès que Zebine fut sortie de la chambre , la Comtesse pria le Chevalier , avec une espece de trouble , de se cacher dans un grand coffre , qui étoit à la ruelle de son lit. Le Chevalier obéit ; & après que la compagnie fut sortie , elle dit à Zebine de lui donner

la clef du coffre. Zebine n'avoit pas été présente lorsque le Chevalier s'étoit caché ; elle crut , ne le voyant plus paroître , que la Comtesse l'avoit fait sortir par un escalier dérobé qu'il y avoit dans son cabinet. Ce qui aida à la confirmer dans cette pensée , c'est que la Comtesse lui recommanda avec une espee de confiance , de prendre soin de la vie du Chevalier , l'assurant qu'elle mourroit contente , si elle pouvoit se promettre de son amitié , de consoler un homme qui ne survivroit peut-être pas à sa perte. La belle Esclave fondeoit en larmes , & ne répondoit que par un triste silence , que toute autre qu'une Rivale eût pris pour un signe de la plus forte douleur. Mais la Comtesse étoit trop instruite pour s'y méprendre , elle avoit une parfaite connoissance de leurs engagements ; & ce qui eût pu la consoler dans une autre conjoncture , ne servit qu'à l'affoiblir davantage. Son mal empira dans le moment , elle pâma , & les cris de ses filles attirerent toute la

maison dans son appartement. Le Comte y courut dans un extrême désordre ; il dit & fit des choses qui attirèrent la compassion de tous les assistants ; il embrassa mille fois sa femme, qu'il croyoit morte : mais un moment après, étant revenue de ce long évanouissement, elle pria son époux de faire sortir ceux qui étoient dans sa chambre, & se trouvant seule avec lui, elle lui parla de la sorte.

» L'heure est venue qu'il faut nous séparer, Monsieur ; & celui qui m'avoit rendue heureuse en m'unissant avec vous, veut que je vous quitte, & que je vous aille attendre dans l'éternité. Je sens que je ne suis pas éloignée de ce moment terrible ; & après vous avoir recommandé notre fille, je vous prie de vous souvenir quelquefois d'une épouse qui faisoit son bonheur de vous aimer & de vous plaire ; accordez-moi une seule grace, & faites que je meure contente, en ne me refusant pas ce que je vais vous demander «.

Le Comte , pénétré jusque dans l'ame , assura la Comtesse qu'elle pouvoit demander hardiment ; que sa volonté seroit pour lui une chose sacrée , & qu'on exécuteroit à la lettre tout ce qu'elle lui ordonneroit. Je meurs donc contente , dit-elle , & une protestation si généreuse adoucit en quelque maniere la peine que j'ai de me séparer d'un si cher époux. J'ai mis , continua-t-elle d'une voix si basse qu'à peine elle pouvoit être entendue , j'ai mis dans ce grand coffre , qui est à la ruelle de mon lit , certaines nipes que je souhaiterois qu'on ne vît point ; je vous prie , Monsieur , qu'aussi-tôt que je serai morte , vous fassiez clouer mon cercueil sur ce coffre sans l'ouvrir , & qu'on le mette avec moi dans le tombeau qu'on m'aura destiné. Je sais , ajouta-t-elle , que tout autre époux me promettroit inutilement cette grace : je craindrois beaucoup de la curiosité , qui est si naturelle à tous les hommes ; mais votre probité m'est connue , & j'ai depuis dix

ans éprouvé la bonté & la droiture de votre cœur. Un moment après, l'infortunée Comtesse entra dans l'agonie, & elle expira dans les bras de Zebine. Je ne décrirai que foiblement la douleur dont tout le monde fut pénétré dans le Palais ; elle fut la plus sensible & la plus grande qu'on ait jamais ressentie. La pompe funebre fut faite le lendemain, avec une magnificence qui surprit toute la ville ; & on jugea de la tendresse du Comte, par la dépense immense qu'il fit pour honorer la mémoire de sa chère épouse. Le dépôt fut porté aux Grands Freres (ce sont les Cordeliers à la grand'manche), où les P.... ont leur sépulture. Tout ce qu'il y eut de gens de distinction dans la ville, assisterent à ce convoi, & jamais on ne vit le Clergé, tant régulier que séculier, si nombreux, & si pénétré de douleur : enfin, le corps fut mis en dépôt dans l'église à dix heures du soir, & l'on ne devoit l'enfermer dans le tombeau qu'après un pompeux service, où tout ce qu'il y

avoit de gens de considération dans la ville devoit assister. Telle est la coutume des Italiens , de n'inhumer jamais les morts que le matin, après la célébration des Saints Mysteres.

Zebine, qui étoit revenue du trouble où cette mort l'avoit jetée , ne pensa plus qu'à recevoir des nouvelles du Chevalier, qu'elle ne voyoit point paroître. L'état où elle se trouvoit d'une grossesse avancée, la désespéroit, & elle songeoit à prendre de justes mesures pour sortir de la maison du Comte, de crainte de tomber dans sa disgrâce, si son crime venoit à être découvert. Elle envoya par-tout pour savoir des nouvelles de son Amant : personne ne lui en put rien apprendre. Son cœur alarmé la fit entrer dans une espece de confiance ; & comme l'esprit d'une Amante a bien plus de pénétration qu'un esprit indifférent & tranquille, Zebine faisant réflexion aux démarches de sa Maîtresse, au sujet de sa mélancolie, & aux der-

nieres actions de sa vie, s'imagina que son Amant étoit perdu.

Elle se fortifia dans cette pensée, quand elle ne vit plus ce grand coffre dont sa Maîtresse lui avoit demandé la clef, & elle crut que la Comtesse, par un esprit de vengeance, ou par un excès d'amour, l'avoit fait ensevelir avec elle. La nuit étoit déjà fort avancée, & ne sachant à qui se confier, elle sortit du Palais toute seule, traversa la ville, fut au Couvent où étoit le dépôt, & après avoir appelé le Portier, elle le pria de la faire parler au Sacristain pour une affaire pressante, & où il n'y avoit point de temps à perdre. A peine le Sacristain parut, que Zebine, couverte d'une mante qui la cachoit entièrement, & qui est en usage parmi les femmes de ce pays : Mon Pere, dit-elle, je viens vous faire le confident du plus grand secret du monde ; il faut de la discrétion & de la promptitude : menez-moi dans votre église, & faites que nous y soyons

seuls. L'affaire que je vous dois communiquer ne demande aucun témoin, le temps presse, & tous les momens que nous perdons abregent les jours de l'homme du monde le plus parfait & le plus aimable. Le Sacristain, surpris de ce langage, ne savoit que deviner, & se laissant entraîner aux empressements de cette fille, la fit glisser dans le Couvent, sans que personne s'en aperçût; & l'ayant menée dans l'église, il fut extrêmement surpris, quand il la vit courir au cercueil de la Comtesse P.... & là appeler le Chevalier C.... L'étonnement du Pere redoubla, lorsqu'il entendit sortir du fond de ce cercueil une voix foible, & qui à peine se pouvoit faire entendre; il craignit que ce ne fût l'ame de la Comtesse qui se plaignît de l'insulte qu'on venoit faire à ses cendres. Sortons d'ici, dit-il la crainte peinte sur son visage, le Ciel puniroit notre témérité, laissons les morts, & ne pensons qu'à nous retirer. Ah! mon Pere, s'écria cette Amante infortunée,

je mourrai mille fois plutôt que d'abandonner mon entreprise : le Chevalier C.... est enfermé dans ce coffre , sa mourante voix me fait trembler pour sa vie ; aidez-moi , mon Pere , & ne tardons pas un moment à le rappeler au jour ; vos peines seront très-bien récompensées , & personne ne saura jamais rien de ce qui se passe entre nous. Le Sacristain , touché tant par les larmes de cette belle personne , que par l'espoir de la récompense qu'on lui faisoit espérer , courut chercher les outils nécessaires pour ouvrir ce coffre : il en vint à bout ; & Zebine ne vit pas plutôt son Amant dans cet affreux état , que ne pouvant plus se soutenir , elle tomba évanouie. Cependant , comme la force & la vigilance lui étoient extrêmement nécessaires , elle revint bientôt de son évanouissement ; & voulant secourir le Chevalier , qu'on avoit tiré du coffre , & qu'on avoit étendu sur la terre pour lui donner de la respiration , elle s'abandonna à un désespoir extrême ,
quand

quand elle vit qu'il étoit expiré. Le trop grand air l'avoit surpris ; en vain on employa toute sorte de remèdes pour le rappeler à la vie , ses jours étoient finis , & le seul parti que ces personnes affligées purent prendre , ce fut de renfermer de nouveau ce cadavre dans le coffre , & de prier Dieu pour son ame.

Zebine fut saisie d'une douleur si vive , qu'elle pria le Sacristain de ne la pas abandonner. Menez-moi , lui dit-elle , dans quelque endroit écarté de votre maison : le jour s'approche ; & si l'on me voyoit sortir d'une maison comme la vôtre , cela pourroit vous faire de la peine ; il vous sera plus aisé de me renvoyer ce soir , & j'ai besoin de vous entretenir de ce qui me regarde ; j'ai tant de confiance en vous , que je me promets du secours & de la consolation de vos bons conseils , & vous serez peut-être bien aise de ne m'avoir pas refusé cette grace.

Qu'une aimable personne est touchante ! & quand elle demande avec

tant de grace un secours dont on voit qu'elle a besoin, quel cœur seroit assez barbare pour le lui refuser ? Le bon Pere ne put résister, il accorda tout ce qu'elle lui demanda ; & malgré le péril où il s'exposoit, si l'on venoit à découvrir qu'il eût reçu une fille dans le Monastere, sa compassion, qui s'étoit peut-être déjà convertie en tendresse, lui fit fermer l'oreille à la voix de son devoir : il conduisit Zebine dans un endroit écarté, destiné à serrer de vieilles décorations pour les Autels, & où l'on mettoit le bois & le vin pour la sacristie. Elle ne fut pas plutôt assise, que donnant un libre cours à sa douleur, elle répandit un torrent de larmes, entrecoupées de mille sanglots. Un moment après, des douleurs dans les entrailles la saisirent ; elle n'en avoit point encore senti de pareilles ; & comme elles redoubloient de plus en plus, elle se douta bien qu'elle alloit accoucher. Pleine de confusion & de trouble de se voir dans une si douloureuse & si triste situation,

& d'être obligée d'attendre sa délivrance d'une main peu employée à de semblables opérations, elle ne put que s'adresser encore à ce bon Pere. Je meurs, lui dit-elle, & je connois bien que je ne puis plus survivre à la perte que j'ai faite. Le Chevalier C.... n'est plus ! qu'est-ce que je puis faire dans le monde ? Le malheureux enfant qui va sortir de mon sein, apprendra un jour de vous, qu'il tenoit la vie du plus accompli de tous les hommes, & que sa mere, quoique d'une Religion opposée aux Chrétiens, n'avoit rien de bas que ses malheurs & son esclavage. S'il vit, instruisez-le quelquefois de mes peines, afin qu'il ne vive pas sans savoir combien il m'a coûté.

Représentez-vous ici le désordre & le trouble de ce pauvre Moine, qui, sans apprentissage & sans conseil, se voit obligé de faire le métier de Sage-femme, & qui se trouve entre une femme agonisante, & un petit enfant

qui n'a pas la discrétion de retenir ses cris.

Il pensa lui-même mourir de douleur & de confusion, dans une conjoncture si affligéante. Il s'agissoit pourtant de prendre son parti. Ce Pere revenant donc à lui, & bannissant de son esprit la crainte & les réflexions inutiles, courut vers un Chirurgien, son beau-frere, qui demouroit à quelques pas du Couvent, & le pria de venir incessamment le délivrer du plus grand embarras où il se fût jamais trouvé. La diligence de l'un & de l'autre fut extrême ; mais la malheureuse Zebine avoit perdu tant de sang quand ils arriverent, qu'elle ne parloit déjà plus ; & le petit enfant, couché sur la mante de son infortunée mere, n'avoit presque plus de voix pour se faire entendre, le froid l'ayant faisi, & lui ayant ôté l'usage des pleurs. Rien ne fut plus prompt que le secours que l'on donna à ces deux malheureuses créatures. Le petit enfant revint aisé-

ment, par le moyen du feu & de quelques liqueurs, & il n'eut pas plutôt ouvert les yeux, qu'il porta ses deux petites mains au cou du Sacristain, qui l'échauffoit toujours sur ses genoux. On le nomma *Colli*, c'est-à-dire, caressant & tendre. Voici où commence présentement mon Histoire.

Premiere partie de ma Vie.

JE suis ce Colli infortuné, dont la conception a fait périr mon pere, & qui, en venant au monde, ai déchiré le sein de ma mere. Le Ciel qui m'avoit destiné aux plus grands malheurs, les avoit comme ébauchés dans les commencemens de ma vie ; aussi j'écris ces Mémoires pleins de trouble, & pénétré de tant de douleurs, que je prie le Lecteur de me pardonner les fautes qu'il pourra trouver dans ce Livre ; d'ailleurs, comme je le donne en François, & que

ne possédant pas cette Langue comme celle de mon pays, je suis obligé de me servir de la plume d'un Traducteur, il se trouvera souvent des endroits plus foibles les uns que les autres, parce qu'il n'est pas possible qu'une Traduction soit faite avec le même esprit que l'Original, sur-tout entre deux Langues si peu conformes dans leur maniere d'exprimer les faits & de les décrire. Ce que je puis assurer, c'est qu'on trouvera dans le narré de cette Histoire, un fonds de vérité que je n'ai pas voulu altérer en aucun endroit; & sans considérer ni les jugemens des hommes, ni craindre les Puissances Ecclésiastiques ou Séculières, qui se trouvent mêlées dans mes Aventures, je me propose deux choses en écrivant de la sorte : la premiere, d'instruire les hommes, par mon propre exemple, à ne se fier jamais aux promesses des Grands de la terre : & la seconde, de satisfaire en quelque maniere une petite passion de vengeance contre certaines gens, dont

l'on ne peut dire la vérité que dans ces lieux où l'homme est véritablement libre, ayant éprouvé dans les autres endroits du Monde où j'ai voyagé, que tous les hommes y sont esclaves ou de la Flatterie, ou de leur Religion. Le Lecteur me pardonnera cette petite digression, je n'ai pu m'en dispenser, & je l'ai crue nécessaire pour le faire entrer dans mon esprit, & dans l'intelligence de mes affaires.

Le Chirurgien qui m'avoit secouru quand je vins au monde, m'ayant enveloppé dans quelques linges que le Pere lui avoit donnés, tâcha de rappeler ma mere à la lumiere; mais ce fut avec si peu de succès, qu'après avoir mis en œuvre tout ce que son Art lui pouvoit apprendre dans ces sortes d'occasions, elle mourut entre ses bras; & il dit au Pere, qu'il falloit cacher ce cadavre, & qu'il y auroit du danger pour tous deux de révéler un pareil accident. Après s'être bien conseillés, ils résolurent de faire une fosse dans le même

endroit, où il y avoit un monceau de farmens; & y ayant inhumé cette pauvre femme, ils recouvrirent la fosse avec les mêmes farme, nettoyerent la place, & prirent toutes les précautions nécessaires pour cacher cette affaire au reste des hommes.

Le Chirurgien me tira du Couvent, & m'emporta sous son manteau sans aucune fâcheuse rencontre. Il étoit près de neuf heures, & le convoi que l'on devoit faire pour la Comtesse arrivoit à l'église en ce moment-là. L'attention où tout le monde étoit de le voir passer, fit qu'on ne prit pas garde au Chirurgien qui m'emportoit chez lui. J'y fus reçu de sa femme avec quelque espece de chagrin, parce qu'elle soupçonna, à ce qu'elle a avoué depuis, que ce ne fût une œuvre de son époux; & elle ne revint de sa mauvaise humeur, qu'après qu'il l'eut assurée que c'étoit un enfant de condition, que son frere le Cordelier lui avoit mis entre les mains, de la part du Prince; que c'étoit un secret de

conscience pour son frere , & pour eux un secret de discrétion ; qu'il la prioit bien fort d'avoir soin de moi , de me nourrir elle - même , & de m'aimer comme son propre enfant. Sa femme crut à la fin ce que son époux lui dit là-dessus. Elle nourrissoit alors une fille , dont elle étoit accouchée depuis trois mois. Elle me trouva si doux , & , contre l'ordinaire des petits enfans , si peu sujet à pleurer , qu'elle m'aima dès-lors jusqu'à négliger sa propre fille. Nous avions les mêmes hardes , nous étions tenus aussi proprement l'un que l'autre ; & elle ne mettoit entre sa fille & moi d'autre différence que sa tendresse , qui paroissoit sans comparaison plus forte à mon égard. Le Pere Cordelier ne passoit pas un jour sans me venir voir ; il pleuroit en m'embrassant ; & il me souvient qu'un jour , étant âgé de quatre ou cinq ans , comme il me caressoit à son ordinaire , & que je lui voyois répandre quelques larmes , lui ayant demandé si je lui avois fait quelque mal , il me répondit ,

en me serrant entre ses bras plus fort qu'à l'ordinaire : Vous m'avez fait plus de peur que de mal , mais j'en suis remis , & je vous aime beaucoup. Que pouvois-je comprendre à cette mystérieuse réponse ? Je me mis à pleurer , & dis à ma mere (car c'est ainsi que j'appelois ma bonne Nourrice) , qu'elle m'avoit fait bien laid , puisque mon oncle m'avoit dit que je lui avois fait peur.

La bonne femme se mit à rire ; & comme elle étoit instruite du secret de ma naissance , elle me dit que mon oncle m'aimoit beaucoup , & qu'il falloit que je l'aimasse de même , & que je lui obéisse comme un enfant à son pere ; que je saurois un jour les obligations que je lui avois , & qu'il n'étoit pas temps qu'elle m'entretînt des choses qui passeroient la portée de mon âge. Quoique j'écoutasse tout cela sans aucune réflexion , parce que je n'en étois pas capable , je n'ai pu m'empêcher depuis de faire attention aux paroles de cette

bonne Dame, sur-tout lorsqu'elle me disoit, en me voyant badiner avec sa petite fille, que je croyois ma sœur, qu'elle vouloit me la donner pour femme, & qu'elle nous verroit un jour mariés ensemble. En effet, si la petite Rosalie (c'est ainsi que s'appeloit la fille du Chirurgien que je croyois mon pere) eût eu plus de bonheur dans son éducation, & que ses parens n'eussent pas éprouvé les derniers malheurs, j'aurois infailliblement épousé cette fille, que j'aimois uniquement dès ma plus tendre enfance, & je me serois peut-être par-là dérobé aux mortels chagrins dont j'ai été la victime.

Je ne puis m'empêcher de décrire ici les effets surprenans d'une passion, qui se fait même sentir avant l'âge; l'expérience que j'en fis dès ma cinquième année, ne me permet pas de douter qu'on ne puisse être tendre presque dès le berceau, & que l'être plus tard, c'est faute d'avoir connu plus tôt l'objet qu'on doit aimer. Je savois à peine appeler

Rosalie , que j'avois déjà su s'imer. On me voyoit pour elle une complaisance qui lui donnoit le premier rang dans tous les petits divertissemens que nous prenions ensemble ; j'étois inconsolable lorsque sa mere la grondoit ; & un jour que , pour m'avoir fait tomber , on lui avoit donné le fouet , j'en fus si pénétré de douleur , qu'il fut impossible à *Signora Maria* (c'étoit le nom de ma chere Nourrice) de me faire rien prendre , ni de me faire dormir de toute la nuit. La fièvre me prit le lendemain , & continua trois ou quatre jours avec tant de violence , que l'on commençoit à désespérer de ma vie. Les Médecins les plus éclairés furent appelés en consultation. On conclut à une purgation un peu violente , pour mettre les esprits en mouvement , parce que j'étois tombé dans une espece d'assoupissement qui présageoit ma perte. L'impossibilité où l'on fut de me faire avaler cette médecine , pensa faire avorter les bonnes intentions de mes bienfaiteurs ; la
tendresse

tendresse de *Signora Maria* lui suggéra l'expédient de me faire présenter le remède par Rosalie : on le lui mit entre les mains, & on lui dicta ce qu'elle devoit dire pour me prier de le prendre ; sa voix me fit revenir de ma léthargie, & sans résister un seul moment, j'obéis, & j'avalai ce qu'elle me présenta.

Cette particularité surprit toute l'assemblée ; cependant ma santé fut rétablie en très-peu de temps, parce que Rosalie ne m'abandonnoit jamais. Elle avoit beaucoup de feu, & disoit des choses si jolies & de si bonne grace, que je ne me pouvois séparer un moment de cette aimable fille. Un jour que nous étions à la campagne, où l'on m'avoit envoyé pour prendre l'air après ma convalescence, nous nous promenions, mon aimable sœur & moi, dans une allée d'un bois où nous allions souvent jouer à mille petits jeux innocens. En marchant sur l'herbe, un serpent, que Rosalie foula par mégarde, s'entortilla autour de son pied, & le

pressa de telle maniere, que cette pauvre fille se pâma, & me laissa dans une frayeur à me faire mourir moi-même. Sans considérer le péril où je m'engageois, je me jetai sur cet animal ; & en le débarrassant du pied de Rosalie, avec toute la peine imaginable, je m'exposai à en être étouffé ; car la bête se sentant tirer avec force, & voyant qu'on lui ôtoit sa proie, sauta à mon cou, & s'entortilla si fort à l'entour, que sans le Jardinier, qui nous avoit entendu crier au commencement de cette funeste aventure, & qui étoit accouru du fond du jardin où il travailloit ; sans ce Payſan, dis-je, qui vint si à propos me secourir, j'étois mort sans aucune ressource. Il tua le serpent, & nous emporta ma sœur & moi à la maison, où ma mere, qui se trouvoit pour lors toute seule, pensa tomber à la renverse, quand elle nous vit dans ce pitoyable état.

Le pied de Rosalie étoit enflé, & mon cou étoit tout livide, & gros deux

fois plus qu'à l'ordinaire, mes yeux enflés, & presque hors de la tête; & sans de la thériaque, & d'autres contre-poisons qu'on nous donna à propos, & dont nos maisons de campagne sont toujours fournies contre ces sortes d'accidens, qui y sont fréquens, le venin nous eût suffoqués infailliblement.

Ce malheur donna à notre chere mere beaucoup plus de circonspection pour ma personne, qu'elle n'en avoit eue jusque-là : elle ne me perdoit plus de vue, & je trouvai son attachement pour moi si importun & si incommode, que je commençois à devenir mélancolique & rêveur, parce que je ne pouvois pas badiner avec Rosalie. Pourra-t-on croire qu'à six ans j'aye pu sentir un amour si fort pour cette petite fille, qu'il m'étoit impossible de m'occuper à rien pour mon éducation? On ne me faisoit prendre les Livres qu'avec une répugnance extraordinaire; & ce ne fut qu'en me faisant dire par Rosalie même, qu'elle m'aimeroit bien davan-

tage si j'étois savant , afin que je lui fusse écrire des billets doux , que j'apportai de l'application à ces premières études. L'ambition de plaire à ma petite Maîtresse , me fit attacher à lire & à écrire avec tant de fureur , que je sollicitois mon Maître à m'apprendre vite , pour me rendre capable d'être bien aimé.

On n'épargnoit rien pour me donner une bonne éducation. Le *Signor Carolocio* étoit fort riche , il n'avoit qu'une fille , & me destinoit à l'héritage de tous ses biens , en me la faisant épouser. Ayant remarqué en moi un riche naturel , & une disposition admirable pour les Sciences , il s'étoit fait un projet d'élévation , où il m'eût infailliblement porté , si j'eusse été assez heureux pour y parvenir. Le Maître qu'il avoit choisi pour avoir soin de mon enfance ; étoit un jeune Abbé Romain , fort savant dans les Lettres humaines , mais grand ignorant dans l'Art d'apprendre à régler les mœurs ; il me donna si souvent

occasion de le mépriser par ses emportemens, que le lui ayant un jour témoigné, il vouloit m'en punir : mais je lui dis qu'il me devoit donner une autre leçon que celle de la colere & de la vengeance, & qu'on m'avoit donné un méchant modele à imiter. Il crut que ce raisonnement m'avoit été suggéré : il vécut avec moi d'une autre maniere, & s'étant apperçu que j'étois d'un naturel doux & tendre, & qu'il ne me falloit faire agir que par la douceur, il eût réussi avec gloire & avec succès, s'il ne lui fût arrivé une affaire qui lui cousta sa liberté.

Je ne puis m'empêcher de dire ici mon sentiment sur ces sortes de Pédans, que l'on donne à la Jeunesse. On se sert presque toujours pour cet emploi, de gens sans mérite, qui, bouffis d'une vaine science, & tout hérissés de phrases ou de quolibets ridicules, croient être les plus habiles gens du monde pour former l'esprit & le cœur d'un jeune homme ; étant bien loin de lui

inspirer l'attrait de la vertu , & de donner un frein aux passions naissantes , sont souvent les premiers à les mettre en mouvement. L'avarice ou l'indolence des peres ou meres , est la source du peu de succès qu'on voit dans l'éducation de la Jeunesse , & cet usage est plus ancien que nous. Juvenal , un des ornemens de l'ancienne Rome , se récrioit souvent de ce qu'on donnoit dix sesterces à Crispin Cuisinier , & que Quintilien n'en avoit que cinq.

Le Précepteur qu'on m'avoit donné s'appeloit l'*Abbate Betulino* , plus propre au métier de la Guerre qu'à celui des Belles-Lettres ; il étoit vain & fier à ne pouvoir jamais céder à personne , entreprenant jusqu'à la témérité , & si imprudent dans ses entreprises , qu'il mérita d'être condamné aux Galeres , pour s'être trouvé compris dans une conjuration qui devoit éclater contre le Vice-Roi. Voici comme la chose se passa , ainsi que je l'ai appris par la suite.

Le Duc de.... sortoit de son Ambassade de Rome, où il avoit mangé tout son bien, & étoit revenu dans Naples avec une si bonne disposition de se dédommager & de s'enrichir, qu'il augmenta d'abord de la moitié tous les impôts du Royaume. Quoique le malheureux peuple soit accoutumé depuis plus d'un siècle à porter un joug dur & pesant, les exactions & les injustices criantes que l'on commettoit de toutes parts, souleverent les esprits, & il se forma dans les cabarets, qui sont en grand nombre dans cette ville, de petits partis qui parloient avec toute liberté du Gouvernement présent. Ce bruit sourd dura quelques mois. Il se trouva un homme de la lie du peuple, comme fut autrefois *Masanjello*, qui osa se faire Chef de parti, & conçut le dessein extravagant de devenir Roi. Le Peuple, amateur de la nouveauté, & bien moins sensé dans ces sortes de conjectures que l'âne du bon Esope, donna tête baissée dans la promesse de

couvert d'un sac noir de pénitens , & une torche de cire blanche à la main. A chaque Mystere , il y a une douzaine de disciplines attachées , avec lesquelles chaque Noble se déchire les épaules à coups de fouet , & leurs habits , qui sont blancs , se trouvent alors tous couverts du sang qui coulent de leurs épaules. Une Musique soutenue de plusieurs instrumens lugubres , accompagne cette Procession , qui est souvent composée de trois ou quatre mille hommes , y compris les Soldats des garnisons , qu'on emploie à porter des flambeaux. Le rendez-vous est aux Cordeliers , d'où l'on va au Dôme , dans le plus bel ordre qu'on puisse jamais décrire. Toute la ville est éclairée le soir d'un nombre infini de bougies ; & les Dames , qui n'ont pas accoutumé de paroître aux fenêtres sans jalousies , s'y font voir à découvert & superbement parées. On voit même qu'elles attendent ce jour-là pour recevoir des témoignages publics de l'amour de leurs Amans ; & il est permis à ces

Disciplinés , distingués par des rubans de couleur qu'ils attachent à leurs disciplines , de s'arrêter sous le balcon où sera quelqueune de leurs Maîtresses , & de se donner là cent coups devant elles , pour leur marquer la violence de leur passion. Cette cruelle fête , qui a été introduite dans notre ville par les Espagnols , n'a pas toujours été du goût des honnêtes gens ; ce ne fut d'abord que le peuple qui se déclara en sa faveur , parce qu'on est naturellement porté à la nouveauté , & sur-tout aux objets extérieurs de dévotion : mais depuis , le goût des honnêtes gens s'est corrompu , & l'on a vu la Noblesse s'en mêler , & tirer vanité d'une si étrange cérémonie.

Le Vice-Roi , qui vouloit , comme un bon Espagnol , donner des marques au peuple de la plus grande Catholicité , se chargea du Crucifix , qui étoit le dernier & le plus pesant des Saints Mysteres douloureux. Sa suite devoit être nombreuse , & l'on peut dire trop galante , pour un temps destiné à la

pénitence & à la mortification. Les trois Châteaux avoient fourni presque tous leurs Soldats pour porter leurs torches. Le parti des Rebelles, qui n'étoit pas entièrement éteint, choisit cette occasion pour faire main-basse sur tous les Officiers & sur tous les Soldats désarmés, & par ce moyen s'emparer des citadelles, & se rendre maîtres de la ville. L'affaire alloit être exécutée avec un succès merveilleux, sans un petit Frere Cordelier, qui la révéla par une espece de miracle : voici comment.

C'est une coutume dans toute l'Italie de demander à Pâques des œufs bénits aux personnes de sa connoissance. Les Moines en veulent aussi goûter, comme les autres gens du monde. Le matin du Jeudi-Saint, un petit Frere étoit entré dans la maison d'un des Conjurés son ami, où il alloit souvent, & où il étoit le bien venu ; il demanda à son ordinaire l'*Uovo benedetto* à la femme du logis, qui le lui donna. En sortant, il rencontra le mari, auquel, après qu'il

lui eut demandé si on lui avoit donné des œufs de Pâques, il répondit qu'oui. Ma femme, répliqua le Maître d'un ton sérieux & froid, vous a donné des œufs : avant que la nuit soit passée, je vous donnerai des grillades. *La Patrona a dato à vestra Paternita l'uovo, vi daro hariole nanzi finisca la notte.* Le petit Frere ne fit pas beaucoup d'attention sur ces paroles ; mais étant rentré dans son Couvent, & ayant trouvé le Pere Gardien dans le cloître, il l'informa de sa quête, & lui fit part en même temps de la réponse qu'un tel homme venoit de lui faire. Le Supérieur, homme d'esprit, & beaucoup plus pénétrant que son Frere Lai, fit quelques réflexions là-dessus, & il y rêvoit en se promenant dans son cloître, quand on vint lui dire que le Vice-Roi étoit dans l'église, & qu'il demandoit à se confesser. Ceux de ma Nation sont naturellement soupçonneux ; ils sont perpétuellement sur leurs gardes au sujet des Espagnols ; & ils ont éprouvé si souvent

souvent des trahisons & des fourberies, qu'ils font à leur égard dans une continuelle défiance. Ce Supérieur craignit que ce petit Frere ne fût un appât qu'on lui eût dressé pour le faire tomber dans le piège ; & en s'approchant du Vice-Roi qui l'attendoit pour se confesser, il lui dit d'un ton mêlé de frayeur & de crainte : Son Excellence me pardonnera si je n'entends pas aujourd'hui sa confession ; un cas d'une extrême importance, & qui regarde votre personne, & menace peut-être tout l'Etat, me rend l'esprit inquiet, & ne me permet pas d'être tranquille : Frere tel vient de m'avertir d'une telle affaire ; l'air & le ton dont cet homme a parlé, présagent quelque mauvais dessein. Que votre Excellence s'assure de ce Bourgeois, l'affaire est d'une extrême conséquence, & dans une occasion si pressante, le retardement seroit dangereux.

Le petit Frere fut oui, & sur sa déposition les Gardes du Vice-Roi furent se saisir du Bourgeois, qui ne fut pas

plus tôt arrêté & présenté à la gêne , qu'il déclara la conjuration , & nomma une grande partie des complices. Mon Précepteur se trouva enveloppé dans le nombre , & il eût été mis en pieces , comme plusieurs autres , sans la sollicitation du *Signor Carlocio* , lequel , par le moyen de ses amis , & particulièrement du Comte P.... dont il étoit depuis peu devenu Chirurgien , obtint que le malheureux *Betulino* seroit condamné aux Galeres à perpétuité. Je l'y ai vu quelque temps après par occasion. Un jour j'allois voir un Turc , qui faisoit des tours de gibeciere , où le Diable avoit assurément bonne part. Un des plus surprenans que je vis , ce fut qu'après avoir jeté une piastre dans la mer , celui qui la lui avoit donnée ayant pris la précaution de la marquer & d'y attacher un ruban , ce Turc commanda à une petite figure de bois d'aller chercher cet argent pour souper , lui ordonnant de ne pas revenir sans cette même monnoie ; il jeta la figure dans le fond

de l'eau, attachée avec un filet, & la retira avec la piastre entre ses mains. Ce tour, qui surpassoit l'Art de tous les Joueurs de Gobelets de la ville, où l'on est adroit en ces sortes de jeux, fit qu'on dénonça le Turc à l'Inquisition, d'où on ne l'a plus vu sortir; & comme j'allois un jour à la Galere avec quelques-uns de mes amis, pour voir s'il n'y seroit point, je fus connu de mon Précepteur, qui y étoit, & qui m'appelant par mon nom, se fit connoître à moi, & m'apprit le déplorable état dans lequel il étoit réduit. J'avois alors dix ou onze ans, & j'étois beaucoup plus capable d'impression à cet âge, que quand il me quitta. Son malheur fut la meilleure leçon qu'il m'ait jamais donnée. Je conçus alors tant d'horreur pour le monde, & j'eus une envie si extraordinaire de le quitter, pour être à l'abri des funestes accidens qu'on y rencontre, que je m'ouvris sur ce dessein à un Cordelier que je trouvai. Il me présenta au Gardien, qui ne voulut pas en ce

moment me prendre au mot ; mais il me dit seulement qu'il falloit demander cette grace au Seigneur, & que la vocation n'étoit pas l'ouvrage d'un moment, mais la réflexion de plusieurs années ; qu'il m'ordonnoit de bien étudier, & d'être bien dévot, afin que Dieu m'éclairât, & me fît connoître le parti que je devois prendre. Le délai qu'il y apporta fit rompre l'affaire, & le dessein de me faire Moine cessa avec la même facilité que je l'avois formé.

La conjuration fut bientôt apaisée, & tout étoit calme dans la ville. On n'avoit pas voulu prendre pour moi de Précepteur dans la maison ; mais un habile Ecclésiastique, intime ami de mon oncle, venoit tous les jours deux fois pour me donner des leçons. En moins d'un an, j'entendis la Langue Latine avec tant de facilité, qu'à l'âge de douze ans j'expliquois les Auteurs les plus difficiles. Ce bon Prêtre secondoit avec zele l'excellent naturel qu'il voyoit en moi : il m'exerçoit à parler,

& me faisoit apprendre de petits Discours , que je déclamois en public , pour me donner la hardiesse nécessaire à un Orateur. Toute la ville couroit en foule dans l'église des Cordeliers , où je faisois ordinairement mes déclamations , à cause que j'en demeurois proche , & que mon oncle étoit très-consideré dans cette Maison. On me mettoit un petit habit de l'Ordre ; & en me faisant monter en chaire , je debitois une Piece d'éloquence que je n'entendois pas , mais que je faisois si bien entendre par la netteté de ma parole & la beauté de ma voix , que tous les principaux Seigneurs de la ville m'envoyoient leurs carrosses pour aller prêcher dans leurs Palais en présence des Dames.

Ce fut un jour de la Trinité , où une de mes prédications donna lieu de découvrir tout ce qui s'étoit passé au sujet du Chevalier C.... dans le Palais des P.... Après avoir établi l'existence de Dieu , je voulus apprendre aux

assistans la maniere de l'adorer & de le craindre. Ce bon Ecclésiastique, qui avoit composé ce Discours, avoit donné un tour si fin à sa Piece, & y avoit répandu des traits de morale si justes, qu'on étoit pénétré & touché de ce que je disois. L'admiration où tout le monde paroissoit, qu'un enfant de mon âge pût faire des impressions sur le cœur, faisoit crier à tout le monde, miracle. La Princesse C...., mere du Chevalier C...., se trouvoit dans cette assemblée : & comme elle aimoit extrêmement son fils, dont on n'avoit appris aucune nouvelle depuis douze ou treize ans, & qu'elle conservoit toujours une idée profonde de ce cher enfant, elle s'attacha à me considérer ; & ayant remarqué dans mon air & dans les traits de mon visage, une parfaite ressemblance avec lui, elle ne put s'empêcher de s'attendrir, & de me demander, après mon action, comment je m'appelois, qui étoit mon pere, si j'étois de Naples, ou dans quel endroit d'Italie j'étois né ?

Je la satisfis aussi-tôt sur toutes ses demandes. Mon âge, qui étoit le temps précis de l'évasion du Chevalier son fils, joint à l'extrême ressemblance que j'avois avec lui, augmentèrent sa curiosité & ses soupçons. Elle dit au vieux Comte P...., qu'elle souhaiteroit bien connoître mes parens, & lui demanda s'il ne les connoissoit pas lui-même ? Le Comte lui marqua de l'empressement à l'obliger ; il pria la Comtesse de rester chez lui, en attendant qu'il mandât son Chirurgien pour l'éclaircir de mon origine. *Signor Carlocio* étoit dans la maison de campagne de Puzuolo ; sa femme la *Signora Maria* eut ordre de venir elle-même au Palais. Ayant été introduite dans l'appartement du Comte, on lui demanda d'un ton fier, à qui étoit le petit Colli, & depuis quel temps elle le nourrissoit ? Cette bonne femme fit plusieurs réponses ambiguës ; elle se coupa dans ce qu'elle dit, se disant tantôt ma mere, & me disant tantôt un petit aventurier qu'on avoit commis à

ses soins. Les soupçons de la Princesse augmentèrent : elle pria le Comte de faire arrêter cette femme & son mari, afin que par eux on pût apprendre des nouvelles du Chevalier son fils.

Le mari ne fut pas plutôt de retour de sa maison des champs, qu'il se vit arrêté par les *Sbires* (ce sont les Archers du Grand Prévôt). Il fut conduit dans les prisons de la ville, & après le premier interrogatoire qu'il subit, on l'accusa d'avoir poignardé le Chevalier C.... & d'avoir tenu la main à l'évasion de Zebine, Esclave de la Comtesse P.... Ce coup de foudre pensa le renverser, & n'étant pas préparé à une réponse positive, il parut si troublé & si hors de lui-même, qu'on le pressa de dire la vérité, ou de se résoudre à être mis à la gêne. Il demanda du temps, pour penser à la réponse qu'il devoit faire ; & après qu'on lui eut accordé deux heures pour se remettre de la crainte dans laquelle il étoit tombé, il pria le Commissaire de faire appeler les Parties,

devant lesquelles il déclara le mystère.

Madame, dit-il, en s'adressant à la Princesse C...., vous cherchez inutilement votre fils ; il est mort, & enterré dans le même endroit où repose la Comtesse P.... : & vous, Monsieur, qui voulez savoir des nouvelles de Zebine, je ne puis vous en apprendre que de sa mort ; elle a été ensevelie le même jour que la Comtesse votre épouse ; & ce jour funeste à tant de personnes, & que le Soleil ne devoit jamais éclairer de ses rayons, a vu commettre une action que la postérité ne croira peut-être jamais ; nous ne sommes, ma femme & moi, aucunement coupables de tant de maux ; le hasard & la charité nous ont engagés dans ces malheurs ; & le petit Colli, que vous avez vu dans votre Palais, & qui fait l'admiration de toute la ville, est le malheureux sujet du crime dont on m'accuse. Colli, ce bel enfant, qui n'est fait, à ce qu'il semble, que pour être aimé, & que pour s'attirer l'admiration de tous ceux qui l'en-

tendent, Colli est fils du Chevalier C... & de Zebine. Voilà tout ce que je puis vous dire touchant cette affaire ; ma femme n'en fait pas davantage, & le Pere *Angelo d'Inapoli*, Cordelier, pourra mieux que moi vous éclaircir sur ce sujet.

Le Pere *Angelo*, qui est ce Cordelier que j'appelois mon oncle, devoit assister à un Chapitre Provincial des Religieux de son Ordre, qui s'assembloit dans la Province de la Basilique. Un de ses amis lui avoit mandé l'accident survenu au *Signor Carlocio*, & à sa femme. Ce bon Pere, ne sachant quel parti prendre, & comment se comporter dans une affaire si délicate, où il s'agissoit de la vie & de l'honneur de plusieurs personnes, avoit pris conseil d'un de ses bons amis, qui lui avoit donné des lettres pour le Vice-Roi. Il venoit à Naples, bien assuré de la protection de Son Excellence, lorsqu'il fut attaqué par un parti de Bandits, qui, après l'avoir volé, le tuerent, lui & son com-

pagnon, & les enterrent sous un arbre. Comme on ne voyoit point arriver ce Pere, à qui le Provincial avoit mandé de faire diligence, & de venir au plus tôt auprès de lui pour des affaires de conséquence, on crut que la crainte du supplice lui avoit fait prendre une autre voie : on dépêcha des Courriers par tous les chemins de l'Europe; mais ce fut inutilement. Ainsi *Signor Carlocio*, & sa femme, se virent privés du seul homme qui pouvoit les disculper, & leur rendre le repos qu'ils avoient perdu depuis un mois ou deux qu'ils étoient détenus dans la Conciergerie. Quelque précaution cependant qu'on eût apportée à rendre la chose secrète, elle fut sue incontinent de tout le monde. La Renommée le dit en autant de façons différentes, qu'elle a de différentes bouches. La Justice se transporta dans l'église des Cordeliers, où après avoir fait l'ouverture du tombeau, & en avoir tiré ce grand coffre, l'on y trouva les tristes reliques du Chevalier C...., qui

n'étoit plus connoissable que par sa croix , & par une bague où son nom & celui de Zebine étoient entrelacés. A ce spectacle , on ne fut comment asseoir un jugement équitable ; on soupçonna le Comte P.... de l'avoir fait tuer par jalousie , parce qu'il fréquentoit la Comtesse sa femme pendant sa vie. Le Vice-Roi n'étoit pas des amis de P.... à cause que plusieurs de ses parens s'étoient rangés du parti des Rebelles ; & suivant les maximes des Espagnols , qui vont à dissiper tout ce qui peut nuire à la grandeur de leur Monarchie , il voulut que le Comte fût arrêté dans le Château Saint-Elme , jusqu'à ce que son innocence fût pleinement connue. Les ordres furent exécutés avec promptitude , & on ne vit jamais tant de personnes innocentes exposées à périr malheureusement.

Dans le temps que tout le monde souffroit à mon occasion , la Princesse C.... avoit conçu une si forte tendresse pour moi , qu'elle m'avoit fait mener à Rome ,

Rome , à dessein de m'y faire élever avec distinction. Elle me mit pour ce sujet dans le Séminaire Romain. C'est un des lieux de l'Europe où la Jeunesse est la mieux élevée ; & la plupart des Princes d'Allemagne , & presque tous les Cardinaux & les Prélats de l'Eglise Romaine , ont sucé dans ce fameux College le lait de la piété Chrétienne , & les connoissances des Belles-Lettres ; c'est de cet endroit d'où sont sortis un nombre de Papes , qui dès leur enfance y avoient été renfermés. Les Peres de la Compagnie de Jésus en sont les Directeurs ; & on n'a jamais vu parmi un si grand nombre de Pensionnaires , un si bel ordre dans les mœurs & dans la maniere d'enseigner. J'étois âgé de quatorze ans , lorsque j'entrai dans cette pension. Les personnes à qui j'appartenois étoient d'une considération trop grande , pour que leur recommandation ne me fût extrêmement favorable. Le Connétable C... , qui avoit été intime ami de mon pere , & à qui la Princesse

m'avoit particulièrement recommandé , fut celui dont je reçus le plus de témoignages de bienveillance. Il avoit un de ses enfans dans le même College , auquel il recommanda d'être de mes bons amis. Ce jeune Prince eut d'abord toutes les dispositions à me vouloir du bien , & à me le marquer par mille petits services obligeans. Comme j'étois plus versé dans mes études que lui , il me faisoit l'honneur de se confier à moi , & de me permettre de lui dire mon sentiment touchant son devoir ; il étoit si modeste , & avoit une si grande envie de savoir , que dans toutes nos conversations , il me faisoit plusieurs questions que je ne pouvois lui résoudre à mon âge. Notre Préfet prit garde à notre curiosité , il s'attacha à nous avec une ardeur qui excita d'abord l'envie de tout le College contre nous ; il prenoit soin de nous applanir toutes les difficultés de la Logique , que nous étudions alors. On s'étonnera de ce que je me vante qu'à un âge si tendre j'aye

eu des connoissances qui demandent beaucoup de jugement : mais le Lecteur doit être persuadé que je n'exagere rien dans cette Histoire , & qu'à l'âge de dix-neuf ans j'avois soutenu des Theses de toute la Théologie. Ce fut dans cette occasion, où je donnai une si grande preuve de ma mémoire, que je répondis à tous les passages qu'on put me demander touchant la Sainte Ecriture. La plupart des assistans s'imaginèrent que cela ne se pouvoit faire sans un secours extraordinaire ; & Sa Sainteté , à qui la chose avoit été rapportée, voulut me faire venir devant Elle , où, après m'avoir lu une demi-page du Premier Livre des Rois , je la lui répétei, mot pour mot, sans hésiter , comme si je l'eusse étudiée auparavant ; Elle eut la bonté de me donner des marques de son estime , accompagnées de présens proportionnés à mon âge ; Elle voulut que je fusse habillé de violet , & Elle me fit présent d'une soutane de la même couleur, qui fut la premiere que je portai ;

elle m'exhorta de me consacrer à Dieu, en me disant que l'Eglise étoit une bonne mere, qui avoit des trésors & des couronnes pour ses enfans qui l'honorent par leurs soins & par leurs services ; ajoutant enfin , à toutes ses bontés , qu'il voudroit vivre assez longtemps pour voir quel usage je ferois des précieux talens que Dieu m'avoit donnés , afin de pouvoir me dire , comme ce pere de famille de l'Evangile, *Euge, serve bone & fidelis.*

Vous jugez bien qu'après avoir reçu tant d'honneur, je ne pouvois pas être fort humble ; la vanité dont je me remplis alors, redoubla l'envie & la jalousie de quelques ennemis de ma gloire, qui ne pouvoient plus me souffrir dans le College : j'y demeurai pourtant cinq ans , sans perdre l'amitié des Principaux ; & quoique le jeune Prince Alexandre C... & moi, leur fissions mille pieces, & que nous n'épargnassions pas même nos Maîtres, on ne laissoit pas de nous aimer beau-

coup , parce que nous savions toujours nous conserver le cœur de nos amis.

Je ne puis m'empêcher de vous raconter ici un tour que je fis. C'est une coutume dans plusieurs Communautés de Rome de bâtir des Oratoires ; voici ce que c'est. Après les divertissemens du Carnaval , qui a été employé en Mascarades , & en Comédies un peu gaillardes , on prend un sujet de l'Ecriture Sainte , qu'on met en Musique , & trois jours de chaque semaine de Carême , on assemble tous les Pensionnaires , & tous les Confreres enrôlés dans quelques Confrairies ; & après avoir fait chanter par les plus belles voix de Rome , l'Histoire , par exemple , de Josué ou de David , on sert à tous les assistans une discipline , dont les plus zélés s'affligent les épaules à la faveur des ténèbres , qui surviennent dans cette salle , par le soin que l'on prend d'en boucher exactement les fenêtres & toutes les issues. Le Supérieur n'a pas plutôt fait le signal , que chacun ,

sans attendre la lumière, sort pour aller à ses affaires, & en sortant prend de l'eau-bénite, & se fait avec cette eau une grande croix, qui lui tient depuis le front jusqu'au bout du menton. Nous sommes dans notre pays grands observateurs des plus petites bagatelles, & ce sont les seules choses que nous ne négligeons pas. Un de ces soirs, que le Préfet nous avoit donné du chagrin, je résolus de m'en venger, & pour ce sujet, m'étant muni d'une éponge, & prenant le temps qu'on se donnoit la discipline, au chant du *Miserere*, je me plaçai près du bénitier, d'où ayant léché toute l'eau par le moyen de mon éponge, je versai à la place une fiole d'une eau qui, une heure après, noircissoit la partie qui en étoit mouillée. Tous les Pensionnaires du Séminaire, & tous les Peres de la Communauté s'en barbouillèrent, & m'en barbouillai aussi bien qu'eux; & ce fut en faisant collation, que les croix qu'on s'étoit faites commencèrent peu à peu à paroître

sur le visage de chacun de nous. Les Peres n'en étoient pas exempts ; & depuis le premier jusqu'au dernier , nous ressemblions tous à des Mascarades. Jamais on n'a vu des gens plus consternés que nous le parûmes : ce prodige prétendu mit l'alarme dans tout le Séminaire. On ne savoit que croire d'une telle aventure ; ce ne fut qu'après plusieurs prieres & plusieurs exorcismes faits sur chacun de nous , qu'on s'aperçut que le Diable n'avoit aucune part à la Comédie. En effet , cette eau , qui avoit ainsi barbouillé nos visages , étoit une distillation de vitriol , avec certaines drogues qu'un Chimiste Napolitain m'avoit données , pour me divertir de mes compagnons ; & pour me venger seulement du Préfet , qui m'avoit donné du chagrin , j'enveloppai dans ma vengeance toute la Communauté. La chose fut si secrette , qu'on ne fut jamais qui en étoit l'auteur , malgré les prieres & les menaces qu'on employa pour découvrir ce mystere. Il est bien vrai que

si je ne fus pas directement accusé de la chose, le soupçon n'en tomba pas moins sur moi, & que nous restâmes barbouillés trois ou quatre jours de suite, sans oser sortir de la maison.

Ce n'est pas là la seule piece que je jouai à mes condisciples : il n'y avoit pas de jour qu'il n'y eût quelque malice nouvelle, & qui ne donnât occasion de me mortifier, ou de se plaindre de moi. On en écrivit un jour à la Princesse C..., & on lui manda qu'on seroit contraint de me congédier, si je continuois à mettre le Séminaire en trouble par mes tours de lutin. J'en fus averti par le Connétable, qui me menaça à ce sujet ; je lui protestai que je n'avois aucune part à l'affaire de l'eau bénite, & que les pieces que j'avois pu faire, ne s'étoient jamais étendues que sur mes compagnons. Je promis de vivre plus réservé à l'avenir ; & après lui avoir demandé la grace de me réconcilier avec Madame la Princesse, je connus que je ne l'avois pas prié en vain,

puisque huit jours après on augmenta le revenu de la petite pension qu'on me donnoit pour mes menus plaisirs.

Cependant je ne laissois passer aucune occasion de m'instruire ; rien ne m'étoit difficile ; les Sciences les plus profondes me paroissent aisées , & jamais je ne me fis répéter deux fois la même difficulté sans la concevoir ; ce qui faisoit que mes Maîtres supportoient plus aisément mes autres imperfections , croyant être eux-mêmes la cause principale du progrès que je faisois dans les études ; & c'étoit pour s'en faire honneur , qu'ils m'avoient présenté au Pape : mais , qui les auroit consultés sur la part qu'ils prenoient à ma gloire , ou à leur triomphe , ils auroient été bien embarrassés de répondre juste & sans déguisement.

Enfin , après avoir resté six ans à Rome , & m'être assez avancé dans la connoissance des Belles-Lettres , on me manda de Naples que la Princesse C.... étoit morte , & que P... , qui avoit toujours été enfermé dans le Château

Saint-Elme, en étoit sorti par une espece de prodige que le Ciel fit en faveur de son innocence.

Quoique je fusse encore jeune, j'avois déjà acquis beaucoup de connoissance, & par le moyen de mes études, je faisois des réflexions sérieuses, & j'avois déjà des pressentimens des malheurs qui me menaçoient. La Princesse étoit morte subitement, & n'avoit pas eu le loisir de me rien laisser de fixe pour vivre en homme de condition. Le *Signor Carlo-*cio & sa femme étoient aussi morts de langueur & de misere dans la prison; ma chere sœur Rosalie avoit été mise dans un Conservatoire (c'est un Monastere des Filles délaissées), le bien de ses parens ayant été confisqué, & dissipé en frais de Justice. Les Peres de la Société, qui avoient remarqué beaucoup de défauts dans ma conduite, estimer, ne peu mon esprit, & me voyant comme abandonné, & que personne ne prenoit plus soin de moi, ils me dirent que je devois penser à retourner à

Naples, & qu'il étoit absolument nécessaire que j'en fisse le voyage, pour vaquer à mes affaires, & sur-tout pour me chercher un protecteur.

Innocent X venoit d'expirer, le Prince C... avoit retiré son fils du College, & je n'avois pas été assez heureux de pouvoir le rencontrer chez lui; ainsi j'étois sans aucun appui, & à la veille de ne savoir où donner de la tête, en sorte que je me serois abandonné au dernier désespoir, si Dieu, qui ne veut pas me perdre, & dont la Providence a conduit tous mes pas, n'eût pris soin de me faire trouver un bienfaiteur, qui me secourut dans mon extrême besoin.

Un jour que j'étois allé pour tâcher de parler au Prince C..., après qu'on m'eut dit, comme à l'ordinaire, qu'il n'y étoit pas, j'entrai dans l'église des Saints Apôtres, qui est contiguë au Palais, & là, après avoir prié Dieu, je me mis à dormir. J'oubliois de vous dire que j'étois déjà sorti du Séminaire.

J'avois très-peu d'argent, & les hardes d'un Ecolier ne font pas d'une valeur à le mener bien loin : outre cela, les Juifs à qui l'on s'adresse pour se défaire des vieilles nippes, sont des scélérats, qui, profitant de la misere d'un malheureux, méprisent tout ce qu'on leur présente, & se font prier pour nous voler. Etant réduit à la mendicité, accablé de chagrin & de misere, ne sachant que faire dans un état si déplorable, je me laissai aller au sommeil. J'étois entré dans un confessionnal, où je ne pouvois être apperçu de personne : j'y fis un rêve terrible, & qui m'effraya de telle sorte, que m'éveillant en sursaut, & en poussant de grands cris, je mis l'alarme au chœur, où les Freres étoient en méditation après Complies.

Ce rêve n'est jamais sorti de mon esprit, & il me fit une trop grande impression pour que je l'en puisse effacer de ma vie. Je crus être à Naples devant l'église des Peres Conventuels, où mon pere

pere & ma mere sont enterrés ; & que là , en badinant , comme j'avois accoutumé de faire avec ma sœur Rosalie , le Pere Angelo , ce cher oncle qui m'avoit fait tant de bien , s'étoit apparu à moi tout ensanglanté & le visage couvert de poussiere , & que , d'un air triste & abattu , il m'avoit dit de le suivre : j'eus d'abord de la peine à lui obéir ; mais m'ayant menacé avec un air terrible , j'entrai avec lui dans le cloître , & dis adieu à Rosalie , d'un air tendre & languissant. Je ne fus pas plus tôt entré , qu'il me sembla que ce Pere me conduisoit du côté de la Sacristie ; & après m'avoir fait passer dans un appartement écarté , où il m'ordonna d'ôter du bois & de la saleré qu'il y avoit dans un coin , je ne lui eus pas plus tôt obéi , qu'il me sembla voir sortir du fond de la terre une femme d'une taille majestueuse , qui , me regardant avec un air de fierté & de tendresse , dit en soupirant , que j'étois bien à plaindre , & que ma destinée lui faisoit pitié. Je me préparois

à parler , & à demander à cette belle Dame par quel malheur le Ciel étoit si irrité contre moi : mais ce qu'elle me dit étoit un langage si obscur & si barbare pour moi , qu'il me fut impossible de le comprendre. Après un signe qu'elle me fit de regarder vers la porte , je vis entrer un homme de bonne mine , avec une Dame encore assez jeune ; mais si pâle & si défigurée , que la mort n'étoit pas plus affreuse. Ce spectre me regarda fixement , & m'ayant touché dans la main , il y écrivit je ne fais quels caractères qui ne paroissent pas , mais que j'ai sentis pendant plus de dix ans , & qu'un fameux Cabaliste m'a expliqués à Venise , sur les dimensions de la douleur que je sentoie. Le *Signor Carlocio* & sa femme entrèrent encore dans ce rêve , lesquels après m'avoir longtemps embrassé , me dirent de fuir ma Patrie , si je ne voulois y encourir la même disgrâce que mes malheureux parens ; que ce Chevalier que je voyois là , étoit mon pere , fils de la Princesse

C.... ma bienfaitrice ; que cette femme qui m'avoit parlé un langage fort obscur , m'avoit donné le jour , en perdant elle-même la vie , & que tous ces malheurs étoient arrivés par ce monstre qui avoit accompagné mon pere. En entrant dans la chambre , comme je n'avois jamais rien su de mon origine , je voulois m'éclaircir un peu plus sur ce sujet ; & voulant embrasser le *Signor Carlocio* , je le pressai de ne me pas abandonner , & de me mener avec lui. Pour lors il se fit un si grand bruit dans la chambre , que je crus que tout le Couvent alloit fondre sur moi : la peur que me causa cette rumeur , me fit éveiller , & me fit jeter un si grand cri , que les Moines qui , comme j'ai dit , étoient au chœur en méditation , vinrent à moi ; & me voyant tout épouvanté , crurent que j'étois possédé du malin Esprit , par les gestes & les grimaces que la crainte me fit faire. Dans cet instant , on me questionna longtemps pour savoir qui j'étois , & ce que

j'étois venu faire dans cette église : on ne put jamais rien tirer de moi que des soupirs & des larmes si abondantes , que le Pere Gardien du Couvent , qui étoit homme de bien & d'un mérite très-distingué , ordonna qu'on me portât dans une chambre , & qu'on me mît au lit.

Ses ordres furent exécutés avec promptitude ; je me laissai emporter , & je consentis qu'on me déshabillât , sans proférer une seule parole. J'étois si étonné , & mon imagination si affoiblie par le jeûne , & l'impression de mon rêve me donnoit un air si décontenancé & si innocent , qu'on crut que je l'étois effectivement. Quand je fus un peu remis de mon trouble , & que j'eus recouvré ma première tranquillité , je commençai à fondre en larmes , & je priai un Religieux qui ne m'avoit pas abandonné , de me faire parler au Supérieur ; ce que l'on fit aussi-tôt ; & immédiatement après , je vis entrer ce vénérable Pere , avec un visage riant ,

qui portoit la joie & la consolation avec lui.

Ah , mon Pere ! lui dis-je , que je suis à plaindre , & que direz-vous de la liberté que je prends de vous faire venir ici ? Vous croyez peut-être que c'est une continuation de mon mal ; mais si votre Révérence se veut donner la peine de m'entendre , elle connoîtra que je ne suis pas hors du bon sens , & que je suis digne de quelque compassion. Je vous la demande , mon Révérend Pere , au nom de Dieu , ne me la refusez pas , non plus que vos conseils ; c'est sans doute la Providence qui m'a conduit dans votre Monastere , pour me faire rencontrer un asile contre les malheurs qui me menacent. J'ai été cher autrefois à un de vos Peres , appelé le Pere *Angelo* , qui étoit , à ce qu'on m'a dit , mon oncle ; il m'aima dès ma plus tendre enfance , & j'avois pour lui une tendresse si véritable , que je ne pouvois rester un seul jour sans le voir. Il y a déjà six ou sept ans que je n'ai

pu apprendre de ses nouvelles , & j'ignore même ce que mes parens sont devenus. Madame la Princesse C... qui m'avoit fait enlever d'auprès d'eux pour me mettre dans le Séminaire Romain , m'a fermé tous les moyens de m'informer de leur destinée : cette Princesse est morte , & je puis dire que je devois mourir , puisque me trouvant sans amis & sans connoître aucun de mes parens , je me vois exposé à mourir de chagrin & de nécessité. Ce discours attendrit ce bon Pere , & il m'assura qu'il entroit parfaitement dans toutes mes peines : il ajouta que le Pere *Angelo* , que je lui avois nommé , étoit son meilleur ami : qu'on ne savoit pas à la vérité ce qu'il étoit devenu , quelque diligence qu'on eût pu faire pour apprendre de ses nouvelles ; mais qu'il me vouloit tenir lieu de ce cher oncle , & que je n'avois qu'à me consoler : qu'il ne permettroit pas que je manquasse jamais de rien ; & que si je voulois entrer dans l'Ordre , il pourroit m'y servir si efficacement ,

que je n'aurois pas sujet de regretter les pertes que j'avois faites à Naples. Je le priai de vouloir me conserver toujours son affection, l'assurant que je me rendrois digne de sa protection & de sa bienveillance, par une obéissance exacte : qu'autrefois, âgé de huit ou neuf ans, j'avois eu le désir de prendre l'habit de Saint François, & que j'avois eu l'honneur de le porter plusieurs fois devant les principaux Seigneurs de la ville, lorsque je récitois des Prédications. Toutes ces particularités, dont l'Italie entière avoit été informée, rendirent ce bon Supérieur si attaché à mes intérêts, qu'il n'y eut point de bon traitement qu'il ne me fît éprouver pendant un mois que je demeurai dans son Couvent.

Si j'eusse connu dès ce temps-là l'esprit monacal, je me serois bien gardé de l'embrasser, comme je fis dans la suite ; mais j'étois un jeune Ecolier, sorti d'une Communauté où l'on vivoit dans une assez grande contrainte. La

nécessité cruelle , qui fait faire tant de fausses démarches , fut celle qui me poussa à prendre un fréc , pour lequel je n'étois point destiné ; aussi n'ai-je trouvé , en le portant , que mille malheurs , comme la suite de ces Mémoires le fera voir.

Je passai un mois dans le Couvent des Saints Apôtres à Rome avec une pleine joie , & avec toute la satisfaction qui convenoit alors à mon état ; je fus habillé fort proprement aux dépens du Supérieur , & ma table étoit assez bien servie ; j'avois toujours un Moine avec moi , pour me tenir compagnie , quand mon illustre bienfaïcteur se trouvoit occupé ailleurs : ce Moine étoit un jeune Ecolier Messinois , qui devoit soutenir des Theses au Chapitre général , sous le Pere *Laurea* , qui fut fait depuis Cardinal par Innocent XI , & les Theses étoient dédiées au Roi d'Espagne , suivant la coutume de toute la Nation , qui dédie ses actions à son Souverain. Ce jeune Pere s'étoit tellement fatigué

l'esprit à étudier , qu'il tomba malade la veille du Chapitre , & pas un Cordelier n'avoit osé soutenir à sa place. *Laurea* , à qui ce Pere avoit souvent vanté ma mémoire & mon érudition , ne sachant où donner de la tête , s'avisa de m'en faire la proposition : je m'en défendis , parce que j'avois intérêt de n'être point connu à Rome , sachant bien que tous les Seigneurs Napolitains , & tous les Princes Romains du parti d'Espagne , assisteroient à cette action ; je dis même à ce Professeur , que le Supérieur ne me permettroit jamais de prendre l'habit de l'Ordre pour le quitter le lendemain ; & qu'il me proposoit inutilement une chose qui pouvoit lui faire tort , & m'exposer à me faire connoître , dans un temps auquel j'avois mille raisons de me cacher. Mais toutes les difficultés que j'alléguois pour ne pas accepter la proposition , ne servirent qu'à augmenter la nécessité où je fus d'y consentir ; car le Supérieur vint lui-même m'en prier , m'assurant que per-

sonne ne me connoissoit , & qu'il avoit trop d'intérêt à ne vanter ni mon nom ni ma naissance. Je n'avois pas alors assez de jugement pour prévenir tout ce qui devoit m'arriver de cette affaire : j'eus seulement deux jours pour me préparer , & pour apprendre un assez long Discours en Latin, qu'il me fallut faire à l'Assemblée.

Le jour assigné , je parus sur les bancs , habillé en Moine : mon âge , qui n'étoit que de vingt ans , surprit tout le monde ; mais leur étonnement redoubla en m'entendant répondre & répéter syllabe par syllabe tous les argumens qu'on me proposa. Enfin , le succès de cette action surpassa leur attente ; je parlai trois heures sans hésiter , & sans donner la peine au Professeur de répondre un seul mot. Le Connétable C... qui présidoit à cette action , demanda au Supérieur qui j'étois , & s'il y avoit long-temps que j'avois pris l'habit ; il ne put savoir autre chose , sinon que j'étois Novice depuis l'âge de dix ans ,

& qu'on m'avoit fait venir de Calabre comme un prodige, pour donner de l'admiration à toute la ville de Rome. Plusieurs Cardinaux & d'autres Seigneurs qui m'avoient vu soutenir des Theses au Séminaire Romain, crurent me reconnoître, & dirent aux Moines, qu'ils savoient qui j'étois, & qu'ils étoient heureux d'avoir reçu un si illustre sujet dans leur Corps. Les Theses finies, je fus obligé de me présenter devant le Connétable, pour le remercier de l'honneur qu'il avoit fait à l'Ordre : il m'examina long-temps, & il me dit qu'il vouloit que j'allasse le voir à son Palais. Je le remerciai fort profondément de l'honneur qu'il me faisoit en particulier, & je l'assurai que le lendemain j'aurois l'honneur d'aller recevoir ses ordres.

J'étois fort embarrassé de la promesse que j'avois faite à ce Seigneur, étant bien persuadé qu'il me reconnoîtroit s'il me parloit dans son cabinet : je m'imaginai même que j'étois déjà

reconnu ; c'est pourquoi , pour me venger du chagrin qu'il m'avoit fait en me faisant refuser la porte après ma sortie du Séminaire , je priai le Supérieur de trouver quelque moyen pour me faire éviter cette visite. Pour cet effet , il me fit partir le lendemain pour Naples , avec des lettres adressées à un de ses amis , auquel il me recommanda comme son propre frere , & il me fit accompagner jusqu'à Neptune , où je m'embarquai. J'arrivai à Naples après un jour & demi de navigation , & je fus descendre à la maison du *Signor Marchesi Lambini* , qui étoit cet ami à qui s'adrescoient mes lettres , mais je ne le trouvai point chez lui.

Le Prince C.... ne me voyant point le lendemain , comme je lui avois promis , se sentit piqué de mon procédé ; il querella le Gardien , & l'assura qu'il trouveroit le moyen de se venger de moi & de lui ; le Gardien ne donna que de mauvaises raisons pour se défendre , & les ennemis de *Laurea* prirent de là
sujet

sujet d'accuser ce Professeur de s'être servi d'un Démon familier, pour se faire honneur d'un Disciple si illustre ; car les Italiens ajoutent aisément foi à la Magic. Ses amis, au contraire, disoient en se moquant d'eux, que c'étoit son bon Ange qui avoit pris la forme d'un jeune Frere, pour suppléer au défaut du Pere *Carlo de Messine*, & conserver la réputation du Pere *Laurea*. Dans le temps que toutes ces scenes se jouoient au Couvent, le Pape Alexandre VII fut informé diversement de cette histoire : les uns la lui racontotent comme elle étoit, & les autres la lui dirent avec des circonstances si malignes, qu'il y eut même un Moine qui assura à Sa Sainteté avoir vu pendant qu'on soutenoit la These, un petit Démon dans mon capuchon. Le Pape manda le Supérieur des Saints Apôtres, qui vint au Palais avec *Laurea* ; & après les avoir questionnés tous deux sur ce sujet, il se laissa persuader qu'il étoit vrai, & il voulut me voir ; c'est

pourquoi il ordonna au Gardien de me faire revenir : mais cela lui passa de l'esprit, étant occupé des affaires de sa famille qu'il faisoit venir dans Rome, quoiqu'il eût juré de ne les y recevoir jamais. Cette histoire est fort particulière, & la subtilité dont il se servit mérite d'être racontée.

Alexandre VII étoit Siennois, de la famille de *Chigi*, qui s'est rendue illustre dans la suite, tant par son autorité dans Rome, que par ses biens : il avoit été fait Cardinal par Urbain VIII, & sa modestie, jointe à son habileté dans les affaires, continua beaucoup à l'élever au Souverain Pontificat. Le Conclave jeta les yeux sur lui, par un esprit de réforme; le regne d'Innocent X avoit donné lieu à toute l'Europe de faire beaucoup de plaintes. *Donna Olympia*, sa tante, par le pouvoir qu'elle avoit sur son esprit, lui avoit fait commettre mille fautes; la fordide avarice de cette Princesse avoit rendu toutes les Charges de l'Eglise

méprisables aux gens de bien , qui ne pouvoient y parvenir que par la simonie. Le désir insatiable d'amasser des richesses, lui avoit fait tout entreprendre , & elle étoit venue à bout de tous ses desseins. Le Pape qu'on se proposa de créer , n'avoit personne à élever , puisqu'il disoit , qu'à peine savoit-il son nom. Etant élu , pour donner une marque de sa vertu , il jura qu'il ne recevrait jamais aucun de ses parens dans Rome , s'il s'en trouvoit quelqu'un ; mais les plus apparens de ceux qui portoient son nom dans Siennne , ne tarderent guere à le visiter , & à l'assurer de leurs très-humbles obéissances : il tint le serment qu'il avoit fait , & ne voulut recevoir personne , ni reconnoître qui que ce fût de ces Seigneurs. Un frere inconnu à toute la terre , pauvre , & demeurant sur un petit bien qu'il avoit à la campagne , lui fit dire qu'il vivoit encore , & lui fit souvenir de l'avoir assisté dans ses besoins. Le Pape auroit bien voulu ne s'en pas souvenir , mais la nature fut

plus forte en lui que son devoir : il fit dire à son frere, qu'il vouldroit bien le voir, & le faire régner avec lui dans Rome, mais qu'un serment qu'il avoit fait, avec un peu trop de légéreté, lui faisoit de la peine ; que cependant il eût la bonté de prendre patience, ou de trouver quelque expédient pour mettre sa conscience en repos.

Dom Mario, qui étoit ce frere, consulta plusieurs Casuistes, & il s'en trouva enfin qui déchargèrent le Pape de son serment, pourvu qu'il reçût son frere à la campagne. Cet échange qu'on donnoit au Saint-Esprit, satisfit le bon homme, fit rire les ennemis de l'Eglise, & mortifia les véritables gens de bien. *Dom Mario* fut reçu à *Castel-Gandolfe*, avec tous les témoignages d'une amitié fraternelle ; sa famille entra dans Rome, & le Nepotisme devint si insolent & si maître de l'esprit du Pape, qu'il fit des choses inouïes. Toute la Terre a su son entreprise contre la France, le Traité de Pise en est un monument éternel.

Il me souvient qu'au commencement du regne de *Dom Mario*, les Romains firent paroître un tableau, où l'on voyoit le Pape à genoux devant un Crucifix, du côté duquel il sortoit des pistoles, au lieu de sang : Alexandre VII les recevoit dans sa tiare, & sa famille, qui étoit au dessous, remplissoit de grands sacs, de celles qui tomboient : les autres Cardinaux s'empressoient de renverser les parens, en présentant les uns leurs chapeaux, les autres leurs calottes, & disoient ces paroles du Symbole, qui servoient d'ame à la Pasquinade : *Crucifixus etiam pro nobis* ; Le Crucifix est aussi pour nous. Il n'est point de chagrin que l'on pût faire à la famille de *Chigi*, qu'on ne lui fit ; mais c'étoit parler à des insensibles, qui alloient à leur but, & qui rioient de toutes les folies des Romains, en les dépouillant. Un jour que *Dom Mario* faisoit bâtir le superbe Palais qui est au Cours, il n'y eut pas plus tôt fait attacher les armes du Pape, qui portoient

des montagnes & un chêne verd , que Pasquin remarquant qu'on en avoit effacé le chêne , s'écria que le cochon n'avoit plus besoin de gland , & qu'étant gras il mourroit bientôt : *Il porco è grasso , per questo a lasciato la quercia , a di morir presto*. Ces insolentes manieres de parler causerent un véritable chagrin au Pape ; il fit faire des enquêtes pour en découvrir l'auteur , & promit de récompenser ceux qui pourroient lui en donner quelque connoissance. Le lendemain matin il trouva sur la table de son cabinet , l'Histoire de Sixte V , avec le traitement cruel qu'il fit faire à un faiseur de Pasquines , qui eut l'imprudence & la témérité de s'en avouer l'auteur ; & comprenant par-là que personne ne viendrait s'exposer au même traitement , il se désista de la poursuite de ces bagatelles , & témoigna à *Dom Mario* quelque chagrin de l'avoir rendu odieux au peuple Romain.

Je me suis un peu étendu sur ces

petites choses , quoiqu'elles ne soient pas absolument de mon sujet ; cependant cette digression ne doit pas vous paroître inutile , puisqu'elle vous fait voir combien il est dangereux de déplaire à ceux de ma Nation , qui n'oublient rien pour en tirer raison ; & il n'y a point de voie dont ils ne se servent , pour satisfaire à la passion de vengeance.

Le Connétable C.... , qui n'avoit pas oublié son ressentiment contre moi , le voulut faire éclater sur le Supérieur , & il se servit pour cela de la malice d'un Frere , qui , pour se venger , lui vint dire en confidence une intrigue du Supérieur avec une Religieuse. Sans l'appui du Prince P.... & du Cardinal B.... , le pauvre Pere eût été condamné aux Galeres ; punition qui n'est pas incompatible avec l'état de Moines , & qu'on exerce contre ceux d'entre eux qui s'écartent de leur devoir. Ce Pere ne pouvant plus vivre aux Saints Apôtres , s'exila lui-même dans un Couvent de

Naples. Je l'y vis un jour, traînant une vie assez triste & assez misérable. Le Supérieur, auquel il étoit soumis, étoit tout dévoué à la Maison des C.... & faisoit sa cour auprès de ce Seigneur, aux dépens de ce bon Religieux. Cependant j'étois à Naples dans un assez mauvais équipage, & j'avois pris une route à périr misérablement, sans la continuelle protection de la Providence. Le Marquis L...., à qui le Supérieur des Saints Apôtres m'avoit recommandé, ne s'étoit pas trouvé dans la ville; il étoit dans une de ses terres, du côté de Palerme. Quand il fut de retour, je ne pus jamais obtenir audience de lui, soit qu'il ne voulût pas se charger de moi, ou que l'affaire de son ami ayant fait du bruit en Italie, il l'eût abandonné quand il le vit malheureux. De quelque maniere enfin que fût la chose, je me vis réduit à la dernière nécessité, & je fus contraint d'aller de Couvent en Couvent demander la *Minestre*, pour ne pas mourir de faim. Combien

de fois ne pestai-je pas contre l'inutilité des Sciences ! J'aurois voulu avoir appris quelque métier, pour me mettre à l'abri de la plus affreuse misère. J'avois honte de demander l'aumône ; mes habits & mon linge étoient en très-mauvais état : le chagrin & l'abstinence m'avoient donné un air de tristesse, accompagnée d'une pâleur, qui, bien qu'extrême, ne faisoit pitié qu'à moi seul ; car plusieurs fois m'étant voulu mêler dans la foule qu'on voit aux églises les jours des fêtes particulières, on me traitoit de *Birbo*, qui veut dire, Gueu & Fripon. Je prenois garde qu'on évitoit d'être trop près de moi, & que l'état pitoyable où j'étois donnoit du soupçon à tout le monde. Je me retirois le soir chez une bonne femme qui me donnoit le couvert : sa maison, qui étoit un lieu de débauche, étoit ouverte à tous ceux qui lui apportoit de l'argent ; mais comme j'étois pauvre & presque nud, jamais Courtisane ne voulut m'y regarder seulement

en face ; & un jour que je voulois rîre avec une fille de la Matrone , j'en fus si mal reçu , que je ne pus m'empêcher de lui donner un soufflet , & de sortir de cet infame lieu , pour n'y rentrer de ma vie.

Je courus toute l'après-dînée par la ville , sans savoir ce que je deviendrois ; la nuit s'avançoit , & il étoit t mps de penser à un gîte : la saison que nous tenions alors , ne me paroissoit pas propre pour coucher dans la rue , outre que l'on court risque dans Naples d'être dépouillé , ou d'être assassiné par les *Marioles* , qui rodent toute la nuit. Comme je me tourmentoisois beaucoup , & que je doublois le pas pour tâcher d'aller au Couvent des Grands-Freres , à dessein de prier le Portier de me laisser coucher dans le cloître , en passant devant le Palais du Comre P.... je me sentis arrêté par deux femmes couvertes d'une mante ; l'une me nomma par mon nom , & me demanda si elle ne s'étoit point méprise , & si c'étoit

moi qui m'appelois *Colli* ? Quand j'eusse été tout autre , j'aurois pris en ce moment le nom qu'on auroit voulu. A peine l'eus-je avoué , que la vieille me tirant dans la cour du Palais , me livra aux caresses & aux emportemens d'une jeune fille que je ne connoissois point , parce qu'il étoit nuit , mais qui se fit bientôt connoître en m'appelant son cher frere. Elle me demanda si j'avois oublié la misérable Rosalie ? A ce nom , il me prit une espece de foiblesse ; & après m'être un peu remis , la vieille me prenant par la main , me mena chez elle , dans une petite rue , derriere le Couvent où j'avois dessein d'aller coucher. Je ne fus pas plus tôt arrivé dans la chambre , que n'ayant rien mangé de tout le jour , je priai la vieille de me faire prendre quelque chose : elle me fit avaler de l'eau-de-vie , qui me fit revenir un peu de ma foiblesse. Cependant Rosalie m'accabloit des expressions les plus douloureuses & les plus tendres. Je voudrois bien m'épargner ici un

souvenir qui me tue , toutes les fois qu'il me revient à l'esprit. Il y avoit déjà quelques années que Rosalie & moi n'avions point reçu de nouvelles l'un de l'autre , & nous n'avions jamais cessé de nous aimer de la plus tendre amitié qu'on sauroit concevoir. Ses premières paroles furent de me demander si je l'aimois toujours , & si je croyois qu'elle eût cessé de penser à moi ? Elle me dit qu'après la disgrâce de sa famille , elle avoit été mise dans un Conservatoire , jusqu'à l'âge de treize ans : qu'ayant trouvé le moyen de s'échapper avec une de ses compagnes , elle s'étoit attachée à cette bonne vieille , autrefois bonne amie de sa mere , & chez qui elle étoit allée quelquefois pendant que ses parens vivoient ; que cette bonne femme , qui n'avoit point d'enfans , & qui étoit veuve , vivoit des aumônes secrètes que lui faisoient les Maisons de qualité ; qu'elle lui avoit souvent parlé de moi , & de toutes les affaires de sa famille , aussi-bien que
du

du secret de ma naissance, & du sort funeste de mes malheureux parens. Toute cette conversation fut accompagnée de tant de larmes, que je ne pouvois trop admirer le naturel tendre de cette aimable personne. Enfin, étant revenu à moi, je l'assurai de m'attacher uniquement à sa destinée, si elle avoit la bonté de me vouloir souffrir. A ces paroles elle rougit, & redoubla ses larmes. Elle me dit que ç'avoit été le dessein de nos parens de nous unir un jour ensemble. Mais, mon cher Colli, ajouta-t-elle avec une voix qui marquoit sa confusion, il n'est plus temps, & la malheureuse Rosalie n'est plus digne de vous. La nécessité m'a exposée au dernier de tous les malheurs, & je n'ai succombé à ma disgrâce, qu'après avoir souffert tout ce que la misère a de plus affligeant. Je suis conduite chaque soir, par cette femme, chez quelques personnes de qualité, où je passe jusqu'à minuit, & d'où je reviens ensuite dans cette petite maison, avec

une piece d'argent , qui me sert à vivre ma compagne & moi. Jugez si en cet état je puis consentir à l'offre que vous me faites. Elle me dit ensuite , qu'elle alloit ce soir , quand je l'avois rencontrée , chez P.... , qui ne la connoissoit pas pour la fille de son Chirurgien ; qu'il n'y avoit que peu de mois que ce Comte étoit de retour d'une de ses Terres , où il étoit alié après être sorti du Château Saint-Elme ; que , tout vieux qu'il étoit , il aimoit les femmes avec un emportement extrême , & qu'il l'avoit vue plusieurs fois à la même heure : qu'au reste elle ne savoit comment elle pourroit se garantir de ses reproches , lui ayant manqué de parole ; mais qu'il falloit que la *Signora Lucia* (c'étoit le nom de sa compagne) allât au plus vite lui faire accroire qu'elle étoit tombée malade en allant chez lui , & le prier d'avoir la bonté de l'excuser.

Cependant , je restai seul dans la chambre de cette fille , ne pouvant trop admirer l'étrange bizarrerie du sort.

Vous & moi sommes bien à plaindre ,
ma chere sœur , lui dis-je les yeux
tout mouillés de larmes ! Qu'avons-
nous fait au Ciel , qu'il nous est si
contraire ? Et sous quelle funeste cons-
tellation suis-je né , pour causer tant
de troubles à tous ceux qui ont eu
quelque relation avec moi ? Oui , ma
chere Rosalie , je n'ai que trop su qui
vous étiez & qui je suis. Les obliga-
tions que j'ai à vos parens sont sans
nombre , ils se sont perdus pour me
conserver la vie , & vous ont exposée à
l'état déplorable où vous êtes réduite ,
en me secourant contre les persécutions
du destin. Que je suis malheureux , de
ne pouvoir vous affranchir du triste &
malheureux état dans lequel vous vivez !
Mais je suis moi-même trop misérable ,
& j'ai besoin qu'on m'assiste & qu'on
me donne les moyens de subsister. La
vieille vint quelque temps après , & nous
ayant trouvés tous deux fort tristes ,
elle me fit monter à un grenier , où
après m'avoir fait accommoder un lit

le plus proprement qu'elle put , je fus me coucher , & là je passai la nuit assez tranquillement.

Je restai dans cette maison quinze ou vingt jours. Le soir je venois m'y retirer , & pendant le jour j'allois chercher à manger la *Minestre* à la porte d'un Monastere , où on la donne aux pauvres : j'en mangeois quelquefois cinq ou six dans une matinée , les unes grasses , les autres à l'huile , selon les différens Ordres qui me la donnoient. Enfin ne sachant que devenir , & n'ayant pas le cœur de prendre parti dans les troupes qu'on levoit pour la Sicile , je priai ma sœur de tâcher de me mettre Page dans quelque maison de qualité. Le repos que j'avois pris depuis trois mois dans cette ville , m'avoit redonné assez d'embonpoint : je ne manquois que d'un habit un peu propre pour être présenté. La *Signora Lucia* se chargea d'en emprunter un du fils d'un Bourgeois de sa connoissance. Elle me présenta ensuite comme son

fils au Comte P.... lui disant que j'étois
 arrivé de Venise depuis peu de temps. Ce
 Comte, qui étoit un vieux bon homme
 assez obligeant, ne me reconnoissant
 point, parce que j'étois sorti trop jeune
 de Naples, me promit de me placer
 chez sa fille, mariée avec le Marquis
 T.... Il avoit eu cette fille de la Com-
 tesse son épouse, qui avoit fait périr
 mon pere; & elle avoit douze ans quand
 sa mere mourut.

Le bien qu'il dit de moi à la Mar-
 quise T...., lui donna envie de me voir;
 j'y fus conduit par son *Majordôme*,
 & je fus présenté à la belle-mere de la
 Marquise, qui, me trouvant trop grand
 pour sa bru, qui paroissoit aussi jeune
 que moi, me retint auprès d'elle, &
 envoya faire compliment au Comte,
 lui promettant d'avoir soin de moi,
 comme lui étant donné de sa main.
 Rosalie, à qui je dis le soir ce qui
 m'étoit arrivé, ne parut pas contente
 de cet échange : elle connoissoit la
 vieille Marquise, & m'assura qu'elle

avoit fait périr cent Pages dans sa vie , auxquels elle avoit fait plusieurs avances ; ajoutant qu'il étoit dangereux à un homme d'y répondre : mais ce qui eût fait trembler un homme bien sensé , me fit tirer un heureux augure de ma bonne fortune ; je crus que je ne manquerois jamais de rien , si je pouvois plaire à une Dame de cette importance ; & je me flattois d'avoir assez de mérite pour inspirer à celle-ci des sentimens pour moi , différens de ceux qu'elle avoit eus pour d'autres. Le lendemain matin je fus chez P...., qui me mit dans son carrosse , & me mena chez la Belle-sœur. Elle me reçut avec des démonstrations d'une bienveillance particulière : elle m'interrogea sur les manieres des Dames Vénitiennes , & me demanda si je n'avois pas servi en ce pays-là ? La *Signora Lucia* , dont je me disois fils , & qui étoit de Venise , m'avoit recordé ma leçon , & m'avoit appris en une heure , tout ce que je pouvois répondre pour tromper les personnes les plus

curieuses : je satisfis donc parfaitement bien la vieille Marquise, qui me destina d'abord à servir dans sa chambre, & me recommanda pour ce sujet à une vieille Gouvernante, à qui elle donna ordre de me tenir propre, & de ne me laisser manquer de rien.

Beatrice (c'étoit le nom de cette Gouvernante) avoit servi autrefois la Comtesse P...., & avoit été intime amie de la malheureuse Zebine. Elle seule avoit eu connoissance des amours du Chevalier & de la Comtesse ; & depuis la mort de sa Maîtresse, elle avoit prié le Comte de permettre qu'elle sortît de sa maison, où elle mouroit de tristesse & d'ennui. Le Comte l'avoit donnée à sa fille ; & la vieille Marquise, qui l'avoit trouvée sage & prudente, l'avoit mise dans ses intérêts, & dans le secret de toutes ses intrigues. C'étoit celle qui avoit soin des Pages, & des filles de service qui étoient dans le Palais.

La forte recommandation de la vieille Marquise lui fit faire attention sur

moi ; & me trouvant d'un air vif & à faire plaisir , elle conçut je ne sais quelle tendresse , qui , dans la suite , me sauva la vie & l'honneur. Un jour que j'étois à badiner avec elle , & que je l'appelois ma chere maman , elle me considéra attentivement , & en me ferrant la main , elle me dit que peut-être lui disois-je vrai , qu'elle avoit eu un bel enfant dans son bel âge , qui avoit beaucoup de mon air ; que si elle ne l'avoit vu mourir entre ses bras , elle ne pourroit s'empêcher de me prendre pour lui ; mais qu'elle ne se trompoit point , en m'assurant que j'avois l'air & les manieres de deux personnes qu'elle avoit aimées uniquement , & que si je n'étois pas fils du Chevalier C.... , & de la Comtesse P.... , je pourrois bien me faire passer pour tel. Le discours de cette Gouvernante me fit pâlir , & j'eus toutes les peines du monde à lui déguiser le sujet de ma surprise. Je l'assurai que je n'avois jamais été à Naples , & que ma mere, la *Signora Lucia* , qui

étoit fort connue du Comte P.... , étoit accouchée de moi à Venise , & m'avoit laissée à une de ses sœurs , jusqu'à cette heure ; que m'ayant écrit qu'elle avoit besoin de mon secours , j'étois venu pour la servir , & lui aider à gagner sa vie.

Beatrice reçut cela pour argent comptant , & ne me pressa pas davantage sur cette matiere. Le soir étant venu , je couchai près de la chambre de la vieille Marquise , dans un petit cabinet , où je ne fus pas plus tôt seul , que je m'abandonnai à toutes les réflexions qu'un jeune homme peut faire sur l'état présent de ses affaires. Je ne m'endormis qu'avec peine , ayant l'esprit occupé de ce que la Gouvernante m'avoit dit ; mille songes affreux me réveillèrent , & je m'abandonnois aux soupirs & aux plaintes. La vieille Marquise , qui pouvoit entendre de son lit jusqu'à mon souffle , m'avoit entendu répéter souvent ces paroles : *O Stelle ! o Sorte ! auco tu non finissi ?* O Ciel ! ô Fortune !

ô Destin ! ne veux-tu pas cesser de me persécuter ? Le jour parut à peine , que la Marquise me fit entrer dans sa chambre , & me demanda si j'avois bien reposé ? Je lui répondis que je m'étois trouvé un peu incommodé ; mais que cela c'étoit passé , & que je me portois fort bien. Elle me demanda si j'aurois beaucoup d'attachement à son service , & si je serois sage & discret dans les petites affaires qu'elle me confieroit ? Je l'assurai que sa volonté seroit la regle de ma vie ; qu'elle n'avoit qu'à disposer de moi , & que c'étoit tout ce que j'avois , puisqu'il n'avoit pas plu à la Fortune de m'en donner davantage. C'est trop , me dit-elle d'un air prude , je ne veux que votre zele , & un peu d'affection. Allez dire à Beatrice qu'elle passe dans ma chambre , & vous attendrez mes ordres dans votre lit ; vous n'avez pas dormi cette nuit , & j'ai mes raisons pour ménager votre santé. J'obéis sans repliquer , car j'étois averti qu'il ne falloit

jamais être d'avis contraire aux commandemens de cette impérieuse Maîtresse ; je me jetai sur mon lit sans me déshabiller, & demi-heure après je vis entrer Beatrice avec un bouillon, en me disant : *Francischino* (c'étoit le nom que j'avois pris en entrant dans cette maison), traite-t-on les Pages à Venise comme à Naples ? Voici une faveur de Madame : elle vous ordonne de l'accepter, & de vous conserver, car elle aime que son Domestique jouisse d'une parfaite santé, & que ceux qui approchent le plus près de sa personne, soient toujours frais & avec de l'embonpoint. Je fus d'abord au fait de ces paroles équivoques, prévenu déjà par Rosalie, & je ne fus pas si étonné de ce compliment, que de le voir si-tôt fait à un Page qui n'avoit pas encore huit jours de service. A peine avois-je pris ma culotte, qu'on vint me dire de servir. Je trouvai cela un peu particulier ; mais je répondis à Beatrice que j'avois bien des graces à lui rendre, de

m'avoir procuré cette faveur de Madame, & que je commençois à sentir les effets de la bienveillance qu'elle m'avoit témoignée.

Elle me répondit que je devois cela à l'inclination de la Marquise, & que si je voulois la croire, & que je fusse sage, je connoîtrois combien elle avoit de bonne volonté pour moi. Je lui pris les deux mains, & avec mille paroles flatteuses, je lui fis promettre de m'instruire de tout ce qui pourroit regarder ma conduite à l'égard de ma Maîtresse. Comme nous parlions fort bas, crainte d'être entendus, la Marquise s'impatienta, & sonna la clochette. Beatrice me quitta, en me disant que sur le soir elle me verroit dans la galerie, à un cabinet où personne ne pourroit nous rencontrer, que je n'aurois qu'à m'y rendre sur les cinq heures, dans le temps qu'un Officier venoit voir Madame, & que nous aurions une bonne heure de loisir pour nous entretenir. Je ne me fusse jamais imaginé que cette
vieille

vieille Gouvernante eût conçu de l'amour pour moi, qui pouvois être son petit-fils; je me persuadois seulement que son bon naturel m'attiroit de si grandes démonstrations de bienveillance; mais mon sort m'avoit condamné aux vieilles. O le maudit sort, d'être obligé d'avoir de la complaisance pour des personnes surannées, & qu'on n'aime point!

Jamais supplice ne fut égal au mien, sur le sujet de ces deux femmes! L'une vouloit que je l'aimasse, & que je fusse perpétuellement attaché auprès d'elle: l'autre, qui savoit l'intrigue, & qui la conduisoit, pestoit contre moi de ce que j'avois trop d'empressement pour ma Maîtresse, & que j'en manquois pour elle. Pendant un an d'un tel service, il ne se passa aucun jour que je ne prisse quelque résolution de m'affranchir d'une pareille servitude.

La pensée de me faire Moine se présenteoit sans cesse à mon esprit. J'avois déjà vingt & un ans, & j'étois

Sur de n'être pas refusé aux Grands Freres, si je demandois d'y être admis. Cette résolution, qui m'agita pendant un temps, fut dissipée par une autre que le dépit m'inspira. Un jour que je devois me purger, & que je gardois la chambre, j'entendis chez la vieille Marquise la voix d'un Officier, qui avoit accoutumé de la visiter tous les jours à cinq heures du soir. Je ne fais si la Dame ne se souvint pas que j'étois près de sa chambre, & qu'il n'y avoit que la seule cloison qui m'empêchât de voir tout ce qui s'y passoit : mais pour m'assurer moi-même si je me trompois, je fis un petit trou à la cloison, derriere un tableau qui regardoit le lit de la Marquise, & je vis dans la ruelle de son lit l'Officier, qui, attendant le souper, témoignoit à sa vieille Maîtresse les fortes ardeurs de sa passion. J'eus de l'indignation d'entendre & de voir un Rival qui partageoit le cœur de la Marquise, & je conçus un si grand mépris pour elle, que, sans la nécessité

de la vie où je me trouvois, je n'eusse pu modérer ma colere, ni rester un seul moment dans cette maison.

Beatrice m'étant venu voir, je lui racontai ce que j'avois entendu : elle se mit à rire de ma simplicité & de ma colere ; & connoissant par-là ce que j'avois à faire, je rétolus de prendre patience, & de me venger de mon Rival, par quelque petite invention. J'en trouvai les moyens quelque temps après ; voici comment.

Comme j'étois connu pour le Favori de Madame, un jour qu'elle étoit allée à la campagne, où elle devoit coucher, je feignis d'être indisposé, & je priai ma Maîtresse de ne me pas mettre de cette partie. Elle y consentit, car elle avoit de la tendresse pour moi, & je la divertissois agréablement par mes contes, & par mille petits soins que j'affectois de lui rendre, & qui sont la pierre d'aimant d'une vieille. Elle voulut bien que je restasse, & recommanda à Beatrice de ne me point quitter, de

peur que je ne fusse courir. Je trouvai pourtant le moyen de faire tenir un billet à l'Officier, de la part de Madame, par lequel elle le prioit de venir le plus tard qu'il pourroit à l'appartement, ne pouvant lui parler qu'après le souper, & qu'à son retour de chez la jeune Marquise sa bru; mais qu'il n'avoit qu'à suivre son train ordinaire, & qu'il l'attendît dans le cabinet.

Le bon homme suivit les ordres qu'on lui donna; & sur les dix heures du soir on fut lui dire de se mettre au lit, où il ne fut pas plus tôt, qu'une vieille Esclave Nègresse, que j'avois préparée à cette scène, & à peu près de l'âge de la Marquise, fut se mettre à son côté, avec défense de parler de toute la nuit. Cependant j'avois enlevé une planche du cabinet qui répondoit dans ma chambre, & par ce moyen je m'étois saisi des habits de l'Officier, jusqu'à sa chemise; j'avois raccommode ensuite cette planche avec beaucoup d'adresse, & sans qu'on s'en apperçût. Le lendemain

sur les huit heures du matin, le jour ouvrit les yeux de l'Officier sur son erreur ; il crut avoir couché avec le Diable, en voyant le visage noir & affreux de la vieille Africaine ; & plus l'Esclave lui disoit de se taire, de crainte d'être entendu, plus il crioit. Tout épouvanté il sortit hors du lit, cherchant ses habits pour gagner la porte : mais son effroi redoubla, lorsqu'il ne les trouva plus ; il s'enveloppa d'un linceul, pour ne paroître pas exposé à la raillerie des personnes qui étoient accourues au bruit qu'il avoit fait. La Nègresse, de l'autre côté, s'étoit saisie de l'autre drap du lit, pour se cacher : on auroit cru voir deux figures, dont on orne certaines pieces d'architecture, qui, gardant la porte de la chambre, ne répondoient rien, & sembloient pétrifiées de honte & de confusion. Le bruit que ce désordre causa dans le Palais, fit accourir le jeune Marquis T..., qui, ne sachant pas l'intrigue de sa mere, & ne connoissant pas le per-

sonnage , voulut qu'il fût exposé à la rue dans cet équipage. Ses Domestiques l'accompagnèrent avec de grandes huées, jusques à la première église, où il entra pour se dérober à la foule du peuple. Je ne fais comment il fit pour retourner à son quartier ; mais ce qui arriva de cette affaire, c'est que l'Officier disparut, & ne se fit plus voir dans Naples, & que la Marquise, à son retour, ne savoit comment prendre la chose pour conserver sa réputation. L'Esclave fut mise dans un cachot ; & pressée par des menaces terribles, de dire qui l'avoit introduite dans la chambre de Madame, cette malheureuse me nomma, & depuis ce temps là on n'en entendit plus parler.

Quelques jours s'étant passés, je connus en abordant ma Maîtresse, qu'elle étoit instruite de mon procédé : & quoiqu'elle affectât pour moi sa bienveillance ordinaire, je connus bien, par certains regards qu'elle me jetoit, qu'elle méditoit quelque grande ven-

geance. Ce qui me confirma dans ce soupçon, fut qu'elle ne me fit plus appeler aux heures accoutumées, & qu'elle s'ennuyoit fort de tout ce que je lui disois pour la divertir. Enfin son cœur étoit trop plein, & la passion de se venger l'avoit emportée par-dessus les plaisirs qu'elle avoit trouvés à m'aimer. Beatrice fut la dépositaire de son secret, & elle eut ordre de me porter un bouillon selon la coutume, qui devoit me guérir de tous maux. Elle se chargea de cette commission avec douleur : mais comme elle savoit parfaitement bien feindre, elle entra en apparence dans les raisons de Madame, & l'assura qu'elle se devoit cette victime, après que j'avois eu la témérité de l'offenser. En entrant dans ma chambre, elle m'éveilla, & en me présentant l'écuelle, elle me dit : *Francischino*, voici un bouillon empoisonné, j'ai ordre de vous le faire prendre, & je suis chargée de ne pas partir d'auprès de vous, que vous ne soyez expiré.

Ensuite me regardant avec un air tendre, elle ajouta : Me croyez-vous capable d'un si grand crime ? & si je me suis chargée de cette funeste commission, pensez-vous que l'amour que j'ai pour vous me permette de l'exécuter ? Ah ! m'extermine mille fois le Ciel, plutôt que d'en avoir la moindre pensée ! Vous m'êtes trop cher : songez seulement à me sortir d'intrigue, & inspirez-moi quelque moyen de vous sauver la vie, & de tromper notre barbare Maîtresse.

Je vous avoue que je fus épouvanté d'entendre un compliment de cette nature. J'exagérai à Beatrice, en des termes les plus forts & les plus tendres qu'il me fut possible, les obligations que je lui avois : je l'assurai que puisqu'elle m'avoit conservé la vie, je ne la voulois employer que pour elle ; qu'il ne me venoit rien en pensée, sinon de faire accroire à Madame que je m'érois défié de son bouillon, & qu'après m'être habillé, au lieu de l'avalier, je l'avois répandu par la cham-

bre , & qu'ensuite j'avois sauté par la fenêtre qui donne dans le jardin ; que vous aviez couru pour me faire arrêter , me traitant d'insensé , mais qu'on n'avoit pu me joindre , & que vous ne saviez ce que j'étois devenu. Beatrice approuva cette invention , & joua parfaitement bien son personnage ; elle fit du bruit , elle appela du secours , après avoir pris la précaution de me faire cacher dans sa chambre , qui étoit un lieu impénétrable à tout le genre humain. La vieille Marquise accourut , & apprit avec rage la nouvelle de mon évasion. Ses emportemens me firent frémir ; & Beatrice m'a assuré depuis , qu'elle n'a jamais cru voir le Diable que dans les yeux troublés de cette détestable femme. Elle s'arracha les cheveux , elle donna de la tête contre la muraille ; & craignant que pour me venger d'elle , je ne révélasse sa turpitude , elle prit la funeste résolution de s'empoisonner elle-même. Beatrice accourut chez le jeune Marquis , qu'elle pria de venir à l'appartement de

sa mere, s'il vouloit la garantir de la mort. Il vint sans perdre de temps : mais la colere & le désespoir avoient prévenu le poison, & s'étoient tellement emparés du cœur de cette malheureuse Dame, que tous les remedes de la Médecine ne purent lui faire recouvrer l'usage de la parole, qu'elle avoit perdue. Elle expira quelques heures après, avec des cris & des hurlemens horribles : & comme on soupçonna qu'elle avoit été empoisonnée, on l'ouvrit, & l'on ne trouva aucune cause de sa mort, que les marques d'une suffocation excitée par la colere & le désespoir.

On ne pensa plus qu'à cacher la cause de sa mort. Je sortis alors de mon cabinet, & contrefis le triste avec le reste des Domestiques. Elle fut portée sans beaucoup de pompe ni de cérémonie à la Paroisse, où elle fut inhumée à sept heures le lendemain au matin. Beatrice m'avoit apporté la nouvelle de sa mort avec trop de joie, pour me

faire bien juger de sa tendresse pour moi, puisqu'elle n'en avoit aucune pour une Maîtresse à qui elle devoit toutes choses ; & cette dureté étouffa en moi tous les sentimens avantageux que je pouvois avoir pour elle : cependant je me gardai bien de lui faire appercevoir mon indifférence , car j'avois plus besoin d'elle que jamais, puisqu'elle étoit devenue l'Intendante de la jeune Marquise , dont le mari étoit un jeune débauché , qui ne restoit guere au Palais , & qui étoit plus souvent à Rome & à Venise qu'à Naples. Cette jeune femme avoit pris le parti de la dévotion , & vivoit dans une régularité à donner de l'admiration à toute la ville. On ne parloit que de ses aumônes & de ses bonnes œuvres : sa maison étoit le rendez-vous des personnes de piété , & il falloit y vivre avec tant de régularité & de circonspection , qu'on y punissoit jusqu'à la moindre dissipation.

Je sus si bien m'y comporter , & j'avois si bien étudié l'humeur de ma

nouvelle Maîtresse , que je connus d'abord quelle route il falloit tenir pour acquérir son estime. Elle aimoit les entretiens qui regardoient les Sciences , & se plaisoit à entendre disputer des matieres de la Prédestination ; & , soit que ce fût par curiosité ou par élévation d'esprit , elle ne cessoit jamais de faire des questions sur les matieres les plus sublimes de la Théologie. J'étois souvent présent aux conférences qui se tenoient dans sa chambre ; & un jour , après que l'assemblée fut sortie , m'ayant demandé si je comprenois quelque chose à ces entretiens , parce qu'elle s'étoit apperçue que j'écoutois avec attention , je lui fis une espee de récapitulation de tout ce qu'on avoit dit , & j'y ajoutai certains sentimens , qui lui parurent si beaux & si élevés , que se reculant avec un air d'étonnement : Qu'entends-je , me dit-elle , *Francischino* , êtes-vous mon Page , ou un Docteur ? Apprenez-moi au plus vite qui vous êtes ; je veux le
savoir ,

savoir , & je vous prie de ne me pas déguiser la vérité.

J'aurois bien voulu ne lui avoir jamais parlé de Théologie ; mais mon trouble augmenta sa curiosité , & elle ne fut pas satisfaite de ce que je lui dis , que ma capacité consistoit seulement en un peu de mémoire , & que je n'avois jamais étudié ces hautes Sciences. Je ne prends point le change , me dit-elle ; & dès le temps que je vous vis au service de la Marquise T.... je vous aurois obligé à me déclarer qui vous étiez , si je n'avois craint son humeur jalouse & emportée. Cette crainte a cessé ; & , puisque j'en trouve l'occasion , vous ne sortirez pas de ma chambre que vous ne me disiez qui vous êtes , & par quel hasard vous servez.

Je me jetai à ses genoux ; & après lui avoir demandé en grace de ne pas s'obstiner à vouloir apprendre mes aventures , elle me dit de me lever , & de commencer à les lui raconter.

Il faut donc vous obéir , Madame ,

Tome I.

L

lui dis-je d'un ton mal assuré ; mais mon obéissance me coutera bien cher , & je suis sûr que je vous deviendrai odieux , d'abord que je vous aurai appris que je suis ce malheureux enfant du Chevalier C.... , que la Comtesse P.... , votre mere , fit inhumainement périr avec elle en mourant. Une illustre Grecque , Esclaye de la même Comtesse , fut ma mere ; elle mourut en me donnant le jour : mon enfance a fait perdre la vie à tous ceux qui s'étoient attachés à me protéger ; il n'est pas même jusqu'au Comte P.... , votre pere , à qui je n'aye causé du chagrin & du trouble ; il ignore qui je suis , & après six ans d'absence que j'ai passés à Rome dans le Séminaire ; où j'étois entretenu par les bienfaits de la Princesse C.... , j'ai paru devant lui sous un autre nom , & il a eu la bonté de me placer lui-même dans votre Palais , à la sollicitation d'une vieille femme que j'ai appelée ma mere , pour mieux déguiser la vérité de ma naissance.

Vous êtes donc Colli, me dit brusquement la Marquise en se levant d'un air fort empressé ? Ah ! je ne suis plus surprise de la forte passion que j'avois de m'entretenir avec vous , & je commence à croire que ce que Beatrice m'a dit n'est point une fable. Je l'assurai que Beatrice , qui avoit eu quelque soupçon de la vérité de ma naissance , ne m'en avoit jamais parlé qu'une seule fois. La Marquise me pria d'éviter , autant qu'il me seroit possible , un entretien de cette nature ; & que si je voulois lui plaire , il falloit me conformer à sa volonté & à sa maniere de vivre.

Beatrice , qui n'étoit pas entrée dans l'appartement de Madame, pendant près de deux heures que dura notre conversation , me questionna fort le soir après le souper : elle avoit trouvé la Marquise plus rêveuse qu'à son ordinaire , & l'avoit entendue soupirer , contre sa coutume. Elle connut qu'elle n'étoit plus dans cette tranquillité d'ame où on la voyoit ordinairement ; elle s'étoit fait

mettre au lit sans souper, & avoit congédié les femmes, sous un prétexte de migraine. Par ce changement que Beatrice remarqua dans sa Maîtresse, elle se douta qu'elle étoit agitée de quelque passion nouvelle, & voulut que je lui racontasse ce qui s'étoit passé entre elle & moi. Je fus sur le point de lui dire la vérité; mais craignant que la Marquise ne m'accusât d'indiscrétion & ne m'en punît, j'inventai sur l'heure une fable, sur une feinte maladie du Marquis, qui étoit alors à Venise, & j'assurai Beatrice que Madame ne m'avoit long-temps tenu auprès d'elle, que pour me questionner sur les manières de mon pays, & comment les Médecins y traitoient les malades. Je ne fais si cette femme fut satisfaite de ma réponse, elle feignit au moins de l'être; & le lendemain, dès qu'il fut temps d'entrer chez Madame, elle fut la consoler touchant la prétendue maladie de son époux, y ajoutant qu'elle avoit parlé à un homme qui l'avoit laissé en meilleure santé. La

surprise de Madame fut extrême, & elle ne savoit que répondre à cette vieille Gouvernante. Révez-vous, Beatrice, lui dit-elle, de me dire que mon mari est malade à Venise? Je reçus hier au soir de ses nouvelles de Rome, il est en parfaite santé, & je l'attends cette semaine: qui vous a donné ordre de me mentir ainsi? *Francischino* m'a assuré que cette nouvelle faisoit le sujet de votre chagrin, lui répondit Beatrice; & comme je vous aime avec passion, j'ai cru que je devois tâcher d'y apporter quelque soulagement. Je vous remercie, répondit la Marquise, & *Francischino* a de l'esprit de se moquer de vous: il ne faut jamais savoir plus qu'on ne veut nous apprendre, & les hommes ont des détours aussi bien que nous, pour cacher leur sentiment. Modérez votre curiosité, & allez dire à *Francischino* de me venir parler.

Beatrice entra dans ma chambre fort en colere, & me dit d'un ton dédaigneux: Allez, Monsieur le fourbe,

Madame désire vous parler ; puisse-t-elle m'ordonner quelque jour de vous porter un bouillon , comme celui que je vous portai de la part de sa belle-mère ! Vous avez tort , lui dis-je , de me désirer tant de mal , & je n'ai pas mérité un tel souhait : si je le disois à Madame , vous seriez bientôt chassée de sa présence ; mais à Dieu ne plaise que je nuise jamais à une personne qui m'a sauvé la vie. Ma douceur ramena Beatrice de sa fureur , elle s'attendrit , & me passant les bras au col , elle me pria de lui pardonner un emportement que mon peu de sincérité avoit fait naître. Elle me fit connoître qu'il m'importoit extrêmement de bien vivre avec elle , si je voulois être heureux , & que la confiance que j'aurois en elle , seroit bien récompensée. Je lui promis de ne rien faire à l'avenir sans sa participation , & je la priai seulement de garder le silence , & de se trouver dans le jardin à une heure de nuit , couverte de sa mante ; que je me déguiserois aussi en

filles, pour n'être soupçonné de personne ; & qu'elle n'avoit qu'à porter un de ses habits dans ma chambre , afin que je pusse faire aisément ce que je lui promettois. Après avoir pris mes mesures , je fus dans l'appartement de Madame , qui se mit à sourire aussi-tôt qu'elle me vit : Vous avez trompé la curieuse Beatrice, me dit-elle, & je loue votre prudence ; il est bon d'être sur nos gardes , de crainte qu'elle ne devine mes sentimens & les vôtres. En disant cela , elle passa sa belle main sur mon visage , & me fit connoître par cette action , que je ne lui étois pas indifférent.

Comme j'avois toujours vu beaucoup de modestie & de réserve dans cette Dame , je n'osai d'abord répondre à une déclaration si tendre : je me contentai de faire parler mes yeux ; & j'achevai de la persuader que j'étois capable d'une forte tendresse , en poussant un profond soupir de mon cœur. Elle entendit ce langage muet : Vous m'avez plu , Colli,

me dit-elle après avoir gardé le silence quelque temps ; n'aurai-je point lieu de craindre de m'être trop abandonnée au penchant que j'ai pour vous ? Vous êtes jeune , & peut-être avez-vous tous les défauts des gens de votre âge , qui sont pour l'ordinaire inconstans , de mauvaise foi , ou pour le moins imprudens & indiscrets. Que mon sort seroit heureux , si je ne trouvois en vous aucune de ces mauvaises qualités ! Je suis naturellement douce , & peu emportée ; j'ai vécu jusqu'à ce jour dans une indifférence parfaite pour toutes les choses de la vie ; vous voyez combien l'absence de mon époux me touche peu , & avec quelle tranquillité j'ai vu mourir ma belle-mère ! Je m'étois fait une philosophie de n'aimer rien dans ce monde , crainte de troubler la tranquillité naturelle de mon ame ; mais je n'ai pu me conserver dans cet heureux état. Malheureuse ! que deviendrai-je , si , connoissant toute ma foiblesse , vous me donniez lieu de me repentir de vous

l'avoir témoignée ! Me trompé-je , mon cher Colli ? & que me dites-vous pour m'assurer de votre cœur & de votre fidélité ? Je perdrais plutôt la vie , lui répondis-je , que de concevoir l'injuste pensée de vous déplaire : vous avez , Madame , un empire absolu sur mon ame , & vous ne me trouverez jamais rebelle , ni capable de la moindre infidélité. Mais , continuai-je en la regardant avec des yeux pleins de flammes , n'est-ce point une tromperie que vous me faites ? & n'auriez-vous point voulu éprouver si je serois assez téméraire que de porter mes pensées jusqu'à vous ? Que ne me donniez-vous plutôt le coup de la mort , que de m'exposer à une si dangereuse tentation ! Achevez de me rassurer , Madame , ou de me perdre , & n'ayez pas la cruauté de me faire plus long-temps souffrir. Vous ne mourrez pas , me dit-elle , & je ne veux pas que vous conceviez des pensées qui puissent vous faire de la peine : je vous ai dit que je n'ai jamais aimé en ma vie ,

& que j'ai toujours ignoré les mouvemens de la moindre tendresse pour qui que ce fût; l'époux à qui l'on m'a livrée, n'a pu s'acquérir même mon estime, il n'a tout au plus de moi qu'un devoir que la Loi m'ordonne, & je souffre la mort quand je songe que son retour va me faire ressouvenir que je suis engagée avec lui. J'ai long-temps combattu, pour ne pas écouter ce que votre première vue m'a dit en votre faveur. Lorsque ma belle-mère vous prit chez elle, je vous vis enlever de mon service avec un chagrin extrême : je fis plusieurs réflexions sur la cause de mon inquiétude, & je me demandai inutilement, quel sujet j'avois de vous préférer à quelque autre. Je n'en trouvai jamais aucune bonne raison; & tout ce que je pus obtenir sur mon esprit, ce fut de cacher du moins mon inclination, si je ne pouvois l'étouffer dans sa naissance.

Que vous me coutez cher ! sur-tout depuis que Beatrice m'a dit en confidence, qu'elle me croyoit fille du Che-

valier C...., aussi-bien que vous ! Ce secret dont je vous fais le confident, est de la dernière importance ; & il n'iroyt pas moins que de votre vie, & de la mienne, si vous osiez jamais le révéler !

Un jour, continua-t-elle, que je regardois les bijoux de la Comtesse ma mere, que mon pere m'avoit donnés, je m'attachai à vouloir ouvrir une boîte qui servoit à mettre du tabac, mais dont le fond trop épais me fit soupçonner qu'elle pouvoit renfermer quelque mystere : je travaillai en vain pour en venir à bout, & après y avoir employé toute une matinée, je fus contrainte de quitter mon entreprise, par l'arrivée de mon pere, qui, entrant dans ma chambre, me dit qu'il me vouloit donner un Page, le mieux fait & le plus poli qui fût dans Naples. Je lui répondis que je recevrois avec plaisir tout ce qui viendrait de sa main. Il passa un moment après dans l'appartement de ma belle-mere, à qui il parla du présent

qu'il vouloit me faire. Beatrice, qui m'avoit toujours aimée, & qui m'avoit élevée dès mon enfance, passa dans ma chambre, & vint me dire avec son air enjoué, que le Marquis T.... m'avoit envoyé querir l'Amour dans l'Isle de Cythere, & qu'il vouloit demain dissiper toute mon indifférence. Je me divertis avec elle de sa plaisanterie; & reprenant dans ma cassette la boîte que je n'avois pu ouvrir, je la priai de m'aider à satisfaire ma curiosité. Je n'eus pas plus tôt mis cette boîte entre les mains de cette vieille fille, qu'elle me dit en tremblant: Ah, Madame! qu'allez-vous faire? Je sais ce que cette boîte renferme, & personne dans le monde n'a le secret de l'ouvrir que moi; c'est moi qui la fis faire par l'ordre du Chevalier C...., & vous trouverez ici son portrait, & celui de la Comtesse votre mere. En même temps elle donna un certain tour à un des petits ornemens de la bordure, & je fus frappée de la beauté des deux portraits que je vis. A cet aspect,

Beatrice

Beatrice ne put s'empêcher de verser des larmes : je me sentis attendrie à la vue de ma mere , dont j'avois appris l'amour violent pour ce Chevalier. Je priai Beatrice de me raconter cette histoire , mieux que je ne l'avois sue : elle me dit qu'elle vouloit me satisfaire , mais qu'il étoit temps qu'elle allât chez sa Maîtresse , & que le même soir , après qu'elle seroit retirée & que ses filles l'auroient mise au lit , elle viendrait passer la nuit auprès de moi.

L'absence de mon époux favorisoit notre conversation : Beatrice me tint sa parole , & ne me la tint que trop bien pour mon repos , puisqu'après m'avoir raconté tout ce qui étoit arrivé à la Comtesse ma mere , & au Chevalier , & m'avoir appris la mort funeste de l'un & de l'autre , l'évasion de la belle Grecque , votre naissance , les prodiges de votre enfance , & l'enlèvement que la Prince C...., mere du Chevalier , avoit fait faire de votre personne , elle changea de ton , & me dit : Ce n'est pas là

tout le secret de ces deux portraits , mais je me garderai bien d'achever le reste. Achevez , Beatrice , lui dis-je ; vous êtes imprudente d'avoir commencé un secret , & de me laisser dans l'ignorance de la suite ; je veux tout apprendre : & que pouvez-vous me dire , qui puisse me donner tant de peine ? Pour la troisieme fois , parlez , je vous l'ordonne ; vous n'avez pas raison de me refuser votre confiance sur quelque chose que ce puisse être. Après l'avoir bien pressée , Beatrice m'apprit que le Comte P.... , que je croyois mon pere , n'en avoit que le nom ; que ma mere , issue de l'ancienne famille des P.... , avoit été sacrifiée au vieux Comte , qui l'avoit épousée sans biens ; que ses parens , qui l'avoient destinée pour le cloître , l'avoient portée à se marier , pour être l'appui de sa famille ; qu'étant encore chez son pere , le Chevalier C.... en étoit devenu passionnément amoureux ; qu'ils avoient senti l'un pour l'autre la passion la plus tendre ; que

cette passion avoit duré deux ans ; que j'étois venue au monde un mois auparavant que ma mere eût épousé le vieux Comte ; qu'elle-même Beatrice qui me parloit, m'avoit reçue entre ses bras , & avoit eu soin de me faire nourrir à la campagne ; que ma mere avoit trompé son vieux mari , en lui faisant accroire qu'elle étoit enceinte un mois après leur mariage , & qu'elle avoit feint une grossesse de neuf mois ; qu'on avoit eu une Sage-femme dévouée au service des parties intéressées ; enfin qu'ayant près de vingt mois , on m'avoit menée au Palais , en faisant accroire que je n'en avois que dix ; que le vieux Comte, qui me croyoit sienne , avoit dit des folies en me recevant , qu'il m'avoit appelée son héritiere , & la consolation de ses vieilles années ; qu'on avoit retenu la Nourrice dans la maison , & qu'on m'y avoit fait élever jusqu'à la mort de ma mere ; qu'une sœur de mon pere m'avoit prise avec elle dans un Monastere des Dames de Sainte Fran-

çoise Romaine. Ce que je vous dis est si vrai , ajouta Beatrice , que vous n'avez qu'à considérer le portrait du Chevalier C.... & le vôtre , & juger de la ressemblance qu'il y a de votre air avec le sien. N'est-ce pas là votre bouche , me disoit-elle ? ne sont-ce pas là ces beaux yeux noirs , bien ouverts & à fleur de tête ? ne trouvé-je pas là votre front , & le tour de votre visage ? votre tête est la tête même du Chevalier , & j'ai été surprise-cent fois comment cette extrême ressemblance n'a pas jeté quelque soupçon dans l'ame du bon vieillard. Il est vrai , continua Beatrice , que, votre mere étant mariée, le Chevalier fut obligé d'aller servir à Malte , & qu'il y demeura près de trois ans, après lesquels il revint à Naples , où il amena l'Esclave Zebine , qu'il donna à la Comtesse P.... ; cette Esclave fut le tison fatal qui alluma le funeste incendie qui n'a pu s'éteindre que par la mort & la perte des plus aimables personnes du monde. Cette histoire, que

Beatrice m'avoit racontée, n'avoit fait qu'une légère impression sur mon esprit : les filles de sa sorte sont sujettes à faire des contes, pour se rendre plus recommandables à leurs Maîtresses, & les engager par-là à leur donner leur confiance : les vieilles sur-tout sont très-accoutumées à rêver & à inventer ; mais je tremblois pour la vérité, lorsque vous me fûtes présenté, & je me confirmai d'autant plus dans cette créance, que je ne pus jamais cacher le trouble dont je fus agitée à votre sujet.

Que pensez-vous de tout ce que je viens de vous dire, mon cher Colli, ajouta la Marquise avec des yeux tout baignés de larmes ? Etes-vous mon cher frere, ou ne l'êtes-vous pas ? Puis-je m'abandonner à une véritable tendresse sans blesser mon devoir, ou dois-je ne vous voir qu'avec crainte de devenir coupable ? Encore un coup, pourquoi êtes-vous venu à Naples, & qui vous a conduit dans ce Palais, pour m'y

rendre la plus infortunée de routes les femmes ?

Toutes ces réflexions furent suivies de mille soupirs qui me perçoient l'ame. Je ne savois que croire de tout ce que la Marquise venoit de me faire entendre. Comme je la regardois attentivement sans rien dire, elle me demanda ce que je pensois de son sort ? Il n'est pas si malheureux que le mien, lui dis-je, & je porte tout le poids de cette fatale confiance. Oui, si vous êtes ma sœur, il faut que je meure, & il ne m'est pas possible de borner mon amour à un terme si limité. Je vous aime infiniment, & ces sentimens de tendresse qui ont pu trouver en vous des progrès & des accroissemens, n'en ont point trouvé dans mon cœur, lorsque je vous ai vue : je vous ai tout sacrifié, Madame, & j'ai perdu même la raison qui ne m'avoit jamais abandonné. Tant d'amour n'est donc que pour ma sœur ! & c'est pour un nom si commun, que j'aurai allumé des feux si violens ! Non.

je ne le puis croire, c'est l'amour qui nous a liés, & non pas le sang. Beatrice est une malheureuse de supposer cette fable : & le hasard ne produit-il pas tous les jours des ressemblances entre des personnes qui n'ont aucune affinité ? Mille raisons naturelles peuvent nous convaincre qu'une femme qui n'aime point son mari, peut lui donner un enfant légitime, & semblable à son Amant. Outre cela, comme je vous l'ai déjà dit, Beatrice a ses raisons pour vous tenir ce langage : & puisque je perds tout, que m'importe de vous cacher un secret qui vous développera peut-être la fourberie ?

Beatrice m'aime, Madame, continuai-je, & les marques qu'elle m'en a données ne me semblent pas des feintes ; mais j'ai feint de répondre à ses empressements, tant que je l'ai estimée nécessaire à ma fortune auprès de votre belle-mère : elle a même travaillé à me rendre heureux, en me mettant auprès de vous ; mais s'étant apperçue de mon

attachement pour votre service , & de mon éloignement pour les témoignages fréquens qu'elle me donnoit de son amitié , elle vous a soupçonnée d'être devenue insensible , & n'a pu s'empêcher de me dire que je serois malheureux si je répondois à votre sensibilité. Elle m'a donné un rendez-vous dans le jardin à dix heures du soir , où je dois me rendre sous le cabinet de la Vénus ; venez être témoin de notre entretien , & n'ajoutez foi qu'à ce que vous entendrez. La Marquise fut surprise d'apprendre ce que je venois de lui dire , elle commença à entrer en défiance ; & en se séparant de moi , elle me dit : Prenez garde que notre entretien ne soit su de personne , je me rendrai au lieu que vous m'avez marqué ; je souhaite que Beatrice m'ait dit un mensonge : mais j'ai beau le souhaiter , il n'est que trop vrai que nous sommes unis par les liens du sang ; je l'ai trop cru quand on me l'a dit , & vous me l'avez si bien persuadé vous-même , que vous aurez de

la peine à l'effacer de mon esprit : & quand vous supposeriez que cette créance est fausse , le temps que vous seriez obligé d'y mettre pour m'en dissuader , vous rebutera infailliblement. Adieu , pensez au rendez-vous de ce soir ; & veuille le Ciel que je puisse vous trouver tel que je dois vous désirer !

Je fus à la chambre de Beatrice , qui m'attendoit avec des impatiences mortelles : elle avoit été cent fois à la porte de la Marquise , pour voir si nous n'avions point encore fini ; elle s'étoit apperçu que nous avions gardé l'un & l'autre un assez long silence , & que nos yeux marquoient quelque sujet de tristesse & de chagrin. Pourroit-on , me dit-elle d'un ton railleur , attendre de vous plus de sincérité que vous n'en eûtes hier ? Il est vrai que *Francischino* n'est pas un Seigneur de petite importance ; & depuis que la plus aimable Marquise de ce Royaume souffre sa conversation pendant trois heures entières , je ne dois plus en espérer la

moindre ouverture de cœur : je dois le regarder au contraire comme notre Maître, & le prier à mon tour de me rendre de bons offices auprès de ma Maîtresse.

Que vous avez peu de raison, lui dis-je, Beatrice, & que vous êtes folle à votre âge, de vous tourmenter si j'aime, ou si je suis aimé ! Ne devriez-vous pas être contente de ma maniere d'agir à votre égard, & ne suis-je pas le même aujourd'hui que vous m'avez connu dès le commencement que je vous ai vue ? Vous me trouvez quelquefois un peu froid ; mais n'avez-vous pas vos momens dans la journée, & chacun n'a-t-il pas les siens ? Encore une fois, vivons en bonne intelligence, je vous en conjure, & ne nous chagrinons jamais. Vous souvenez-vous du rendez-vous que je vous ai donné pour ce soir ? avez-vous mis dans ma chambre l'habit dont j'ai besoin pour me déguiser ? ne manquez point de vous rendre au cabinet de la Vénus, je vous y attendrai,

& là nous conviendrons de bien des choses.

Beatrice m'assura qu'elle attendroit impatiemment cette heure, & elle voulut que je l'attendisse dans la galerie avant que de descendre dans le jardin. L'impatience où j'étois de la faire expliquer sur le chapitre de ma naissance, & de détromper en même temps ma Maîtresse qui devoit nous écouter, me fit hâter mon souper, & je courus dans un coin de la galerie, une grosse demi-heure avant le rendez-vous. La nuit n'étoit pas encore sombre, & je m'étois placé avec mon habit de femme près d'une fenêtre qui donnoit sur l'escalier. Comme j'étois d'une taille assez avantageuse, & que les habits que j'avois me faisoient paroître encoré plus grand, un Domestique de Monsieur le Marquis, qui n'avoit pu le suivre à cause de quelque légère indisposition, allant voir une Fille de chambre de la Marquise dans l'appartement de Madame, eut peur en me voyant, & fit plusieurs

signes de croix : mais s'étant rassuré, & venant droit à moi, je tins une contenance si fiere en m'avancant d'un pas grave vers lui, qu'il me crut un Esprit sorti de l'Enfer ou du Purgatoire; il poussa un cri terrible, & se laissa tomber à la renverse. Le bruit qu'il fit en tombant, attira quelques Domestiques qui étoient dans un salon contigu à la galerie; mais, crainte d'être découvert, je courus au lieu de mon rendez-vous; & comme j'approchois du cabinet de la Vénus, j'apperçus un homme qui s'y venoit cacher, & auquel je crus devoir faire la même peur que j'avois faite à l'autre : je le devançai en un instant; & m'étant placé à l'entrée du cabinet, je fis un bruit qui le fit retourner sur ses pas. C'étoit la jeune Marquise, qui s'étoit ainsi déguisée pour n'être connue de personne. Elle n'étoit pas prévenue de ma métamorphose, ni moi de la sienne; & comme elle étoit naturellement timide, & que c'étoit-là la première fois de sa vie qu'elle alloit à un rendez-vous,

rendez-vous, elle trembla à mon abord, & sa crainte me représentant à ses yeux comme un spectre d'une grandeur démesurée, elle s'imagina que j'étois l'esprit de la vieille Marquise sa belle-mère. Tout ce qu'elle put faire, fut de regagner son appartement. En passant par la galerie, elle trouva presque tous les Domestiques assemblés autour de ce Valet de chambre, qu'on ne pouvoit faire revenir de sa peur. Beatrice, qui y étoit accourue comme les autres, croyant que Madame fût un Page, lui donna la clef de sa chambre, pour aller querir quelques liqueurs; la Marquise la prit au plus vite, de peur d'être reconnue: mais comme elle ne revenoit point, l'impatiente Beatrice soupçonnant que ce Page ne fît quelque friponnerie, y courut; & n'ayant trouvé ni clef ni Page, elle commença à s'alarmer & à courir par-tout le Palais pour tâcher de le trouver. J'étois au lieu du rendez-vous, d'où j'entendois un grand bruit dans la galerie: je me

doutai bien que j'avois causé ce désordre , par la peur que j'avois faite à Hiacinthe. Enfin naturellement impatient , & ne voyant paroître personne , je retournai à ma chambre par un escalier dérobé , pour y quitter mes habits de fille , & reprendre ceux de Page , afin de ne point donner de soupçon , & de paroître dans la galerie avec les autres.

Comme je venois de ma chambre sans flambeau , & que la nuit étoit entièrement obscure , je me sentis arrêté par les cheveux , & je reçus en même temps un si grand coup sur le nez , que je me vis tout en sang. Ce qui me surprit , c'est qu'en recevant ce rude coup , on me dit d'une voix enrouée : rends-moi la clef de ma chambre , fripon. Je vous avoue que je ne connus point cette voix ; il faisoit obscur , & le coup qu'on m'avoit donné m'ayant fait mettre la main à un poignard qu'on porte ordinairement chez nous , j'en donnai dans le ventre de la mal-

heureuse Beatrice , qui , se sentant blessée , fit un cri qui me la fit connoître , & qui m'obligea aussi-tôt de m'échapper , pour n'être pas connu.

Cet escalier où ce malheureux coup se donna , n'étoit point éloigné de l'appartement de la Marquise. Elle accourut au bruit , avec cette fille qu'Hiacinthe alloit voir. Mais , quel spectacle pour cette aimable Dame , de voir Beatrice expirante & perdant tout son sang ! Je vins aux cris que firent toutes les femmes qui s'étoient assemblées là ; j'affectai de crier encore plus qu'elles : je paroissais tout en sang , & j'avois ensanglanté ma chemise ; comme si j'eusse reçu dix coups de poignard. La Marquise , à cet aspect , tomba évanouie , & après qu'on l'eut emportée dans son lit , & que Beatrice fut aussi portée dans sa chambre , je fus me mettre dans le mien , où je ne reposai pas fort tranquillement.

L'accident qui étoit arrivé à ma chere Maîtresse m'occupoit si fort , que je ne

pensois plus à ce coup , que j'avois donné à la malheureuse Beatrice. Je n'osois cependant me lever pour aller à son appartement. Le Chirurgien qui m'avoit visité , m'avoit tiré du sang , & m'avoit ordonné de garder la chambre deux ou trois jours. A peine le jour commençoit à paroître , que Madame envoya voir comment je me portois , me faisant dire qu'elle me verroit aussi-tôt qu'elle seroit levée. Sur les neuf heures , elle y vint en effet , accompagnée d'une de ses tantes , qui , ayant su le bruit qui s'étoit fait au Palais , étoit venue voir sa niece de grand matin. Cette Dame étoit la sœur du Comte P.... , riche veuve qui n'avoit point d'enfans , & qui aimoit uniquement la Marquise P.... Il n'y avoit point de jour qu'elle n'envoyât savoir des nouvelles de sa santé ; & le Valet qu'elle avoit envoyé , ayant appris par les Domestiques du logis , l'accident qui étoit arrivé à Beatrice , s'en étoit retourné sur ses pas pour en donner avis à sa Maîtresse , qui étoit aussi-tôt

montée en carrosse, & avoit couru à l'appartement de sa niece, dont elle avoit appris l'incommodité. Elle la trouva dans son lit fort défaire : elle s'informa ensuite d'Hiacinthe, du sujet du désordre : mais on ne savoit qui accuser du meurtre qui s'étoit commis. On fut à la chambre de Beatrice, qui étoit presque mourante : & tout ce qu'on put apprendre d'elle, ce fut qu'elle avoit été blessée par un Page à qui elle avoit donné la clef de sa chambre pour aller chercher quelques liqueurs, afin de faire revenir Hiacinthe de son accident : que ce Page qu'elle avoit rencontré sur l'escalier dérobé de l'appartement de Madame, l'avoit blessée, parce qu'elle lui avoit donné un petit soufflet, pour avoir trop tardé à venir.

La Marquise comprit qu'il y avoit là du mal-entendu : elle savoit bien qu'elle avoit reçu la clef de la chambre de la main de Beatrice, sous l'habillement d'un Page, mais le soupçon du coup

ne pouvoit tomber sur elle. Elle soupçonna que quelque Page de la maison avoit fait ce coup ; & après avoir consolé cette malheureuse , & recommandé aux Chirurgiens qui alloient lui ôter le premier appareil , d'en prendre grand soin & de ne rien épargner pour cela , elle ordonna qu'on enfermât tous les Domestiques pour les faire interroger , & ensuite passa dans ma chambre avec sa tante. Cette Dame avoit été l'intime amie de la Princesse C.... , & la dépositaire de tous les secrets de sa vie ; elle étoit pleinement instruite du secret de ma naissance , & ne savoit rien de celle de la Marquise. Son grand âge , joint à plusieurs infirmités , lui faisoient garder la chambre depuis quelques années. Elle ne m'avoit jamais vu ; cependant elle parut si surprise en me voyant , qu'elle ne put s'empêcher de le témoigner par un grand cri. La Marquise ne pénétra point dans sa pensée , elle s'imagina que comme elle étoit fort infirme , la fatigue lui avoit causé quel-

ques douleurs ; elle la pria de rentrer dans son appartement , & me demanda en sortant de ma chambre , si je n'étois point blessé , & si les Chirurgiens qui m'avoient visité , me trouvoient dange-reusement malade. Sa maniere de me le dire & de me regarder , firent con-noître qu'elle auroit bien voulu me parler sans témoin : elle n'en put trouver l'occasion de tout le jour , parce que sa tante ne la quitta point jusques à la nuit , qu'elle voulut absolument retourner chez elle , la priant de venir le lende-main passer la journée dans son Palais.

Cependant tous les Domestiques étoient détenus prisonniers , excepté un misérable Florentin , qui , craignant d'être mis à la question , s'étoit sauvé ; & son évasion ne fut pas plus tôt connue , que le soupçon du meurtre étant tombé sur lui , on conseilla à la Marquise d'élargir ses Domestiques , & de ne faire éclater la chose que le moins qu'elle pourroit. Toutes les formalités de Justice furent faites contre ce pauvre

misérable; il se trouva de ses compagnons qui témoignèrent l'avoir vu sauver tout troublé, essuyant encore son poignard sanglant. Enfin on n'oublia rien pour le rendre très-coupable, & pour confirmer les soupçons qu'il avoit lui-même donnés par sa fuite : il fut pendu en effigie trois jours après devant le Palais; & Beatrice, qui étoit morte de sa blessure le jour de devant l'exécution, fut enterrée & pleurée de sa Maîtresse, & regrettée universellement de tous ceux de la maison.

Comme je gardois la chambre, je n'appris toutes ces particularités que quelques jours après. Il est vrai que la Marquise, après s'être débarrassée de sa tante, me vint trouver le soir sur les onze heures. Dès qu'elle fut entrée, elle tira le rideau de mon lit, & m'avertit de ne point parler : elle s'assit ensuite auprès de moi; & parlant le plus bas qu'il lui fut possible, de peur d'être entendue d'un Esclave qui me gardoit, & qui dormoit dans un petit

cabinet à côté de mon lit, elle me dit qu'elle avoit bien eu de l'impatience de m'entretenir ; que nous étions, elle & moi, causes de tous les malheurs qui étoient arrivés dans la maison, & qu'elle soupçonnoit que la malheureuse Beatrice n'étoit morte que de ma main. Ensuite elle me raconta comme elle avoit apperçu Hiacinte dans la galerie ; son propre déguisement, & la peur qu'un fantôme lui avoit fait à l'entrée du cabinet de la Vénus ; la méprise de Beatrice qui lui avoit confié la clef de sa chambre ; enfin elle me dit qu'il falloit penser à nous séparer avant que le Marquis son époux fût venu ; qu'elle se doutoit bien qu'on donneroit un méchant tour dans le monde à un accident de cette nature ; que le Marquis, qui avoit l'esprit mal fait, se serviroit de cette occasion, pour se venger de ses froideurs ; qu'elle vouloit bien souffrir ses emportemens, mais qu'elle ne pouvoit se résoudre à m'y voir exposé ; qu'elle m'ordonnoit de

penſer à une retraite , & de lui faire ſavoir où je ſerois bien aïſe d'aller , pour qu'elle pût m'y ſecourir.

Je fus près d'un quart-d'heure ſans répondre à une propoſition ſi terrible. J'étois étourdi par avance du coup qui me menaçoit ; mais enfin je lui diſ d'un ton à faire pitié : Vous voulez que je m'éloigne de vous , Madame ! Eſt-ce bien vous qui me portez cet ordre ! Ah, mon aimable Maîtreſſe ! où m'allez-vous expoſer ? & que ne m'avez-vous livré à la Juſtice , pour être exécuté au lieu du Florentin ! Mais je ſuis encore à temps pour m'y préſenter moi-même , & pour avouer que je ſuis le meurtrier de Beatrice. Oui , c'eſt moi qui l'ai poignardée ; & , quoique je ne l'aye fait qu'en me défendant , la croyant un voleur qui m'avoit déjà mis tout en ſang , & que je ſois pénétré d'une véritable douleur de n'avoir pu diſcerner cette malheureuſe perſonne que je devois eſtimer toute ma vie , je dirai aux Juges tant de circonſtances de

malice & de haine, que je les obligerai à me faire mourir, & à m'ôter une vie qui m'est ennuyeuse, puisque je ne dois plus l'employer à votre service, & que vous m'ordonnez de vous quitter. Ah ! quelle cruauté pour moi, & quelle vengeance pour Beatrice ! Non, je ne suis point en état de vous obéir, & vous m'ordonnez inutilement une chose qui n'est pas en mon pouvoir.

Je vois bien, me dit la Marquise, que vous n'êtes pas sage, & que je vous ai trop tôt permis de vivre familièrement avec moi ; mais, Colli, il faut le devenir, & voici le temps d'y penser : vous me devez cet acte de votre obéissance, & je vous tiendrai compte de la manière soumise avec laquelle vous en userez. Croyez-vous que j'aye dessein de vous éloigner, pour ne vous revoir de ma vie ? Je serois donc insensible à l'amour & à la nature ? Vous me serez toujours cher, je vous le promets, & je ne permettrai pas que vous manquiez de rien, tant

que je vivrai ; ce n'est que pour me mettre à couvert des insultes d'un mari brutal , & pour n'être pas à tous momens dans la crainte & dans la frayeur pour vous. Je dirai que vous m'avez demandé congé pour aller à Rome au devant de lui , & le prévenir touchant l'aventure de Beatrice ; cependant demain matin je prendrai conseil avec ma tante , du parti que je pourrai vous faire prendre , & de l'asile qu'il vous faudra choisir pour y vivre en sûreté , & pour me donner commodément de vos nouvelles.

Il me fallut céder à toutes ces raisons ; & je vis bien qu'il n'y auroit point de sûreté pour ma vie , si le Marquis , qui devoit arriver dans trois ou quatre jours , venoit à être informé que c'étoit moi qui avoit causé ce désordre. Déjà tous les Domestiques me portoient une mortelle envie , & la Femme de chambre , qui étoit amie d'Hiacinthe , avoit dit mille particularités de la conduite de Madame à mon égard ; elle avoit
même

même insinué aux Domestiques , que c'étoit moi qui avoit tué la vieille Intendante , parce que j'étois marqué du soufflet qu'elle m'avoit donné. Enfin je me déterminai à faire aveuglément tout ce que la Marquise m'ordonneroit ; c'est pourquoi, d'abord qu'il fut jour , je sortis , & courus à la maison de Rosalie , pour lui raconter mon infortune , & lui apprendre en même temps mon départ. Cette aimable fille tomba dans une surprise extrême de me voir réduit à quitter Naples. Elle y trouvoit mille douceurs ; & depuis que j'étois dans la faveur , elle s'étoit conservée chaste , par les secours que je lui donnois continuellement. Ma retraite la désespéroit ; & quand elle se représenta les secours nécessaires dont elle alloit manquer , n'ayant plus de quoi vivre , elle voulut se poignarder , pour ne pas survivre à sa disgrâce. Je la consolai le mieux qu'il me fut possible ; je la priai de ne point s'abandonner au désespoir , lui promettant de travailler à son repos , & à

la tirer de la nécessité, en la plaçant auprès de la Marquise. Ce qui me donnoit de l'inquiétude dans cette conjoncture, c'est que le Comte P...., qui voyoit très-souvent la Marquise, pouvoit rencontrer Rosalie dans son appartement, & ne trouver pas bon qu'une Courtisane servît une Dame de distinction. Agité de cette pensée, je revins au Palais sur le soir, car j'avois été tout le jour visiter quelques amis que j'avois dans la ville, auxquels je dis que je partoisi pour Rome. Lorsque je fus de retour au Palais, on me dit que Madame m'avoit fait appeler; je fus à son appartement, où je trouvai quelques Domestiques: elle me dit en leur présence qu'elle m'avoit destiné pour aller au devant de son époux qui revenoit de Rome, que je me disposasse à partir le lendemain, & qu'il étoit bon que je fisse diligence. Je lui fis une profonde révérence, & je fus dans ma chambre faire mon équipage, en attendant l'heure de parler à la Marquise en particulier.

Je ne fus pas long-temps à l'attendre : elle vint, après avoir congédié ses filles, & me dit que tout étoit prêt pour mon voyage ; qu'il y avoit une barque qui faisoit voile vers l'Isle de Malte ; qu'elle avoit trouvé à propos de m'envoyer dans cette Isle auprès du Grand Prieur C...., frere de la Princesse qui fut ma protectrice, & oncle de mon pere, avec des lettres de créance, & des Mémoires touchant ma naissance & mon origine. La tante de la Marquise avoit été & étoit encore la meilleure amie de ce Grand Prieur. Les Lettres dont j'étois chargé de sa part, ne pouvoient pas manquer d'en faire foi ; & comme c'est un privilége de cette illustre Maison, que les enfans naturels peuvent être reçus dans la Religion de Malte, j'avois déjà conçu le dessein d'être reçu Chevalier. La Marquise me donna son portrait, enrichi de pierres, & une bourse de cinq cents pistoles, m'assurant qu'elle travailleroit à ma fortune, de concert avec sa tante.

Il me souvient que cette tante , qui étoit une bonne Dame , en m'embrassant tendrement , me dit ces paroles obligeantes : Je vous perds , quand je commence à vous connoître ! La Princesse C.... m'avoit donné votre portrait , quand vous étiez dans le Séminaire Romain , & le cri que je fis en vous voyant chez ma niece , ne venoit que parce que je vous trouvois dans un temps auquel personne ne m'avoit su donner de vos nouvelles. Feue mon illustre amie mourut avec le regret de ne pouvoir vous faire du bien ; j'ai hérité de son esprit & de son cœur ; soyez honnête homme , & vous ne vous plaindrez pas de votre destinée. Comme j'exagérois à cette bonne Dame les obligations infinies que je lui avois , & comment j'allois suivre de point en point tout ce qu'elle & son aimable niece voudroient me prescrire , la Marquise entra , & me dit qu'elle avoit fait porter mes hardes à la barque , par un Esclave qu'elle me donnoit pour me

suivre. Je priai en même temps ma bonne Maîtresse de recevoir Rosalie à son service, lui apprenant en peu de mots les obligations que je lui avois. Elle approuva ma reconnoissance, & pria sa tante de s'en charger, trouvant plus à propos qu'elle fût dans cette maison qu'auprès d'elle, à cause que sa beauté pourroit lui causer de l'inquiétude par rapport à son époux. Je n'eus que le temps d'écrire à Rosalie de venir voir la Comtesse P....; mais j'eus la satisfaction, avant que de partir, de l'avoir tirée hors de la misère. Je n'ai de ma vie été si triste & si touché que je le fus au moment de ce départ : j'entrai dans le carrosse de Madame la Comtesse P...., les yeux baignés de larmes, & je ne fus pas plus tôt arrivé à la barque, qu'on fit lever l'ancre. Nous sortîmes du port une heure après, c'est-à-dire à neuf heures du matin, un Vendredi jour de Saint François; nous fîmes dix ou douze milles, à la faveur d'un petit vent de bise que nous avions à côté;

mais s'étant changé sur les deux heures après-midi, nous ne fîmes que louvoyer jusqu'à la nuit, que nous fûmes contraints de mouiller l'ancre à quatorze milles de Naples, au Cap de Palinure. Le vent contraire continua toute la nuit : & comme je m'ennuyois, & que les côtes sur lesquelles nous étions, étoient des endroits où il sembloit y avoir de la chasse, je pris un fusil du Patron, & je l'engageai de m'accompagner dans cette solitude, pour tâcher de nous divertir. Nous nous enfonçâmes assez avant dans la forêt, & nous nous obstinâmes à suivre une allée qui nous conduisit jusqu'à un Château assez régulier, mais encore plus fort par son assiette naturelle, & par les dehors qu'on avoit pris soin de mettre en état de défense. Comme nous fûmes en vue de ce Château, quelques Payfans vinrent à nous, qui voulurent savoir ce que nous venions chercher dans ce lieu : nous leur dîmes que le vent contraire nous ayant obligés de relâcher sur ces côtes,

nous avions mis pied à terre pour admirer la beauté du pays ; & que nous trouvant insensiblement engagés dans la forêt, nous avions apperçu ce Château, que nous serions bien aises de voir. Je priai un de ces Payfans, qui me paroissoit le plus raisonnable, de me faire parler au Maître du Château ; il me dit que le maître étoit un riche Seigneur de Naples, qui ne venoit dans ce lieu qu'une fois l'année vers le printemps ; mais que Madame la Marquise étoit arrivée il y avoit une heure, & qu'elle venoit de se mettre au lit, parce qu'elle avoit marché toute la nuit. Comme j'avois l'idée remplie de ma chere Maîtresse, je crus qu'on ne pouvoit parler de Marquise, qu'on n'entendît parler d'elle, & qu'elle étoit la seule dans le monde qui méritât de porter ce titre : je m'informai de son nom ; mais ces rustiques ne surent jamais me l'apprendre au juste, & me le dirent d'une manière si barbare & si confuse, que je ne pus jamais me le remettre. Je priai le Patron de s'arrêter

quelque temps, afin que je pusse faire la révérence à la Dame. Mais, ô Dieu ! quelle fut ma surprise, quand je vis la Marquise P.... ! Je me jetai à ses genoux, & voulus à toute force lui baiser les pieds. Le Patron, qui étoit témoin de cette action, crut que j'avois perdu l'esprit, & ne savoit que croire de mes extravagances. La Marquise, de son côté, fut si étonnée, qu'elle ne pouvoit me demander ni ce que je faisois dans son Château, ni quel hasard m'y avoit conduit. Enfin revenus l'un & l'autre de notre surprise, elle me fit entrer dans son cabinet, où après lui avoir rendu compte de ma navigation, elle m'apprit qu'après mon départ, ayant reçu un Exprès du Marquis, qui lui ordonnoit de l'aller attendre à Palinure, où il devoit arriver dans quelques jours, elle avoit pris l'occasion aussi-tôt, tant pour satisfaire à son devoir, que pour flatter sa mélancolie.

Cet ordre du Marquis ne me parut pas de bon augure : je témoignai à mon

aimable Maîtresse la crainte où j'étois qu'on n'eût prévenu l'esprit de son époux contre elle, & que cet homme emporté ne fît quelque entreprise sur sa vie, particulièrement dans ce lieu, où la solitude pourroit augmenter sa mauvaise humeur. Je ne crains rien, me dit-elle; je ne vous ai aimé que comme mon frere, ainsi ma conscience me laisse tranquille sur ce sujet: il est vrai que qui sauroit les petites démarches que j'ai faites pour m'instruire de la vérité, & pour m'entretenir avec vous, pourroit y donner un sens peu favorable; mais je n'ai pu m'empêcher d'en user de la sorte, & notre étoile est toujours ce qui nous fait oublier notre devoir. D'ailleurs personne n'a su mes sentimens à votre égard que Beatrice; elle seule auroit pu me faire quelque peine; mais ma crainte seroit mal fondée si j'appréhendois quelque chose de son côté, je l'ai toujours trouvée la plus discrete personne du monde, & je suis prête à recevoir mon époux, sans

penſer ſeulement qu'il doive me faire une ſeule queſtion ſur votre ſujet.

Elle ajouta , que dès que je fus ſorti de chez ſa tante , elles étoient entrées dans ſon cabinet , & que là , ayant trouvé mon portrait enchâſſé dans un ſilagramme d'or , elle l'avoit demandé , & l'avoit obtenu avec quelque peine ; qu'au ſujet de ce portrait , la Comteſſe P.... lui avoit raconté toutes les particularités de ma vie , & lui avoit confirmé tout ce qu'elle avoit appris de Beatrice , excepté la tromperie que ſa mere avoit faite au vieux Comte P.... , en la ſuppoſant pour ſon enfant. Notre entretien dura juſqu'à trois heures après-midi ; le temps avoit changé , & le Patron me fit dire qu'il ne falloit pas nous amuſer davantage , & qu'il étoit temps de ſ'embarquer. Ces ſortes de gens ſont brutaux , & veulent qu'on leur obéiſſe ſans réplique. Je n'eus pas de meilleur parti à prendre ; & ayant pris congé de la Marquiſe , après mille proteſtations d'une amitié inviolable ,

je fus rejoindre mon Matelot , qui me promit de me mettre dans l'Isle de Malte en moins de vingt-quatre heures, si le vent continuoit. L'équipage nous attendoit avec impatience ; & à peine fûmes-nous embarqués, que l'on fit voile vers Messine, que nous découvrimés dès le matin. Le calme nous prit entre le Phare & l'Isle de Lipara ; nous attendions le vent du Midi, qui se leve lorsque le soleil est au plus fort de sa course. Dans cette attente, chacun pensoit à se divertir & à faire des contes ; les uns racontoient les périls qu'ils avoient courus sur la mer, les autres parloient de leur négoce, & quelques-uns s'entretenoient des songes & des rêves qu'ils faisoient & auxquels ils ajoutoient foi ; moi seul, avec un livre à la main, je gardois le silence, & ne faisois aucune réflexion sur toutes les sottises qu'on disoit. Ametlie, qui étoit cet Esclave que la Marquise m'avoit donné, se mêla aussi de dire son sentiment avec les autres. Tout est bon

dans ces sortes d'endroits ; & pourvu qu'on trouve moyen de se divertir, il n'importe de quelle part cela vienne. Cet Esclave , qui étoit un bon & franc Turc de Nation , dit donc à la compagnie en sa Langue Franque , qu'il avoit rêvé qu'il étoit libre , & que son Patron étant Esclave à sa place , il l'avoit mené dans son pays , où son frere & sa mere l'avoient fort caressé , & qu'ils l'avoient obligé de coucher avec son Maître ; & que le lendemain il avoit retrouvé une de ses sœurs qui servoit dans le Sérail de Constantinople , sœur qu'il n'avoit jamais vue , mais dont sa mere lui avoit souvent parlé. Il ajouta mille autres particularités à ce songe. A peine l'avoit-il fini , que nous fûmes surpris par un brigantin Turc , qui nous tomba sur le corps , & qui , après nous avoir tous mis à la chaîne , se saisit de nos marchandises les plus précieuses , mit le feu à notre barque , prit la route de Zante , & arriva à Patras en deux jours de navigation. Je ne
vous

vous dirai point ici ce que nous fîmes pour nous défendre, nous n'en eûmes pas le temps, les Turcs furent aussi-tôt dans notre bord que nous les eûmes apperçus ; & tout ce que je pus faire , fut de cacher le portrait de la Marquise , & d'abandonner mon équipage , où l'argent qu'on y trouva fut cause que je fus le plus maltraité, afin de m'obliger à parler de ma rançon. Ametlie fut le seul content dans cette occasion : il se fit aussi-tôt connoître au Capitaine du brigantin , qui , par un hasard le plus heureux du monde , se trouva être frere de sa mere. Ametlie avoit été fait Esclave par les Galeres de Malte. Il étoit âgé d'environ douze ans quand il fut pris , & n'avoit que treize ou quatorze ans quand il fut vendu à des Marchands Napolitains qui trafiquent en chair humaine. Comme il étoit jeune & bien fait , il fut vendu à la vieille Marquise ; qu'il servoit , lorsque la Marquise m'en fit présent pour m'accompagner à Malte. Ce jeune Turc étoit de l'humeur du

monde la plus enjouée , & l'Esclave le plus zélé qu'on vît jamais. Pendant tout le temps que je fus dans la maison de la Marquise , il s'étoit attaché à moi avec tant d'empressement , qu'il étoit jaloux quand quelque autre Esclave me rendoit le moindre service. Il ne se possédoit pas de joie quand sa Maîtresse lui ordonna de m'accompagner. Comme elle lui avoit dit en partant , que s'il avoit bien soin de moi elle lui donneroit la liberté après mon retour , qui seroit dans quelques années , cette espérance lui fit prendre des soins extraordinaires pour me plaire : aussi je n'ai jamais trouvé le moindre sujet de me fâcher contre lui.

Son premier soin , après s'être fait connoître , fut celui de me faire donner un de mes habits , & de m'ôter la chaîne qui me lioit les mains derrière le dos. Il me dit qu'il n'avoit pu obtenir ma liberté du Maître du brigantin , qui étoit son oncle , mais que nous allions à Patras , d'où il étoit , & où il avoit

encore un de ses freres & sa mere , & qu'il rendroit ma servitude si douce , que je ne m'appercevrois pas d'avoir quitté Naples. Je le remerciai de ses bons sentimens , & je le priai de ne pas permettre qu'on m'éloignât , ou qu'on me vendît à des Marchands de Constantinople , parce qu'il me seroit plus aisé de faire savoir de mes nouvelles à ma Maîtresse , de la Morée , que de la Romanie ; & qu'ainsi je lui aurois une véritable obligation de se souvenir de la grace que je lui demandois. Il me jura que je serois content de ses bons offices. En effet , il me tint parole , & l'abondance des biens qu'il posséda au sortir de sa servitude , n'éteignit jamais en lui l'esprit de reconnaissance envers moi. Ce fut un Turc , bien moins Turc en cette occasion que certains Chrétiens , qui , humbles pendant la disgrâce , deviennent insolens dans la moindre prospérité , jusques à oublier leurs meilleurs amis.

Nous ne fûmes pas plus tôt arrivés ,

que le Patron Turc alla rendre compte au Gouverneur de la ville de sa prise , & du nombre d'Esclaves qu'il avoit fait. On nous fit mettre dans un basar , qui est une espece de halle , où l'on tient le marché inhumain. C'est la coutume de ce pays-là , d'être exposé en vente tout nud , sans qu'on y respecte la pudeur du sexe , ni l'honnêteté qu'on doit à la Nature. Ametlie m'épargna , non seulement la honte de paroître en cet état , mais il me fit acheter par sa mere , & me conduisit lui-même au basar , pour me rendre témoin de la misere de mes compagnons. Je n'avois point encore quitté mes habits ordinaires , & ce fut avec chagrin qu'Ametlie me vint dire qu'il falloit me conformer à ma mauvaise fortune , & prendre un habit blanc , qu'on m'avoit destiné pour marque de ma servitude. Je fus assez insensible à ce commencement d'esclavage , & j'acceptai avec tranquillité & sans me plaindre , l'habit qu'on me donna. Ma Patrone étoit une

femme âgée de soixante ans , belle femme , zélée Musulmane , & toute attachée aux superstitions de sa Loi. Elle me fit mettre au jardin , & me donna charge de cultiver les fleurs , qu'elle aimoit beaucoup. Son fils aîné étoit le plus fameux corsaire du pays. Il avoit sa femme avec sa mere , & deux autres Esclaves , l'une Provençale de la Ciotat , & l'autre Messinoise , toutes deux très-aimables , & qui avoient beaucoup d'esprit & de beauté. Quoiqu'il soit extrêmement dangereux à un Esclave de parler aux femmes de leurs Patrons , soit légitimes ou autres , je trouvai moyen d'entretenir la Provençale , laquelle me raconta l'histoire de son esclavage , qui est en vérité tout-à-fait singulière.

Elle vivoit dans Marseille , auprès d'une tante , que ses parens en mourant avoient chargée de son éducation ; & elle fut toujours de toutes les parties de dévotion & pèlerinage. Etant âgée de quinze ou seize ans , un Capitaine

de Galere, appelé M...., fut le premier qui lui dit qu'elle étoit belle. Gabrielle (c'étoit le nom de cette fille) se défendit de la maniere ordinaire au jeune sexe ; mais le Capitaine la réduisit d'abord à la raison, lui faisant appercevoir le tort que sa tante faisoit à sa fortune, en la laissant dans la retraite & dans l'ignorance. Une belle n'est point sans un peu de vanité, & il n'est presque point de beauté qui n'espere un heureux sort. Elle écouta les leçons de ce dangereux Maître, & y devint bientôt maîtresse. La tante ne s'apperçut que tard de ce commerce. Gabrielle s'étoit souvent trouvée à des parties de campagne avec son Amant ; elle y avoit mangé d'un fruit qui lui avoit fait mal, & qui l'avoit obligée de s'enfuir de la maison de sa tante pour passer en Languedoc, dans une des terres de son Amant, auprès de Besiers. Elle se servit malheureusement de la voie de la mer pour y arriver plus tôt : un vent de terre qui souffle ordinairement dans le golfe

de Lyon , les obligea à courir toute la nuit au large ; & ils se trouverent à la pointe du jour sur les côtes de Barbarie. Un Algérien , avec qui les François avoient guerre , prit la barque , & se saisit de dix personnes qui étoient dedans. La prise fut conduite à Alger ; & le frere d'Ametlie s'étant trouvé dans cette ville pour faire radouber son navire , fut convié à manger chez le Corsaire son ancien ami , qui lui offrit des présens , ainsi qu'on le pratique parmi les Turcs , & lui donna la plus belle Esclave de sa prise. Gabrielle plut au Grec , quoiqu'encointe , & elle fut menée à Patras , & présentée à la mere d'Ametlie , qui la reçut avec amitié , & la traita toujours depuis avec douceur. Elle me raconta cette histoire huit jours après que je fus dans le même logis qu'elle , lorsque les Patronnes faisoient leurs prieres du soir , la veille d'une de leurs fêtes.

Cependant Ametlie avoit été obligé d'aller à Andrinople , pour voir un oncle

qui avoit une Charge considérable à la Porte ; il m'avoit donné part de son voyage , & je le vis partir avec douleur , parce que je n'avois personne à qui je pusse me confier pour parler de ma rançon. Un jour qu'après avoir arrosé mes fleurs , j'étois assis sur le gazon , & que je repassois dans mon esprit le triste état de ma destinée , je tirai le portrait de la Marquise de dessous mon aisselle , où je le tenois ordinairement ; & après l'avoir considéré attentivement , je m'attendris au souvenir de l'Original & de mes disgraces. La femme d'Asen , qui m'apperçut d'une fenêtre de son appartement , fut curieuse de savoir ce que j'avois entre les mains , & soupçonna que ce pouvoit être quelque bijou de conséquence , & que je devois être un homme d'un caractère distingué. Comme il ne lui étoit pas permis de me parler , elle trouva le moyen de prendre les habits de Gabrielle ; & ayant su de cette Esclave l'endroit où elle me parloit quelquefois , elle s'y

porta si à propos, que comme je passois pour aller au *Bagno*, qui est le lieu où l'on renferme tous les Esclaves de la ville, elle m'arrêta, & me dit qu'elle vouloit voir le bijou que je portois, ou qu'elle me le feroit enlever de force; que je fisse la chose de bonne grace, & sans aucun bruit, & qu'il y alloit de ma vie si je faisois seulement mine de me plaindre, ou de parler de cette aventure. Je savois bien que ce n'étoit pas le portrait de la Marquise qui lui donnoit cet empressement; les Turcs sont ennemis de toutes les images, qu'ils regardent comme des Idoles: l'éclat des pierreries dont la boîte étoit enrichie, avoit frappé ses yeux; & cette Nation, la plus fiere & la plus avare qui soit au monde, croit qu'elle a droit de demander tout ce qu'elle voit, sans qu'on doive le lui refuser. Le plus court parti que j'eus à prendre, ce fut, pendant l'obscurité, d'ôter le portrait, & de lui remettre la boîte; je lui dis même que j'étois ravi que ce

bijou tombât entre ses mains , & que si j'avois pu le lui présenter sans crime , je ne l'eusse pas tant gardé. Elle me remercia fort civilement , & me donna à son tour un dixain de Chapelet de cristal , dont les Turcs se servent pour leurs prieres ; il étoit enfilé d'or , & enrichi d'un anneau , avec de très-belles turquoises autour. Ma perte & son présent me touchèrent peu , charmé d'avoir conservé le portrait de ma chere Maîtresse. Je le ferrai dans un coin de ma cape , & le lendemain , à l'aide de l'anneau que je vendis , je fis faire pour ce portrait une boîte d'argent , qui me couta trente & un medins (ce sont environ neuf livres monnoie de France) , & du peu d'argent que j'eus de reste , j'en achetai quelques linges dont j'avois besoin , parce qu'on m'avoit pillé mes hardes sans me rendre la moindre chose. Quoique ma condition fût assez douce en soi & par rapport à celle des autres Esclaves , je ne laissois pas que de la trouver bien dure , par l'impossibilité

où j'étois de sortir & de me sauver. J'étois renfermé tout le jour , & la tristesse commençoit à se faire connoître sur mon visage ; l'appétit m'avoit abandonné , & le Negre qui avoit accoutumé de m'apporter mon ordinaire , s'apercevant que je ne mangeois pas , & que je devenois fort maigre , en avertit ma vieille Patrone , qui me fit venir auprès d'elle , pour me demander le sujet de mon chagrin. Elle ne m'avoit vu qu'une ou deux fois depuis que j'étois à son service : les veuves , dans ce pays-là , & particulièrement celles qu'on nomme les Santones , sont extrêmement retirées , & ont fort peu de communication avec les hommes. Je fus conduit dans son appartement , où je la trouvai sur une magnifique estrade de velours jaune , chamarré d'argent. Elle avoit , quoique vieille , toute la majesté d'une Reine , & il me sembla voir en sa personne , cette femme qui s'étoit apparue à moi , dans le terrible rêve que je fis à Rome , laquelle étant

sortie de dessous terre, m'avoit parlé d'une Langue que je n'entendois pas, mais que le *Signor Carlocio* m'avoit assuré être ma mere. Aussi, d'abord que j'eus considéré cette vénérable vieille, & qu'elle m'eut dit en Langue Franque, qu'elle vouloit savoir le sujet de ma tristesse, je me mis à répandre des larmes en si grande abondance, qu'il me fut presque impossible de dire un seul mot. Elle me fit lever, car j'étois à genoux lorsqu'elle me reçut; & m'ayant commandé de m'approcher d'elle, elle me tendit la main, & me dit que je ne devois pas ainsi me désespérer; qu'elle m'avoit distingué de tous les autres Esclaves, & m'avoit donné pour ce sujet le soin de son parterre; que si cet emploi ne me plaisoit pas, je n'avois qu'à le lui témoigner; qu'elle se sentoit je ne sais quelle inclination tendre & naturelle à me vouloir du bien; Ametie son fils l'ayant priée de m'obliger, & de rendre mes chaînes les moins dures qu'il lui seroit possible.

Je

Je remerciai cette bonne Patrone de ses généreux sentimens , & je l'assurai que je préférerois l'honneur d'être à son service , à celui d'être un des plus avancés dans l'Empire : j'avois cependant mes yeux toujours attachés sur son visage , & n'étois pas maître de retenir mes larmes par l'impression du souvenir que j'avois de Zebine qu'on m'avoit dit être ma mere , & à qui cette vénérable Turque ressembloit beaucoup. Elle me pressa de lui dire le sujet de mes pleurs , & me fit tant d'instance pour lui obéir , que je ne pus m'empêcher de lui en avouer la cause. Madame, lui dis-je , après m'être un peu rassuré , avant que je vous apprenne le sujet de ma tristesse, dites-moi, au nom de Dieu, si vous n'avez jamais eu de fille qui ait eu de votre air, & si cette fille n'a pas été prise par les Galeres de Malte , étant à la suite de la Sultane Zaïde qui alloit visiter le tombeau de votre Prophete ? Ah , Chrétien ! s'écria Azemire (c'étoit le

nom de ma Patrone), que viens-tu de dire ! & pourquoi renouvelles-tu ici les douleurs que vingt ans n'ont encore pu effacer de mon esprit ? Hélas ! mon aimable Zebine est morte , ou elle est tombée dans l'erreur qui lui a fait oublier ce qu'elle devoit à Dieu , à Mahomet , & à la Nature. Combien de fois ne m'opposai-je pas à ce malheureux voyage ! le Ciel m'avoit accordé cette aimable fille pour la consolation de mes jours , & j'avois joui du plaisir de l'avoir auprès de moi jusqu'à sa dix-huitième année , lorsqu'une de mes amies ayant été élevée à la faveur insigne de plaire au Roi des Rois notre invincible Empereur , voulut , après la mort de son époux , aller à la Mecque , & prit ma fille avec elle , espérant , à son retour , de l'établir avec un Bassa de ses amis. Tout le monde a su le sort de cette illustre Caravane : une si sainte entreprise fut suivie de la prise du vaisseau , & de la servitude de tous les Musulmans qui s'y trouverent ;

voilà tout ce que j'ai pu apprendre de cette cruelle aventure. Il fut, continuat-elle, expressément défendu d'en parler, parce qu'il est indigne de la grandeur Ottomane de dire dans le monde, qu'une Sultane & le fils d'un Empereur aient été Esclaves de petits Pirates, qui n'ont qu'un coin de terre dans le monde. Il ne fut permis à personne de s'informer de ses parens ou de ses amis qui furent enveloppés dans cette disgrâce, & il m'a été, jusqu'à ce jour, impossible de pouvoir trouver quelque personne avec qui j'aye pu m'entretenir de mon aimable enfant.

Hélas ! Madame, si vous êtes la mere de Zebine, personne ne peut mieux vous en donner des nouvelles que moi, & quoique je ne l'aye jamais vue, elle me touche de si près, & l'on m'a parlé si souvent des obligations que je lui ai, qu'il m'est impossible de l'oublier de ma vie. Je suis le fils de cette illustre Grecque que vous appelez votre fille : ma naissance lui a couté la vie, & vous

en devez d'autant plus être persuadée , que j'ai toujours eu une tendre affection pour Ametlie son frere ; & , quoique votre Esclave , je vous ai vue avec un respect mêlé de je ne fais quelle tendresse , qu'on n'a point accoutumé de sentir pour les Maîtresses. Il est vrai que je n'ai jamais vu ma mere qu'en songe. Elle m'apparut à Rome , & ses traits , que j'eus tout le loisir de remarquer alors , sont si conformes aux vôtres , que cette ressemblance a fait le sujet de ma tristesse & de ma mélancolie ; & je souhaitois de m'éclaircir avec vous de cette vérité , quand vous avez eu la bonté de me prévenir , & de me faire appeler dans votre appartement. Plus je vous considere , & plus je me confirme dans la pensée que vous êtes mon aïeule , & jusqu'au langage & au son de votre voix , tout paroît semblable aux dernières paroles que ma mere me dit à Rome dans mon rêve , mais que je ne pus jamais entendre. La vieille , en qui la Nature avoit déjà

parlé pour moi, trouvant que ce que je lui disois étoit conforme a la vérité, me fit approcher de son estrade; & après m'avoir serré entre ses bras, & m'avoir donné mille noms de tendresse & d'amour, dont les Grecs ne sont pas avarés, elle me dit qu'elle remarquoit aussi que j'avois beaucoup de traits de sa chere Zebine, sa bouche, ses yeux, sa taille, & une noble fierté à laquelle elle ne se feroit jamais trompée; qu'enfin, puisque le sort m'avoit envoyé dans la terre des Fideles, & qu'il m'y avoit fait rencontrer ma maison, je devois me faire Musulman, pour jouir d'une grande fortune, & pour être la consolation de sa vie; qu'elle se sentoit déjà plus de tendresse pour moi, qu'elle n'en avoit jamais eue pour ses autres enfans; & que le bien qu'elle me feroit, si je voulois la croire, surpasseroit mes espérances, & me prouveroit sa bienveillance & son amour.

J'éloignai d'abord une proposition de cette nature, & je priai ma Patrone

de vouloir me laisser la liberté de conscience , puisque j'avois malheureusement perdu celle du corps. Elle ne me pressa pas davantage sur cet article ; & si je ne fus pas entièrement libre , ma condition changea si fort & devint si douce , que je n'avois d'autre chagrin que d'être absent de la jeune Marquise P.... , mon aimable Maîtresse. Les fleurs qu'on m'avoit données à cultiver , & qui faisoient une partie de mon devoir , ne furent plus pour moi qu'une occupation divertissante : j'eus deux Esclaves qui travailloient sous moi , & j'étois comme le maître de ce parterre. Depuis cette entrevue , je ne fus plus coucher au *Bagno* ; ma bonne Patrone me fit garnir une chambre dans un endroit du jardin , où elle me venoit voir tous les jours , & s'entretenoit avec moi de Zebine. Un jour qu'elle me faisoit mille caresses , je crus que je devois profiter de ce moment pour lui parler de ma rançon. Je suis votre Esclave , lui dis-je , & je fais bien que je dépends absolument de

vous ; que vous avez un pouvoir absolu sur ma vie , & qu'il vous est loisible de me rendre malheureux quand il vous plaira : mais la Fortune , qui m'a traité si cruellement en me faisant tomber dans les fers , n'a-t-elle pas voulu me récompenser d'ailleurs , en me faisant rencontrer dans ma Patrone , celle qui a mis au monde la mere qui m'a donné la vie ? Ah ! Madame , comment pouvez-vous me voir dans les chaînes , & en même temps agréer que je vous appartienne par les liens du sang ? Au nom de Dieu , au nom de vous-même , & de cette chere fille qui fut autrefois l'objet de votre tendresse , souffrez qu'on me rachete , & que j'apprenne à mes parens , qui sont à Naples , mon malheur & votre générosité. Mon discours attendrit véritablement ma Patrone ; & voyant que j'étois aussi attendri moi-même , nous fûmes quelque temps sans parler. Enfin rompant le silence , & prenant un air majestueux & fier , elle me dit que , pour mon propre intérêt , elle n'avoit pu

m'entendre, qu'elle n'avoit vu que mes larmes, & que je ne savois pas parler; qu'elle me conseilloit de me faire instruire, & que pour ce sujet elle m'enverroit un Dervis pour m'apprendre ce que j'étois obligé de savoir; que je devois l'écouter, & devenir digne de son sang. Elle sortit, en me jetant un coup-d'œil mêlé d'une noble fierté & d'un amour tendre; je lui fis une profonde révérence, & je vis bien que j'avois été imprudent de me déclarer comme j'avois fait.

La faute étoit irréparable, & il m'étoit impossible de désavouer ce que j'avois dit: je m'accusai cent fois d'indiscrétion de m'être mis dans un état à ne pouvoir plus apprendre aucunes de mes nouvelles aux personnes qui s'intéressoient pour moi. Le soir, après que je fus au lit, on apporta dans ma chambre une veste à la Turque, avec un petit turban très-propre, que l'on mit à la place de mon habit d'Esclave. Je fus agité toute la nuit de mille

songes affreux , que je ne décrirai point , tant ils sont pleins de bizarreries & d'extravagances. Une seule particularité de ce songe , & que je ne puis effacer de mon esprit , est que je me vis arracher des mains d'une jeune & belle Dame qui me faisoit mille caresses , pour passer entre les bras d'une vieille refrognée , toute pleine de sang , & d'une humeur peu traitable ; que la jeune m'avoit tendu les bras plusieurs fois pour me faire revenir , & que m'étant vu séparé d'elle par un grand fleuve , j'avois voulu abandonner ma vieille pour retourner à ma première Maîtresse ; que pour cet effet , & pour me faciliter le passage de l'eau , elle me présentait une grande branche d'olivier ; mais que je n'avois pas pu me servir de ce secours ; & que , faisant tous mes efforts pour me saisir de cette branche & me délivrer des importunités de la vieille , je m'éveillai si fatigué & si rompu , que je n'eus jamais la force de me lever.

Il étoit déjà fort tard, & les Esclaves qui avoient accoutumé de venir dans le jardin travailler avec moi, avoient attendu plus d'une heure, lorsque le Dervis arriva, ainsi que ma Patrone me l'avoit promis. Il s'adressa, pour me parler, à mes deux compagnons qui étoient sur la porte de ma chambre; & craignant que je ne fusse malade, il frappa à la porte, & me commanda de me lever. Je le fis avec peine; & voulant prendre mon habit ordinaire pour paroître avec décence devant ce Dervis, je fus bien surpris de voir qu'on avoit changé ma cape blanche en un habit à la Turque. Je me gardai bien de m'habiller de ce vêtement; car cette seule démarche m'auroit convaincu d'avoir apostasié, & j'aurois ensuite été empalé, si je n'avois pas professé la Religion Mahométane: j'aimai mieux paroître nu en chemise, & retourner ensuite dans mon lit, en priant le Dervis de m'excuser si j'avois paru devant lui avec si peu de respect; mais qu'étant

malade, j'espérois qu'il me pardonneroit cette faute. Il me dit qu'il me la pardonnoit de tout son cœur, & qu'il étoit bien fâché de mon indisposition; qu'il venoit cependant m'apporter les remèdes du corps & de l'ame, & que si je voulois l'écouter & suivre ses conseils, je serois bientôt un des plus heureux hommes qui fussent sur la terre.

» Le Seigneur, dit-il, tout bon, tout grand, tout miséricordieux, a eu pitié de son Esclave, & a voulu le retirer de la fournaise des tribulations & des souffrances, pour le faire entrer dans la terre des Croyans; je viens ici pour l'instruire de la vérité de sa Loi, qui fut autrefois révélée à notre grand Prophete, laquelle nous a été transmise, & confirmée par une infinité de prodiges; qui promet à ceux qui l'observeront fidèlement, des plaisirs infinis dans l'abondance des vins délicieux qui nous attendent dans l'autre vie, dans la beauté & la tendresse de femmes, dans une perpétuelle jeunesse & une inalté-

nable vigueur : mille fois heureux ceux qui naissent dans le sein de la Mosquée ! qui sont pénétrés des vérités de l'Alcoran, & qui n'ont jamais été abreuvés des ridicules superstitions des Juifs, des imaginations des Gentils, & des extravagances & des rêveries des Chrétiens ! Ouvrez les yeux à la lumière, Luzaïzem ! (ce fut le nom que ce Dervis me donna, pour signifier, *Conduit à la vérité*, parce qu'il ignoroit le mien propre) ouvrez les yeux & les oreilles, & ne soyez pas rebelle à la voix du sang qui vous parle de Dieu, & de notre grand Prophete Mahomet «.

Si au moment que ce ridicule Dervis me débita ce pompeux galimatias, j'avois pu m'éclater de rire, je l'aurois fait de très-bon cœur ; & l'envie que j'en eus ne se passa, qu'en rappelant d'abord en mon esprit toutes les disgraces qui m'étoient arrivées, & le triste état de ma condition présente. Je savois, par la connoissance que j'avois des mœurs des Peuples de l'Europe, & de

de plusieurs autres , combien il est dangereux de recevoir sans respect & sans attention , les propositions qu'un Turc fait à un Esclave ; c'est pourquoi je me levai , après avoir fait une profonde inclination à mon Théologien Mahométan : je lui dis que j'avois beaucoup de considération pour sa personne , & pour celle qui lui donnoit la peine de me venir entretenir ; mais que j'étois si peu en état de rien écouter des affaires de Religion , que je n'avois rien à lui répondre ; que j'aimois à connoître la vérité , mais qu'il falloit une grande liberté d'esprit & de corps , pour ne rien faire qui pût être soupçonné ou de crainte ou d'intérêt. Ainsi , me laissant emporter aux connoissances théologiques dont mon esprit étoit pénétré , je dis au Turc qu'il étoit honteux à leur Secte de presser de malheureux Esclaves à changer de Religion : que tous les mouvemens qu'ils se donnoient pour ce sujet , leur attiroient un certain mépris parmi les

honnêtes gens ; que le changement du cœur ne peut venir que de celui de l'esprit ; & que l'esprit ne peut être éclairé que par une lumière qui vienne d'en haut : que lorsqu'un Esclave passoit du Christianisme au Mahométisme , c'étoit parce qu'il craignoit les peines qui sont attachées à la servitude , ou qu'il désiroit des plaisirs & des biens dont il ne pouvoit jouir dans sa malheureuse condition ; qu'ainsi ces deux motifs n'étant pas assez nobles pour persuader un homme raisonnable , un changement qui provenoit de pareilles causes étoit odieux , bien loin de mériter des récompenses éternelles ; qu'il falloit me prouver auparavant , que Mahomet étoit envoyé de Dieu pour donner sa Loi aux hommes , & me convaincre que la Religion des Chrétiens n'étoit pas plus sainte & plus conforme à la droite raison , que toutes les autres Religions ensemble ; que si lui-même vouloit m'écouter à son tour , je lui prouverois en peu de mots combien il

étoit plus Esclave que moi , dans le sein même de cette apparente liberté dont il jouissoit ; & que , pour moi , tout chargé de fers que j'étois , je m'estimois plus heureux & vivois plus tranquillement que les Turcs , qui croient avoir atteint à la suprême félicité.

Le Dervis m'avoit écouté avec une patience admirable. Il me dit qu'il s'étoit attendu que je lui tiendrois un tel langage ; mais qu'il ne se rebuteroit pas pour cela. Je respecte encore en vous , ajouta-t-il , le sang Mahométan dont vous avez été formé , & ce sang fera son effet , lorsqu'il plaira à Dieu , & à notre grand Prophete ; je vous laisse avec l'espérance de vous avoir bientôt : puisse la rosée du Ciel blanchir votre ame souillée des opinions étrangères , comme elle blanchit la gaze & les toiles qui sont destinées pour les turbans qui couvrent les têtes des sages Empereurs du Monde ! Adieu Luzaïzem , j'espère que vous reviendrez à moi.

Je restai seul , après cette visite , jusqu'à une heure après midi. Alors un de ces Esclaves qui travailloient avec moi au jardin , m'apporta un plat , où il y avoit du pelean , & un quartier d'une volaille bouillie , avec un petit pain , un coquenar de café , & quelques confitures seches. Ce service , qu'on me présenta avec beaucoup de respect , m'étonna ; j'avois accoutumé auparavant de trouver du gros pain , quelques légumes , avec du poisson salé ou du bœuf bouilli , qu'on mettoit sur ma fenêtre à l'heure de Vêpres , & le soir je ne trouvois que du pain & un peu de méchant fromage. Je craignis qu'on ne me voulût faire accroire que j'étois Turc , & que j'avois enfin consenti à tout ce qu'on avoit demandé de moi. Dans cette pensée , je me levai , & m'étant enveloppé de ma couverture , je dis à l'Esclave qu'il s'étoit trompé ; que j'avois déjà mangé les fèves qu'on m'avoit apportées sur ma fenêtre , &

qu'ainsi il prit la peine de rendre ces mets aux personnes qui lui avoient commandé de me les apporter.

L'Esclave obéit , & sur les quatre heures je vis entrer mon aïeule , qui , m'appelant par le nom que le Dervis m'avoit donné , me dit que je n'étois pas sage , & qu'elle vouloit que je le devinisse malgré moi. Comme il étoit tard , & que j'étois déjà fort exténué par la tristesse , & par l'abstinence que je faisois depuis plusieurs jours , il me prit une foiblesse qui m'ôta toute connoissance. Cette femme en fut alarmée , & appela du secours : sa belle-fille , qui étoit au jardin , accourut avec ses deux Esclaves , qui furent extrêmement étonnés de voir leur vieille Maîtresse penchée sur mon visage , répandre des larmes & se désespérer. On ne pensa qu'à me soulager , sans s'abandonner à des réflexions inutiles ; on employa pour cet effet les essences les plus précieuses , car il n'y a point de vin dans les maisons des véritables Musulmans.

Enfin , au bout d'environ deux heures , j'ouvris les yeux , & me vis avec surprise environné de quatre femmes , qui toutes verssoient des larmes , & de trois ou quatre hommes , chacun empressés à me donner du soulagement. La connoissance me revint ; & m'étant apperçu que ma vieille mere pleuroit , & qu'elle me tenoit une main ferrée dans la sienne , je lui dis d'un ton bas : Ce n'est pas là le moyen de me guérir ; je ne suis malade que de tristesse ; la voie que vous tenez ne servira qu'à l'augmenter , & à m'envoyer plus vite au tombeau ; rendez-moi mes habits d'Esclave , & ne me contraignez pas à vous haïr. Ah ! malheureux , me dit ma Patrone , est-ce pour m'insulter que tu me tiens ce langage ? Tu conçois le dessein de me haïr , lorsque je viens te rendre le plus heureux homme de la terre ! Crois-tu que ce que je fais ici pour toi , soit le traitement des autres Esclaves ? Si tu ne me touchois pas de près , que m'importeroit ce que tu

devinsses ? & tout ce que je fais n'est-ce pas pour te rendre libre ? Quelle répugnance as-tu donc pour notre Loi , qui te la fait mépriser avec tant de superbe ? & que trouves-tu dans la tienne de si grand & de si consolant , qui t'oblige à préférer pour elle les chaînes à la liberté ? Tu ne fais pas encore tous tes malheurs & toutes mes bontés , ingrat que tu es ! peut-être que lorsque tu sauras que j'ai empêché que tu ne fusses empalé , tu prendras les sentimens qu'il faut pour me plaire. A ce mot d'empaler , tout mon sang se glaça dans mes veines : mais comme je ne me sentoïs coupable d'aucun crime qui méritât ce supplice , je lui dis qu'on pouvoit supposer tout ce qu'on voudroit pour me perdre ; mais que j'espérois en Dieu , qui ne permettroit pas que je fusse exposé à un si rude tourment , & que la mort que je sentoïs approcher me délivreroit de leur cruauté. Dans le moment , ma fièvre redoubla , & je donnai des signes d'une mort prochaine.

Mais ma vieille mere m'aimoit trop, pour consentir à ma perte. Comme elle ne vouloit pas montrer qu'elle manquât de zele pour sa Religion, elle prit le parti de faire retirer ses femmes, & me laissa l'Esclave Messinoise, laquelle étant de mon pays, & parlant la même Langue, pouvoit m'être plus agréable qu'une autre personne. Je tombai en ce moment dans une si grande indifférence pour la vie, que je ne fis pas seulement réflexion à la personne qu'on me donnoit pour me servir. Quelque temps s'étant passé sans rien dire ni l'un ni l'autre, *Mariola* (c'étoit le nom de cette Messinoise) me dit en bon Italien : *Signor Napolitano, pensate à vivere, la morte non e perchi non posse essere beato, curate puro, la libertà seguitera la sua salute.* Ces paroles Italiennes me tirèrent de ma profonde rêverie. Je tournai les yeux sur celle qui les avoit prononcées, & je fus agréablement surpris de voir une fille de vingt-deux ans, belle, & d'un air

le plus charmant du monde , me dire en sa Langue : Je loue le Ciel de m'avoir fait trouver cet emploi dans ma triste servitude : tous ceux que j'ai servis depuis que je suis dans ce lieu, m'ont chagrinée , & m'ont fait verser des larmes ; rendre service à un homme de mon pays , & le secourir dans son affliction , m'est si agréable , que je ne crois plus être Esclave , quand je puis parler avec des gens de ma Patrie , & secourir un pauvre Chrétien. Ah ! ma Belle , lui dis-je , ne me conseillez pas de vivre , laissez-moi mourir , aidez-moi à finir mes tristes jours , pour me délivrer du supplice affreux qu'on me prépare. O Dieu ! qui m'auroit dit que chez mes propres parens j'eusse dû rencontrer un sort si malheureux , & que , pour n'adhérer pas à leurs superstitions ridicules , on dût me livrer au plus horrible genre de mort que la cruauté puisse imaginer ?

De quel supplice & de quelle mort parlez-vous , me dit la charmante

Esclave? Rêvez-vous, Signor Francisco? (car je m'étois déjà nommé à cette fille; & c'est la coutume de notre Nation, qu'aux premiers entretiens qu'on a avec les personnes, on leur demande leurs noms) On ne pense, me dit-elle, qu'à vous faire du bien. Il est bien vrai qu'on voudroit vous faire changer de Religion: mais on vous donnera tant de temps pour vous y résoudre, & pour vous faire instruire, que peut-être les choses prendront une autre face avant que vous soyez en état de leur tenir parole. Ne négligez donc point le conseil que je vous donne, & sur lequel je vous prie de faire quelque attention. Gabrielle & moi demeurons avec une Patrone fort aimable, & du meilleur naturel du monde; elle ne nous entretient jour & nuit que des prodiges de son Prophete, & des douceurs de sa Loi; dans les commencemens nous méprisions sa conversation, mais nous nous aperçûmes que cette manière d'agir nous

faisoit souffrir des insultes, & même des coups par un vilain Eunuque qui nous faisoit mille pieces : présentement nous sommes d'accord avec notre Patrone ; nous vivons plus heureuses , parce que nous sommes plus dociles ; nous écoutons volontiers ses contes ridicules ; nous la mettons souvent sur ce chapitre, & lui faisons espérer de nous rendre, lorsque nous serons bien persuadées. Dans cette attente, je puis vous assurer qu'elle nous adore ; j'ai la clef de tous les bijoux, & Gabrielle est si fort la maîtresse de son esprit, que dernièrement , pour nous divertir & nous venger des insultes que notre Eunuque nous avoit faites autrefois , elle eut la complaisance de lui faire prêter son gros nez à plus de deux cents chique-naudes que nous lui donnâmes : nous le mîmes tout en sang ; & les grimaces horribles que faisoit cet Eunuque , à chaque coup que nous lui donnions , nous furent un passe-temps dont le souvenir m'excite encore à rire.

Ainsi paroissez doux & presque indolent sur cette matiere ; le Dervis que vous avez insulté , vouloit aller se plaindre au Sangiac (c'est le Gouverneur) , & , sans votre aïeule qui a assez de crédit sur lui pour l'en empêcher , je vous dirai franchement que vous étiez un homme empalé ; parce que c'est un crime irrémissible dans ce pays , que de parler de la Religion en d'autres termes que les plus soumis & les plus respectueux. Ma Patrone nous a souvent entretenues de vous , & de votre bonne mine ; elle fait espérer à celle de nous deux qui vous gagnera le plus tôt , l'honneur d'être votre épouse ; elle nous a entretenues de votre histoire , que la vieille sa belle-mere lui avoit apprise ; & il ne se passe aucun jour que nous n'ayons une longue conversation sur votre sujet. Je ne savois que répondre à ce discours de *Mariola* ; je connus bien qu'il y avoit quelque mystere entre ces femmes , que je ne pouvois pénétrer. Pour m'en éclaircir , je témoignai à
cette

cette fille , que j'étois curieux de savoir le sujet de leurs entretiens. Je n'eus pas besoin de longues prières ; elle m'apprit aussi-tôt que j'avois fait une conquête sans y penser , laquelle m'auroit coûté la vie , si je n'avois été préservé par une espece de prodige.

Nous étions dans la saison de l'automne , où l'on a accoutumé de passer quelque temps à la campagne , non pas à faire vendange , car les Turcs , comme j'ai déjà dit , ne boivent point de vin ; mais ils font sécher une grande quantité de figes , de raisins , & de plusieurs autres fruits , qu'ils conservent pour leurs provisions , & dont ils font un trafic considérable en Occident. Les femmes dans ces lieux y sont beaucoup moins retirées qu'à la ville ; elles se promènent , vont à la pêche , & tâchent , pour se divertir , de faire quelques pieces aux Esclaves , qui ont pour lors la liberté de les voir & de leur parler. Je n'étois pas encore revenu d'une grosse fièvre , qui m'avoit tout-à-fait abattu ,

& qui m'avoit procuré la liberté de vivre à ma maniere, & sans que personne me parlât que *Mariola*, qui me demanda si je ne serois pas guéri quand il faudroit aller à la vigne, & si je ne serois pas bien aise de prendre l'air & de me divertir. Je lui répondis que je me sentoiois foible à ne pouvoir faire un pas, & que ma maladie, qui n'avoit duré que vingt-quatre heures, m'avoit plus fatigué qu'une autre maladie de six mois n'auroit pu faire; que d'ailleurs je n'avois aucun habit pour sortir, depuis qu'on m'avoit ôté ma cape, & que je ne me résoudrois jamais à prendre le turban, quand je devrois périr mille fois. J'ai pourtant promis de vous le faire accepter, me dit cette belle Messinoise, & vous ne devez pas vous faire une peine sur cet article, si on vous laisse la liberté de vivre dans votre Religion; car l'habit ne fait pas le Moine, disons-nous en Sicile. Vous ne devez même vous engager à aucune promesse qui puisse alarmer votre con-

science : il faut s'aider dans la servitude, de tout ce qu'on peut ; que savez-vous ce qui pourra arriver de cette espece de mascarade ? Ce que je vous promets de sûr, c'est que si vous le voulez, vous pouvez vous mettre en liberté, & nous la rendre aussi à Gabrielle & à moi. La chose vous sera fort aisée ; car nos Patronnes qui vous aiment comme leur enfant, vous donneront des marques de leur tendresse, dès qu'elles pourront le faire avec bienséance, & sur-tout ma jeune Maîtresse, qui sent une violente passion pour vous. Mais, lui dis-je, *Mariola*, elle est ma tante ; ma mere étoit sœur de son mari. Bagatelles ! me dit-elle, l'amour ne fait pas faire ces différences, & la belle Zaïde n'a pu s'empêcher d'être sensible en vous voyant ; c'est elle qui, sous l'habit de Gabrielle, vous vola la boîte dans laquelle étoit le portrait, que, de sa jalousie, elle vous avoit vû entre les mains, & qui vous donna ce dixain de cristal. Elle nous fit confidence de son

vol, & nous l'ayant montré, nous lui dîmes qu'elle n'avoit pas pris le bijou le plus précieux, & que cette boîte renfermoit le portrait de quelque personne qui faisoit le sujet de votre mélancolie. La curiosité est de tout pays : & les Turques en ont encore plus que les Européennes ; ainsi, si vous venez à la vigne, comme vous y viendrez infailliblement, préparez-vous à faire voir à Zaïde le portrait que vous lui avez caché ; c'est un ordre qu'elle m'a dit de vous faire savoir. Cette femme est impérieuse, & d'une telle fierté, qu'elle se porteroit aux dernières extrémités, si vous résistiez un moment à ce qu'elle désire. Je priai *Mariola* de me laisser seul, pour penser à ce que je devois faire. Je repassai cent choses différentes dans mon imagination. Je raisonnai en Chrétien, en honnête homme, & je tournai ma conscience en mille différentes manières, sans que rien fût capable de me la rendre tranquille. Je ne pouvois me résoudre ni à paroître

Turc, ni à répondre à un amour criminel, & contraire au respect qu'inspire la nature. Enfin, le temps de partir pour la campagne approchant tous les jours, & voyant bien que je serois obligé de satisfaire à toutes les choses sur lesquelles *Mariola* m'avoit prévenu, je fis acheter quelques couleurs fines par un Esclave, & ayant préparé un morceau de vélin, de la grandeur du portrait de la Marquise, j'y peignis moi-même une femme, telle que mon imagination me le fournit, & la plus belle qu'il me fut possible. J'avois appris à dessiner pendant mon séjour à Rome, & je m'étois même un peu exercé à la miniature, lorsque j'étois à Naples chez ma bonne Maîtresse : cela me servit parfaitement ; car le temps de partir étant venu, ma vieille Patrone, qui m'avoit fait faire mille caresses, sur l'espoir que *Mariola* lui avoit donné de mon changement, vint elle-même me dire que nous partirions le jour suivant, & que je serois près de leur litier. Je la remerciai de

mon mieux , & la priaï de ne vouloir rien exiger de moi , qui fût opposé à la liberté de mon ame ; qu'elle me donnât du temps pour penser à lui obéir ; & que si je prenois l'habit qu'elle m'avoit préparé , c'étoit pour me couvrir & ne point paroître dans un état contraire à la bienséance. Elle voulut me voir habiller , & me coupa elle-même les cheveux. Enfin je n'eus pas plutôt le turban sur la tête & le cimeterre au côté , que cette femme ne se posséda plus ; elle m'appela son lion , son tonnerre , & toute la force de sa race ; enfin elle me donna tant de noms , & me fit tant de caresses , que j'avois honte de toutes ses foiblesses.

Le lendemain , dès qu'il fut jour , on m'apporta du pelean & du café , & je trouvai à la porte du logis un cheval prêt ; j'en accommodai les étriers à la maniere de l'Europe , car les Turcs s'en servent tout autrement que nous , & paroissent plutôt à genoux qu'assis ; je montai sur ce cheval avec quelque

adresse , & me tenant à côté des litieres où étoient les Patronnes , j'eus une conversation avec elles , dont elles parurent très-satisfaites. Comme nous étions près de la vigne où nous devions mettre pied à terre , un taureau échappé , & qu'on avoit blessé dans les bois , vint droit à la litiere des deux Patronnes : elles s'en apperçurent les premières , & se croyoient perdues , lorsque je me présentai devant cet animal furieux , le sabre à la main ; mais comme j'avois peu d'expérience à manier cette sorte d'arme , & que je n'étois pas même assez bien remis pour pouvoir me défendre , le taureau m'enleva de dessus mon cheval , qu'il creva d'un coup de corne ; & me passa sur le corps , me laissant presque mort & sans aucune connoissance. Les femmes étoient entrées dans la maison , & avoient envoyé quelques Esclaves pour me défendre contre cette furieuse bête ; mais le taureau s'étoit déjà retiré , & on me porta à la vigne sans aucun signe de

vie ; c'est dans cette occasion où il m'arriva la plus cruelle de toutes les aventures ; mon aïeule vouloit se désespérer, & la jeune Patrone fit des extravagances qui me surprirent quand on me les raconta. Après qu'elles m'eurent dépouillé tout nu, & qu'elles m'eurent fait visiter par un Chirurgien qu'on avoit mandé au plus vite, voyant que je ne donnois aucun signe de vie, elles crurent que c'étoit fait de moi ; & ne se pouvant consoler qu'un homme de leur sang ne fût pas circoncis, elles se résolurent de me faire faire cette cruelle opération, croyant bien que dans l'état où j'étois je ne pourrois y résister. Pour cet effet, elles firent venir le Dervis qui m'avoit catéchisé : il ne demeuroit qu'à un demi-mille du lieu où nous étions. Etant arrivé, il consola mes Patronnes ; & après avoir fait ses prières, il s'approcha de moi, me purifia, & me jeta deux ou trois seaux d'eau sur le corps, sans que rien fût capable de rappeler mes esprits. Enfin, après plusieurs cris

redoublés, & m'avoir demandé si je ne voulois pas croire en Dieu, l'adorer & vivre dans la Loi qu'il avoit donnée aux hommes par son grand Prophete Mahomet; mes Patronnes répondant pour moi que je le voulois, ce détestable Dervis alloit me circoncire, si, lorsqu'il appuya le couteau, la douleur ne m'eût fait revenir de mon évanouissement. Je ne saurois vous exprimer la rage dont je fus transporté, quand je me vis en cet état; l'opération n'étoit faite qu'à demi, je perdois beaucoup de sang, & ne savois comment l'arrêter. Ma vieille Patrone me voulut persuader de laisser achever la cérémonie; mais l'air dont je la regardai sans lui répondre, la fit pâlir. Elle sortit, & m'envoya un Esclave pour me dire de me laisser mettre du moins des poudres astringentes, afin d'arrêter le sang. Je voulois mourir, & je n'étois capable d'aucun conseil. Enfin, comme mon feu commençoit à se ralentir, sentant diminuer mes forces, je craignis de retomber en

foiblesse, & qu'on n'achevât alors ce qu'on avoit commencé. Je dis à cet Esclave d'aller chercher le Chirurgien, & qu'on se gardât bien de faire approcher de mon lit ce détestable Dervis; que je m'en déferois, quand je devrois être empalé dans le moment; & que, sans certaines considérations, je ferois périr toutes les personnes qui avoient eu part à une telle malice. *Mariola*, qui entra dans ce moment, me pria de me modérer, & de recevoir les excuses qu'on me feroit sur ce sujet: elle me fit prendre un bouillon, & quelques confitures qu'on lui avoit ordonné de m'apporter.

La nuit étoit déjà venue, & tout le monde se dispoisoit à se mettre au lit, lorsque nous entendîmes heurter à la porte, avec beaucoup de précipitation. L'Esclave qui fut ouvrir, vint dire à la vieille Patrone, qu'il y avoit un homme qui vouloit la voir; elle ordonna qu'on le fît entrer: c'étoit un jeune Marchand de Marseille, appelé N....,

qui venoit l'avertir du malheur arrivé à son fils aîné, lequel venoit d'être fait Esclave par des Corsaires François, & que s'étant bien défendu avant que de se rendre, & ayant tué de sa propre main le Capitaine du Navire, il avoit reçu cinq blessures dans le corps; qu'un de ses frères, qui étoit Lieutenant du corsaire, venoit de lui écrire cette aventure; & que, si l'on vouloit le racheter, on n'avoit qu'à lui donner cinq cents piastras; que, sur son billet, on le mettroit en liberté. Cette nouvelle mit l'alarme dans cette maison; toutes les femmes coururent à l'appartement de la vieille; & j'appris le sujet d'une si grande affliction par *Mariola*, qui vint me dire que j'étois vengé de la piece qu'on venoit de me faire; que le Patron de la maison étoit dangereusement blessé, qu'il étoit tombé entre les mains des corsaires François, & que tout son équipage étoit presque péri, avec son vaisseau qu'on avoit coulé à fond. Cette nouvelle, qui m'auroit beaucoup réjoui

dans un autre temps, me donna quelque sujet de tristesse. Je priai *Mariola* d'aller témoigner à ma grand'mere & à ma tante, la part que je prenois à leur malheur; & que, si j'osois y aller moi-même, elles connoïtroient combien leur intérêt m'étoit cher.

Dès qu'il fut jour, le Marchand François eut ordre de racheter le Capitaine : on lui fit un billet de la somme qu'il demandoit; mais il revint trois jours après remettre le billet à ma Patrone, la priant de vouloir se consoler de la perte de son fils, ayant appris, par une autre lettre, que le cinquieme jour après le combat, il étoit mort de ses blessures, regretté de ses propres ennemis. Il y avoit déjà trois ou quatre jours qu'on n'entendoit que pleurs & que cris dans la maison : l'affliction redoubla alors plus fortement, & jamais campagne ne fut plus triste que celle que nous passâmes : tout le monde y gardoit un profond silence; & cependant la récolte des fruits se faisoit,
mais

mais sans cette joie & cette liberté que l'on goûte ordinairement à la campagne.

Quelques jours après ces méchantes nouvelles, *Mariola* me dit qu'un de ces soirs j'aurois un grand combat à soutenir pour le portrait de la boîte qu'on m'avoit volé, & que pour ce sujet on l'avoit priée de prêter ses habits. Je la remerciai de son avis, & me préparai à jouer mon personnage le mieux qu'il me seroit possible. Je n'avois vu aucune de mes Patronnes tout le temps du deuil; je voyois tous les jours *Mariola*, à qui j'avois permission de parler pour savoir de leurs nouvelles; je recevois, par la même Messagere, mille témoignages d'affection de l'une & de l'autre. Enfin, le soir qu'on m'avoit annoncé étant venu, la jeune veuve, revêtue des habits de son Esclave, entra dans ma chambre, sur les trois heures du matin. Je ne la voyois point, parce qu'elle étoit venue avec une lanterne sourde; elle s'approcha de mon lit, &

me croyant endormi , elle m'appela plusieurs fois sans que je voulusse lui répondre. Enfin elle ouvrit sa lanterne , & m'ayant considéré assez long-temps , elle la posa à terre , & mettant son beau visage contre le mien , elle me dit : Lusaïzem , Lusaïzem , éveillez-vous. Je ne pus tenir davantage contre ces caresses ; & feignant de croire que c'étoit *Mariola* , je commençai à la nommer par son nom , & à lui dire que je n'approuvois point sa conduite ; que je voulois bien que pendant le jour elle vînt m'apprendre des nouvelles de ma Patrone , mais que je ne lui pardonnois pas de venir la nuit m'exposer à recevoir de mauvais traitemens , si l'on découvroit une semblable visite ; & que j'en avertirois ma Patrone , si elle revenoit une seconde fois. Elle ne me répondit pas un mot , elle me pressoit seulement davantage entre ses bras ; mais je paroïssois froid & insensible , feignant de croire que c'étoit une Esclave. Enfin elle commença à me dire

en Langue Turque , que j'entendois déjà très-bien : Vous pouvez être heureux , Lusaïzem , & la Fortune vous offre la plus belle occasion du monde pour le devenir. Ah , Madame ! lui dis-je, la reconnoissant à sa voix , est-ce vous ? à quel péril vous exposez-vous , en venant ici toute seule à l'heure qu'il est ? Si votre Eunuque vous soupçonne , vous êtes perdue , & moi aussi. Vas , ne crains rien , me dit-elle , tout le monde dort dans le logis , il n'y a que moi qui suis éveillée ; mais c'est l'amour qui m'éveille , & qui ne me donne aucun repos que lorsque je te vois. Tu m'as su trop plaire , Chrétien , & tu ne souffres pas la moitié de la peine que tu fais souffrir aux autres. Avant que je fusse informée que tu étois du sang de mon époux , j'avois conçu pour toi l'amour que je te témoigne : c'est moi qui te demandai si fièrement ce bijou , croyant d'y trouver quelque portrait d'une Rivale ; si *Mariola* , à qui j'ai fait confidence de ma passion , t'avoit voulu

dire le trouble que je ressentis en ne trouvant pas ce que je cherchois dans cette boîte, elle t'auroit appris que je restai immobile deux heures durant, & que je formai le dessein d'avoir ce portrait à quelque prix que ce fût. Dans ce temps-là tu fus reconnu, & les différens accidens qui te sont arrivés, & que nous avons ressentis nous-mêmes, ne m'ont pas permis de venir à bout de mon entreprise; présentement que j'en trouve l'occasion, je te prie, ne me refuse point cette grace, pour m'assurer que tu n'aimes rien dans le monde. Non, lui dis-je, Madame, je n'aime rien, & jusques à ce jour j'ai été insensible à toutes les Beautés de la terre. Il est vrai qu'étant encore enfant, une jeune Princesse à Rome me donna son portrait, que j'ai toujours gardé depuis: cette Princesse est morte il y a dix ans; & en repassant dans ma servitude tous les événemens de ma vie, je n'ai pu m'en souvenir qu'en regardant son portrait; & faisant réflexion sur le

changement de ma condition , je verse des larmes au sujet de la liberté que j'ai perdue.

Tu n'as donc jamais donné ton cœur à personne , me dit-elle , & tu peux , sans mentir , m'assurer qu'aucune Dame ne le possède ? Non , lui dis-je , je n'ai jamais rien senti de ce qu'on appelle la passion d'amour , & je ne crois pas même être capable d'aimer autre chose que ma liberté. Tu en es donc bien charmé , reprit la Patrone ? Mais une Dame qui , en t'apportant des richesses très-considérables , te procureroit cette liberté , ne seroit-elle pas digne de te plaire ? Hélas ! quelle Dame , lui dis-je , penseroit à moi , dans l'état où je suis ? Je ne ferai jamais rien contre ma conscience , & je fais que dans ce pays je ne puis songer à aucun établissement , à moins que je ne viole la foi que j'ai promise à Dieu. Je prétends te guérir de tes scrupules , me répondit-elle ; mais avant que de te dire tout ce que je veux t'apprendre , donne-moi le portrait de

cette Princeſſe , & prouve-moi par-là que tu n'aimes rien que ta liberté , comme tu diſ. Je lui donnai le portrait que j'avois fait à Patras , avant que de partir pour la campagne. Enſuite ma Patrone ſ'en retourna dans ſon appartement , craignant que le jour , qui ſ'approchoit , ne l'expoſât à être reconnue. Elle me dit en partant , que lorsque nous ſerions arrivés à Patras , nous aurions des converſations ſecretes dans ſon appartement ; que cependant elle me prioit d'apprendre à compoſer le *ſelam* , ou bouquet de fleurs , afin de pouvoir nous entendre , & nous communiquer nos penſées les jours que nous ne pourrions pas nous entretenir. Je lui promis de m'en faire inſtruire : elle me donna un cœur d'or émaillé , enrichi de diamans tout autour , & d'un gros rubis dans le milieu , avec un bracelet de ſes cheveux , qu'elle m'attacha elle-même au bras gauche ; enſuite elle me quitta , & je ne la revis que quatre jours après que nous fûmes

de retour à la ville. Tous les domestiques avoient pris les devants, & les deux Dames n'étoient arrivées à Patras qu'à l'entrée de la nuit, sans autre suite que de celle de quelques femmes & de quelques Eunuques.

Le lendemain, tout ce qu'il y avoit de gens de considération dans la ville vinrent rendre visite à ces deux Dames : elles étoient des plus apparentes du pays ; & le frere de ma Patrone, qui étoit dans la faveur de Couproli, & qui possédoit un emploi considérable chez ce premier Ministre de l'Empire, donnoit un merveilleux crédit à la famille de Museullem. J'eus quelque temps après l'honneur d'être présenté au Sangiac, en qualité de parent de la famille. Comme je parlois assez bien la Langue Turque, il ne me fut pas difficile de me dire de la Nation ; mon aïeule m'avoit prié de soutenir ce caractère jusques au bout, & je m'en acquittrai si bien, que je sortis de chez ce Gouverneur, comblé de présens &

de témoignages de son estime. Cependant je soupirois toujours après mon retour à Naples. Il y avoit près de deux ans que j'étois dans l'esclavage, si on pouvoit appeler esclavage la maniere dont je vivois. Je ne pouvois cependant me souffrir sous l'habit d'un Infidele ; & quoique je ne fusse connu de personne, que de quelques Italiens qui avoient été pris avec moi, je n'osois paroître devant eux sans ressentir de la confusion. Un jour que je me promenois tout seul hors de la ville, je trouvai le Patron avec lequel je m'étois embarqué pour passer dans l'Isle de Malte : il ne me reconnut point sous mon habit, & j'aurois eu de la peine à le reconnoître aussi lui-même, tant il étoit changé, si je n'avois eu cette occasion de lui parler. Il venoit d'un jardin près de la ville, & portoit une corbeille pleine de fleurs d'orange ; je le priai, en lui jetant quelques medins, de vouloir m'en donner une partie ; il me dit en bon Italien, qu'il voudroit être le maître de ces

fleurs, pour me les offrir toutes, mais qu'il me prioit de me contenter de celles qu'il me donna sur le champ. Le ton de sa voix & de son langage me le firent reconnoître ; & après lui avoir ôté sa corbeille de dessus la tête, je l'embrassai, en le nommant par son nom. Le pauvre homme me reconnut, quoique je fusse déguisé : & s'éloignant de moi comme s'il avoit parlé au Diable : Allez, allez, malheureux, me dit-il, vous avez renié la foi pour un peu de bien ! il vaudroit bien mieux que vous fussiez mort, que d'avoir donné un tel scandale.

Cet homme grossier, & sans études, me fit là un discours plus pathétique & plus fort, que pas un que j'aye entendu de ma vie. Je l'assurai que j'étois aussi bon Chrétien que lui, & qu'il se trompoit sur des apparences ; qu'il ne savoit pas tout le mystere de cet habit, & que s'il me vouloit donner un rendez-vous en quelque endroit où je pusse l'entretenir, je lui apprendrois l'état

présent de mes affaires, & que nous prendrions ensemble des mesures pour nous mettre en liberté. Ce Patron ne manquoit pas d'esprit, & étoit d'ailleurs fort bon & hardi Matelot. Le mot de liberté lui fit ouvrir l'oreille à ma proposition, il sembla ajouter foi à mes paroles, & nous convinmes d'une entrevue hors de la porte d'Athenes, par laquelle il passoit tous les jours pour aller au jardin de son Patron. Le lendemain, à la même heure, je le trouvai encore revenant du même endroit; je lui appris là comment j'étois chez la vieille Azemire, & la facilité avec laquelle je pouvois emporter beaucoup d'or & de pierreries, s'il étoit assez hardi pour entreprendre de se sauver avec moi. Ce Patron commença à me baiser les mains, & me dit que bien loin d'avoir peur, il n'y avoit point de péril auquel il ne s'exposât volontiers pour recouvrer sa liberté, & pour voir sa pauvre famille, de laquelle il n'avoit pu savoir aucune nouvelle depuis deux

ans que nous avions été pris. Il faut pour cela , ajouta-t-il , que vous affectiez d'être bon Turc ; & puisqu'on vous croit déjà tel , vous devez entretenir vos parens dans cette croyance , en ne faisant rien qui soit contraire à leur Religion ; ne refusez même pas d'aller à leur Mosquée ; & si l'on parle de vous établir , accordez tout , afin de ne leur donner aucun lieu de se défier de vous : lorsque cela vous aura bien réussi , demandez permission d'aller à la Cour , ou de trafiquer sur mer ; sur ce plan nous disposerons toutes choses , & je vous promets que nous réussirons.

Je demandai au Patron *Antonio* (c'étoit son nom) comment je pourrois savoir de ses nouvelles quand je serois prêt : il me dit que je n'aurois qu'à aller au bain le soir , dans le temps que les Esclaves se retireroient , & qu'en l'appercevant je lui fisse un signe de tête , que cela l'avertiroit de se préparer ; & qu'au second jour que je lui ferois le même signe , il partiroit le lendemain.

matin , au lieu d'aller au travail. Ayant ainsi pris nos mesures, je ne pensai plus qu'à exécuter mon dessein. Pour cela , je parus de la meilleure humeur du monde, & l'espérance dont je me flattois de revoir bientôt ma chere Patrie , m'avoit donné un air de santé, & un enjouement dans toutes mes actions , qui charmoit mes Patrones & me les rendoit favorables en tout ce que je voulois. Le Dervis étoit tous les jours au logis , & s'étant mis en tête d'achever l'ouvrage qu'il avoit commencé, il me remit sur le chapitre de la Religion. Je lui parus plus traitable, & je l'assurai de ne lui être aucunement contraire , s'il vouloit me laisser dans l'état où j'étois, & se contenter de l'opération qu'il avoit commencée, sans vouloir l'achever. Il me dit qu'il en falloit faire au moins la réjouissance, & venir à la Mosquée. Je le priai de ne pas faire éclater une chose qu'on croyoit déjà assez dans la ville ; qu'il exposeroit mon aïeule à avoir des reproches du Sangiac, qui

qui me croyoit Turc d'origine & bon Musulman ; qu'il devoit se contenter que j'en fisse toutes les fonctions , sans s'embarrasser des cérémonies , qui ne sont point essentielles au Mahométisme. Ce Dervis étoit une bonne personne ; je redoublai mes soins envers lui , & je lui fis des présens ; enfin je le mis si avant dans mes intérêts , qu'il me prenoit par-tout pour un des plus zélés Musulmans de la Loi.

Il s'étoit fait un mérite de mon changement auprès d'Azemire , qui l'en avoit récompensé , & qui le louoit beaucoup d'avoir si bien réussi. Ce n'est pas la coutume en Turquie que les hommes mangent avec les femmes ; cependant j'eus toujours la table de ma grand'mere ; & comme j'étois jeune , cette bonne vieille me faisoit des caresses extraordinaires , & n'auroit su passer un jour sans me donner des marques de sa tendresse. Il ne me fut pas difficile d'entrer dans tous les secrets de la famille , m'étant acquis un si

grand pouvoir sur son cœur & sur son esprit, que rien ne se faisoit plus que par mon ordre ; j'achetois, je vendois, je changeois des Esclaves, j'en recourois d'autres ; enfin j'étois le Maître de la maison, & le soin des affaires ne rouloit que sur moi. Il n'y avoit presque pas de jour que Zaïde ne vînt ranger certains pots de fleurs dans mon parterre, & par cet arrangement mystérieux, elle me faisoit entendre quels étoient ses sentimens en mon endroit ; elle en trouvoit la réponse dans les bouquets que je lui envoyois. Enfin cette manière de nous entretenir l'un & l'autre sur nos secrets les plus intimes, dura quelques mois, pendant lesquels j'eus plusieurs conférences avec le Patron *Antonio*, touchant notre fuite. Je n'osois conseiller à Azemire d'avoir cet Esclave à son service, de crainte d'être soupçonné. Je fis connoissance avec son Patron. C'étoit un jeune Turc nommé Josuf, lequel, depuis le veuvage de Zaïde, avoit senti quelque passion pour

elle, & ne savoit comment la lui faire connoître. Il m'en parla comme à un parent, car ce mystere étoit connu de tout le monde; & je lui témoignai que j'entrois dans ses intérêts, & que je ferois tout mon possible pour le rendre heureux. Quoique je fusse que Zaïde m'aimoit, & que ses Esclaves me l'eussent appris & m'eussent fait entendre qu'elle auroit voulu unir sa destinée à la mienne; l'horreur que j'avois d'épouser ma tante, de confirmer par ce mariage incestueux l'opinion qu'on avoit de mon apostasie, me fit hâter les choses pour mon départ; c'est ce qui m'obligea à me découvrir à *Mariola*, avec laquelle j'étois en une parfaite intelligence. Elle me dit que mon dessein n'étoit pas d'une aussi facile exécution que je le pensois, & que j'aurois beaucoup de peine à sortir de Patras, à cause des ordres secrets qu'Azemire avoit donnés pour veiller sur ma conduite.

Vous ne gardez pas assez de me-

sures , me dit cette aimable Messinoise , & vous pensez qu'on agit ici comme parmi des Chrétiens. De Turc à Turc , il n'y a aucune défiance , mais un Chrétien est toujours soupçonné de peu de foi. J'ai ouï dire à Azemire , que si vous étiez capable de l'abandonner , & que vous pussiez revenir en ses mains , elle vous mettroit en état de ne lui échapper de votre vie. Cette femme vous aime avec emportement , & m'a chargé de vous marier avec sa bru. Vous vous chargez toujours , lui dis-je , de commissions fâcheuses ; voulez - vous que j'épouse la femme de mon oncle ? C'est-là justement , me dit-elle , la pierre de touche , pour savoir si vous êtes bon Musulman , & si vous avez dessein de rester avec votre famille ; car Ametlie ne doit plus s'établir dans cette Province , il vient d'être fait Capitaine de vaisseau , par la faveur de son oncle , qui lui a donné une de ses filles , avec des biens considérables ; depuis hier seulement sa mere en a reçu la nouvelle,

& Zaïde étoit présente lorsqu'elle m'a chargé de vous proposer un mariage avec sa belle-fille, & par ce moyen-là vous faire son héritier. Je fais que vous n'avez d'autres pensées que de retourner à Naples : mais croyez-moi, c'est en épousant Zaïde que vous pourrez venir à bout de votre dessein avec beaucoup plus de facilité. Enfin *Mariola* me dit mille raisons pour m'obliger à ne pas refuser un parti si avantageux, qui m'ouvroit le chemin de la liberté. Je feignis de me rendre, avec dessein de profiter de ma feinte, & je lui permis même de donner ma parole, lui avouant que la personne qu'elle me proposoit ne m'étoit pas indifférente.

Le même soir que *Mariola* m'eut entretenu, Azemire me fit appeler dans son appartement, & m'ayant déclaré ses sentimens touchant mon mariage, elle fit appeler Zaïde, à qui elle dit de me regarder dorénavant comme l'époux qu'elle devoit prendre le premier jour

de la lune suivante. Je répondis à toutes ses faveurs d'une maniere qui m'en attira de plus grandes. Je parus content de mon bonheur, & la possession de Zaïde m'attira l'envie des plus grands Seigneurs de Patras. La noce se fit sans éclat, parce que les Turcs n'ont pas accoutumé de faire beaucoup de cérémonies dans ces sortes de fêtes. Un homme se ruineroit, s'il lui en falloit faire pour toutes les femmes qu'il prend; il se contente de lui promettre devant les parens, qu'il aura soin d'elle & de ses enfans, & qu'il ne la laissera jamais manquer des choses nécessaires à la vie; ensuite le pere & la mere la lui remettent dans sa maison, & prient le mari de la bien traiter: elle promet, de son côté, tout son amour à son époux, & une fidélité inviolable, se soumettant pour cet effet à le servir, & à exposer sa vie pour lui plaire. Rien ne s'observe mieux que cet article, car il est fort difficile en Turquie à une femme mariée d'avoir de la galanterie,

& on en voit peu de còquettes , renfermées comme elles sont.

Josuf, qui avoit appris mon mariage, crut que je m'étois moqué de lui, en lui promettant de le servir auprès de Zaïde. Il résolut de se venger de moi ; & n'ayant pu me trouver dans aucun endroit , pour me faire mettre le sabre à la main , il se servit du Patron *Antonio* son Esclave , pour m'envoyer donner un rendez-vous.

Je fus l'homme du monde le plus surpris , quand on me dit un matin en me levant , qu'un Esclave de Josuf vouloit me parler de la part de son Maître. Je vis entrer le Patron *Antonio*, d'un air triste , qui me dit , en levant les yeux au Ciel : Voici un contre-temps qui recule bien nos affaires ! Mon Maître m'envoie vers vous , pour vous dire de sa part , qu'il est votre ennemi , & qu'il ne boira ni ne mangera , qu'il n'ait tiré raison de l'outrage que vous lui avez fait d'épouser Zaïde , que vous lui aviez promise en mariage : il pré-

tend que vous l'avez trahi, & veut vous voir le sabre à la main dans un jardin près de la porte d'Athenes : voilà son billet, qui vous apprendra l'heure du rendez-vous. Le procédé de Josuf me surprit extrêmement ; je n'étois point accoutumé à manier le sabre, & j'aurois bien voulu n'avoir point d'affaires à démêler avec aucun Turc. Je dis au Patron *Antonio* de m'attendre, & je rentrai dans ma chambre pour faire réponse. *Mariola* étant entrée lorsque j'écrivois, & ayant lu le billet sans que j'y prisse garde, elle courut le dire à Zaïde, qui, survenant aussi-tôt, me l'arracha des mains, & apprit par là ma querelle avec Josuf, avec l'heure & l'endroit où nous devons nous battre. Alarmée qu'elle fut, elle courut après l'Esclave *Antonio*, qui nous avertit des embûches que mon adversaire me vouloit tendre. Il veut, me dit-il, que dans le temps que vous vous battrez avec lui, je me jette sur vous par-derriere, que je vous défarme,

& qu'ensuite nous vous attachions à un arbre pour rassasier sa cruelle vengeance, en vous perçant de mille coups. Mais enfin, continua-t-il, comme les Turcs ne pardonnent jamais, il faut vous attendre à des insultes continuelles de sa part, si vous ne vous défaites de lui. Pour moi, je crois qu'il s'en faut défaire absolument; & pour cet effet, je vous promets de lui abattre la tête dans le temps qu'il sera aux prises avec vous. Comme j'étois irrésolu, entre la honte que me donnoit un assassinat de cette sorte, & la crainte où je devois être toujours pour ma vie, si cet homme ne perdoit la sienne; je chargeai le Patron *Antonio* de dire à son Maître, qu'à sept heures du soir, au clair de la lune, je me trouverois au rendez-vous, que je ne menerois personne avec moi, & qu'il y vînt aussi sans compagnie.

Je passai le reste du jour dans une inquiétude terrible. Zaïde fondeoit en larmes, & vouloit aller déclarer mon dessein à Azemire, craignant toujours

pour ma vie. Je la priai de ne rien faire qui pût me détourner de ma résolution ; qu'autrement elle perdrait mon affection , & qu'elle n'avoit qu'à considérer lequel des deux lui plaisoit davantage. Elle réitéra ses prières & ses tendresses , & pria *Mariola* , qui avoit toujours si bien réussi à m'attirer dans ses sentimens , de me détourner d'un dessein si dangereux. *Mariola* avoit de l'esprit , & j'avois une véritable estime pour elle : je dois ma liberté à son industrie , & c'est par son avis que je sortis heureusement d'une entreprise très-hardie. Elle voulut savoir le sujet de notre querelle , & le lieu du rendez-vous : le long séjour qu'elle avoit fait en Turquie , lui donnoit une connoissance parfaite des manières & du génie des habitans. Elle me dit que le parti que j'avois pris de me battre , étoit le plus sûr ; qu'il falloit me défaire de mon ennemi , à quelque prix que ce fût , si je ne voulois périr moi-même ; que la grandeur d'ame n'étoit point de

faison avec des Barbares, qui ne connoissent ni bonne foi, ni sincérité, & que la plus grande valeur dont il falloit s'armer, étoit la ruse & l'adresse pour terrasser son ennemi; que puisque notre combat se devoit faire de nuit, je devois prendre mes avantages, & surtout ne point négliger les armes à feu, avec lesquelles on se bat de loin, quand la partie n'est pas égale; enfin, me dit-elle, je verrai de mes propres yeux tout ce qui se passera; je vais me déguiser en homme, & je vous suivrai de loin, afin de venir à votre secours, si je vous suis nécessaire.

Je fus surpris du courage & de la résolution de cette fille; je l'admirois, & ne pouvois me persuader que dans un sexe si foible & si timide, il se trouvât tant de générosité. Je remerciai *Mariola* de ses bons conseils; j'approuvai qu'elle me suivît de la manière qu'elle m'avoit fait entendre, & je la renvoyai à *Zaïde*, pour la prier de ne se pas affliger.

L'heure du rendez-vous étant venue, je pris mes armes, & m'en allai hors de la porte, au lieu assigné, où *Mariola* me suivit un moment après. Ayant trouvé la porte du jardin ouverte, j'y entrai, & je fis le signe dont nous étions convenus mon ennemi & moi pour nous trouver. Je n'eus pas fait un tour dans une allée de lauriers, que je me sentis porter un coup sur la tête, qui me coupa le derriere de ma lessè (c'est une écharpe blanche dont le turban est environné). Comme j'avois mon sabre à la main, je ne fis que me tourner, & avec un revers je coupai la moitié du visage de mon ennemi, qui m'avoit déchargé ce grand coup. Il fut d'abord étourdi & mis par terre, & lui mettant le pied sur le ventre, je lui enfonçai mon sabre dans le cœur, sans qu'il eût seulement le temps de crier. Le Patron *Antonio*, qui accourut au bruit, voyant son Maître étendu sur la place, vouloit encore le mettre en pieces, pour contenter sa vengeance ;
mais

mais je l'arrêtai, en lui disant qu'il suffisoit de l'enfevelir, pour cacher notre action. *Mariola* survint, après nous avoir cherchés quelque temps; & craignant que nous ne fussions des gens de Josuf, elle avoit mis le sabre à la main. Mais elle n'eut pas plus tôt appris ce qui se passoit, qu'elle nous aida à faire une fosse pour y mettre le cadavre. Après cette expédition, nous retournâmes chez moi, où je trouvai l'aimable Zaïde pâmée entre les bras de Gabrielle. Nous lui apprîmes le combat & la victoire, & nous lui recommandâmes le secret, qu'elle nous garda inviolablement. Un Esclave de Josuf, qui étoit Espagnol, de la ville d'Alicante, Esclave presque dès son enfance, âgé pour lors de quarante ans, bon Chrétien, & prêt à souffrir le martyre pour sa Religion; cet Espagnol, dis-je, homme de main, & qui n'avoit jamais pu s'accoutumer à l'esclavage, quoiqu'il lui dût être comme naturel, vint quelque temps après m'offrir ses ser-

vices. Je m'informai de lui si Josuf avoit des parens, & si on pourroit s'en instruire. Il me dit que ce Turc n'avoit que des répondans, avec lesquels il négocioit; mais qu'ayant dessein de se battre avec moi, il avoit supposé un voyage à Constantinople, & avoit dit pour cela adieu à ses amis. Je ne craignis plus rien de ce côté-là; & connoissant la police des Turcs, qui ne châtient jamais les fautes cachées, & qui ne punissent sévèrement que le scandale, je continuai à mener une vie tranquille, sans que personne me parlât jamais de l'affaire qui s'étoit passée entre Josuf & moi.

La saison du printemps avançoit, & les femmes m'avoient prié d'aller passer quelques jours à la campagne avec elles. Je priai *Antonio* d'inventer pendant mon absence quelque moyen pour nous sauver, & d'engager l'Espagnol à être de la partie; il me dit qu'il en attendoit l'occasion, & que je fisse cependant provision d'argent pour sortir

d'affaire. Un jour que je chassois aux petits oiseaux, je m'enfonçai dans un taillis sur le bord d'une petite riviere. Fatigué d'avoir couru toute l'après-dînée sans avoir rien pris, je retournois chagrin à la maison, lorsque j'entendis au travers du bois une voix qui ne m'étoit pas inconnue : je pris garde, autant qu'il me fut possible, de n'être pas découvert, je me mis le ventre à terre, & prêtant attentivement l'oreille à un entretien que deux personnes avoient à vingt pas de moi, je fus témoin d'une aventure tout-à-fait divertissante. C'étoit Gabrielle & *Mariola* qui étoient en dispute, & qui se querelloient au sujet de leur tendresse.

« Vous êtes un fourbe, *Pietrocio*, disoit Gabrielle, & je m'apperçois bien aujourd'hui que vous avez changé. Il y a plus d'un mois que je tâche de dissiper vos froideurs, je m'habille & me tiens propre pour attirer vos regards, rien cependant n'est capable de vous émouvoir. Vous êtes toujours auprès de

notre jeune Maître, ou l'on vous voit dans l'appartement de Zaïde, lui faire cent minauderies; est-ce là ce que vous m'avez cent fois juré, que vous seriez toute votre vie à votre chère Gabrielle? Quelle raison avez-vous de m'éviter? Si je voulois me venger de votre indifférence, croyez-vous que je ne trouverois pas le moyen de le faire? Je n'aurois qu'à apprendre à Azemire votre déguisement, vous payeriez bientôt la peine de la hardiesse avec laquelle, sous l'habit d'une fille, vous vous introduisez dans l'appartement des femmes. Mais non, j'aime mieux être malheureuse & souffrir vos rigueurs, que d'avoir la pensée de perdre ce que j'aime. A tout cet entretien, *Mariola* ne répondit d'abord que par un grand éclat de rire. Mais ce n'étoit pas de cette monnoie que se payoit Gabrielle; elle vouloit quelque chose de plus solide. *Mariola*, prenant un air sérieux, lui reprocha à son tour son peu de retenue, lui demandant si elle n'avoit pas honte de le

presser jusques à le rendre malade ? Tu fais, lui dit-il, que je ne suis qu'un homme imparfait ; que l'avarice ayant porté mes parens à me faire mutiler pour conserver ma voix, il ne m'est resté de l'homme que le bon cœur & les passions les plus violentes ; crois-tu que l'on soit toujours en état d'écouter la tendresse, quand la raison veut que nous pensions à autre chose ? Tu fais ce qui m'a obligé à prendre l'habit de ton sexe, je t'en ai fait le récit plus de cent fois : prends garde de révéler mon secret ; je ne te le pardonnerois jamais, & tu aurois travaillé à ta ruine, au lieu d'avoir travaillé à te venger ; vivons de concert, je t'aime, &, si tu es prudente, tu me trouveras toujours prêt à te faire les plaisirs dont je serai capable. Que fais-tu si nous ne trouverons pas l'occasion de nous mettre en liberté ? Notre jeune Patron vit dans cette maison autrement qu'il ne souhaite ; son changement & son mariage sont peut-être les routes qu'il a prises pour rompre

ses chaînes ; je connois que son cœur est porté ailleurs , & qu'il soupire après notre pays ; & quoique je n'aye pu encore pénétrer dans les sentimens de son ame , je ne suis pas éloigné de la vérité , en te disant qu'il fait tout ce qui lui est possible pour retourner en sa patrie. Je le crois si honnête homme , continua-t-il , que je m'assure qu'il nous délivrera , s'il trouve le moyen de le faire ; il me l'a promis un jour que nous eûmes une conversation sur le sujet de la violence que l'on faisoit à sa conscience ; ainsi je t'assure , que si nous pouvons revoir la Sicile , & que j'aye le bonheur de te posséder à Messine , tu seras contente , & je te mettrai en état de ne te plaindre plus de moi «.

La conversation de ces deux personnes auroit duré davantage , sans un orage qui survint , & qui les obligea de gagner la maison. Comme elle étoit très-peu éloignée , j'y fus presque aussitôt qu'elles. Le soir , après la prière , je dis à *Mariola* , que le lendemain je

voulois l'entretenir dans le taillis, & que je la priois de s'y rendre avant que sa Patrone fût levée. Comme j'avois accoutumé de lui parler souvent en particulier, & que c'est le droit du Patron dans ce pays-là, de n'avoir aucune mesure à garder avec les Esclaves, elle s'y rendit sans qu'on fît aucune attention sur sa conduite. Je m'y trouvai un moment après elle, & l'ayant conduit dans le même endroit où le jour précédent je l'avois entendue avec Gabrielle, je lui dis que connoissant son bon esprit & son affection pour mon service, je voulois lui demander un conseil sur la conduite que je devois tenir à l'égard d'un homme déguisé en fille que j'avois auprès de ma femme; que je n'en pouvois pas douter, puisque j'avois entendu de la propre bouche de cette fausse fille, la confiance qu'elle en avoit faite à Gabrielle, dans le même lieu où nous étions; que je ne voulois pas faire de bruit sur un pareil déguisement, mais que je me voulois défaire

en secret de cette personne , auparavant qu'elle fût reconnue. La feinte *Mariola* n'eut pas assez d'effronterie pour entendre ce début sans s'alarmer ; elle se crut perdue : & ne pouvant douter que je n'eusse entendu sa conversation dans le bois , ou que quelqu'un ne me l'eût rapportée , elle se jeta à mes genoux , me demandant grace pour cet Esclave travesti en fille , qui n'étoit autre que lui-même ; que cependant il n'avoit jamais attenté ni sur mon honneur , ni sur ma vie , ni sur la personne de ma femme ; & que , s'il avoit tant tardé à se déclarer à moi , la crainte & le respect en avoient été la seule cause. Je n'eus pas le courage de le laisser long-temps dans ces frayeurs , je le relevai , après l'avoir assuré que je l'aimois encore mieux homme que fille ; & trouvant l'histoire de son déguisement assez particuliere , je voulus qu'il me la racontât , avec le sujet de son esclavage.

» Je dois trop d'obéissance à vos ordres, me dit cette feinte fille, pour vous cacher une histoire où le hasard & la fortune ont eu plus de part que la prudence des hommes; & puisque vous savez mon sexe, ce ne sera plus sous le nom de *Mariola* que je vous parlerai, mais sous celui de *Pietrocio*. Après les révolutions de Naples, mon pere, qui étoit un parent de N...., du côté de sa femme, fut obligé de se déguiser & de passer en Sicile avec toute sa famille, de changer son nom, de se dire de Venise, qu'il connoissoit parfaitement, & enfin d'acheter sa vie & son repos par la perte de tous ses biens. Il fut connu à Messine sous le nom de *Bertholino Andrielli*. Comme il avoit emporté très-peu d'argent, il employa celui qu'il avoit à lever une boutique d'Apothicaire, ayant une connoissance particuliere de la Pharmacie : je naquis pendant son exil, & j'augmentai le nombre de sa famille d'un neuvieme enfant. Comme il n'avoit pas assez de

bien pour nous établir tous , il nous destina à différens emplois. Son aîné s'attacha à l'étude de la Médecine ; deux de mes sœurs se firent Religieuses , un autre garçon avoit pris l'habit de l'Ordre des Grands Freres : nous étions encore cinq à placer ; mais nous étions trop jeunes , & nous ne pouvions encore prendre aucun parti. A ma huitieme année , j'avois donné des marques de quelque esprit , & la Nature m'avoit doué d'une voix si belle , qu'on ne pouvoit m'entendre chanter sans en être ravi. On conseilla à mon pere de prendre des mesures pour conserver ma voix , qui devoit lui assurer du pain & à moi pour le reste de nos jours , puisqu'en quelque endroit de l'Italie qu'il allât avec moi , il étoit assuré de ne manquer jamais de quoi vivre. Son avarice , & peut-être la nécessité , lui firent prendre la résolution de suivre ce maudit conseil ; il me mena chez un Opérateur , sans en rien dire à ma mere : on me fit l'opération , sans que je fusse

ce qu'on vouloit faire ; j'étois si jeune , que je ne pouvois pas prévoir le tort qu'on me faisoit. Enfin , quarante jours après , lorsque je fus guéri , je revins au logis ; & ma mere m'ayant demandé où j'avois demeuré si long-temps absent , je lui dis , les larmes aux yeux , que je sortois d'un tel endroit , où mon pere m'avoit fait guérir d'un certain mal , qui m'auroit fait mourir , si on n'y avoit remédié de bonne heure. Ma mere ayant connu la piece qu'on m'avoit jouée , fit beaucoup de bruit ; mais à la fin il fallut s'appaiser , & je fus toujours Eunuque ; & ne donnant aucune marque de virilité dans la suite , le monde m'appela *Capon* , ce qui pensa me faire mourir de chagrin. Je n'osois plus me montrer , & je gardai la chambre si long-temps , que j'eus le loisir d'apprendre la Musique , & à jouer du theorbe & du clavecin. Etant un soir à ma fenêtre , qui regardoit sur le port , à une heure après minuit , & croyant n'être entendu de personne , je chantois

un air , que j'accompagnois de mon theorbe : cependant , un Commandeur de Saint Jean , qui sortoit de jouer de chez sa Maîtresse , dans la même rue où étoit notre maison , s'arrêta pour m'entendre ; & ayant remarqué le logis , il vint le lendemain voir mon pere , feignit de vouloir être de ses amis & se servir de ses remedes , & le mit si bien dans sa confiance , qu'il lui fit la proposition de lui laisser emmener une fille qu'il avoit ouï chanter à une fenêtré d'une telle chambre : l'assurant qu'il l'assisteroit lui & toute sa famille , & qu'il regarderoit cette fille qu'il lui demandoit , comme son propre enfant ; qu'il ne la lui demandoit pas pour en abuser , qu'il étoit d'un âge à ne penser plus à de semblables bagatelles ; mais qu'ayant été charmé de la beauté de sa voix , il n'y avoit rien qu'il ne fît pour obtenir la grace qu'il lui demandoit. Mon pere se fit beaucoup prier , & assura le Commandeur que cela ne dépendoit pas tout-à-fait de lui , mais qu'il

qu'il m'en parleroit. En effet , un jour que je ne pensois à rien moins , mon pere entra dans ma chambre , & après m'avoir reproché que je vivois en Sauvage , il me fit la proposition du Commandeur. Mais il y a ici un inconvénient , ajouta-t-il , il te croit fille , & tu es garçon : comme s'il n'avoit pas pu dire d'abord ce que j'étois. Peut-être aussi le Commandeur vouloit-il une fille. Quoi qu'il en soit , il me dit qu'il falloit déguiser mon sexe , pour ne rebuter pas son bienfaicteur. Il devoit aller à Rome , & de là à Venise. Ainsi , continua-t-il , tu pourrois avoir le plaisir , en voyageant , d'amasser de grands biens , pour mettre un jour toute ta famille à son aise. La seule vûe de sortir de Messine , où je n'osois plus paroître , me fit tout écouter & tout accepter. J'assurai mon pere que je voulois bien suivre le Commandeur , & qu'il n'avoit qu'à me trouver des habits de fille , que j'en imiterois parfaitement bien le personnage , & que

je ne courois aucun risque étant garçon. Ma parole donnée , je vis entrer le Commandeur dans ma chambre, dès le lendemain. Il me trouva dans le lit, coiffé en fille; & je lui plus de telle sorte, qu'il me dit cent folies & cent jolies choses. M'étant préparé à recevoir sa visite, je jouai mon personnage avec un succès merveilleux, & cela me valut un diamant de cent pistoles, & une bourse dans laquelle il y avoit aussi cent pistoles pour m'acheter des habits. Je pris plaisir à cette sorte de badinage, qui me réussissoit trop bien dans les commencemens, pour ne me pas faire espérer de très-heureuses suites.

Nous approchions du printemps, saison propre pour le voyage : les préparatifs en furent bientôt prêts. Mon habit de campagne étoit une chamarlouque fourrée d'hermine, avec une perruque d'un très-beau noir; j'affectai de ne jamais prendre la culotte, comme le Commandeur le désiroit. Dans toutes les villes que nous traversâmes pour

aller à Rome, je passai toujours pour sa niece, & il avoit pris la précaution de se défaire d'un vieux Valet de chambre qui le servoit depuis trente ans. Nous séjournâmes à⁶⁴ Palerme, à cause d'une petite indisposition qui m'obligea de tenir le lit deux ou trois jours. Dès que je fus en état de souffrir la litiere, nous prîmes la route du Royaume de Naples; mais comme le mouvement de cette voiture m'incommodoit, & que j'affectois par-tout des indispositions de fille, pour entretenir mon vieux Commandeur dans son erreur, je lui proposai de prendre le bord de la mer, & de fréter une felouque jusqu'à Naples, estimant que cette voiture me seroit plus commode, & que nous arriverions plus tôt où nous devions aller. Cela fut exécuté, & nous nous embarquâmes à la premiere occasion. Mais à peine eut-on levé l'ancre, qu'un gros vent de terre ayant poussé notre felouque en pleine mer, sans que nous pussions

jamais regagner le rivage, nous pen-
sâmes périr. Dans cette crainte, il
parut une barque qui, venant droit à
nous, nous alloit délivrer du naufrage,
ou nous charger de fers : car nous ne
savions pas encore si c'étoit un ami ou
un ennemi. C'étoit un corsaire Turc,
qui, ayant fait quinze ou vingt esclaves
Chrétiens sur les côtes de la Calabre,
s'en retournoit chargé de sa prise.
Notre Commandeur, qui étoit brave,
& qui avoit commandé autrefois les
Galeres de la Religion, connut aussitôt
ce qu'il avoit à faire ; il commença
d'abord à nous inspirer des sentimens
chrétiens, & à nous exhorter à périr
dans cette occasion, plutôt que de nous
rendre esclaves. Ses quatre grands
Valets Maltois & son Ecuyer, tous
bien armés, avec huit Matelots qui
conduisoient notre felouque, promirent
de le seconder dans cette occasion.
Attachons-nous, dit le Commandeur,
au Patron des ennemis ; si une fois
nous nous en défaisons, nous serons

maîtres de la barque : c'est pourquoi faisons semblant de nous rendre , & dans le temps que nous lui ferons notre compliment , qu'on ne l'épargne point. Jamais ordres ne furent mieux exécutés. Les ennemis s'approcherent donc pour nous attaquer : mais ils furent étonnés de trouver des gens qui paroissent soumis , & qui sembloient implorer leur assistance ; ils nous jeterent une corde , & le Corsaire même , s'humanisant à ma vue , me prit par la main , & m'assura que je serois la maîtresse de son cœur , & de tout ce qu'il avoit au monde. Dans ce moment , les Pirates voulurent désarmer nos gens , & les charger de fers ; mais ils en furent empêchés par le feu de nos armes. Au bruit du combat , le Corsaire courut pour donner du secours aux siens ; mais dès qu'il parut sur le tillac , on lui déchargea un coup de pistolet dans la tête , & ceux qui restoient dans la barque , perdant courage par sa mort , mirent les armes bas , & nous les chargeâmes

des mêmes chaînes qu'ils nous avoient destinées.

Représentez-vous le plaisir que nous eûmes pour lors ; je n'en ai jamais ressenti un pareil. La joie nous fit dire & faire des folies qui ne pouvoient être pardonnables que dans une telle occasion. Cependant la tempête continuoît toujours, & il nous fut impossible de regagner le rivage. Toute la journée s'étoit presque passée à combattre les Pirates, & à résister aux flots de la mer ; la nuit s'avançoit, & nous craignons de n'être échappés à l'inhumanité des Barbares, que pour servir de proie aux monstres de la mer. Nous mêmes en panne, par l'avis d'un vieux Turc, qui étoit auparavant le Pilote des ennemis, & qu'on avoit déchaîné pour conduire notre barque. Sur la minuit, les vents redoublèrent avec tant de violence, que nous fûmes obligés de nous laisser conduire par la Providence. Quel spectacle affreux de se trouver dans ces sortes d'embarras ! le

plus hardi est toujours épouvanté par l'horreur de la mort. On n'entendoit que soupirs dans notre barque ; l'usage de la parole nous étoit interdit par la crainte du danger : à tous momens nous croyions être engloutis , & nous payâmes bien cher la joie que nous avions témoignée après notre victoire. L'aube du jour ramena avec la lumière quelque peu d'espérance. Mais , hélas ! ce jour-là fut le plus malheureux de tous ceux de ma vie. Un vaisseau Turc , armé de trente pieces de canon , vint nous passer sous le vent , & croyant , par le gabaris de la barque , que nous étions de sa Nation , il envoya sa chaloupe pour nous reconnoître & nous offrir du secours ; ils demanderent à parler au Capitaine. Le Commandeur , qui n'avoit pas pris la précaution de se travestir , & qui désapprouvoit qu'on se rendît au Turc , fit connoître par une contenance fiere & résolue , qu'il ne craignoit pas d'en venir au combat , & fit même tirer sur la felouque ; &

ranimant nos gens, & les exhortant à vendre bien cher leur vie & leur liberté, jamais on ne vit un combat plus disproportionné, durer plus long-temps. Les quinze ou vingt personnes qui combattoient sur notre bord, firent des actions au delà de ce qu'on en pouvoit attendre ; mais l'amour de la Religion & de la liberté avoit fait de chacun de nous un Commandant & un homme invincible. Tous, résolus à périr mille fois plutôt que de tomber entre les mains des Infideles, nous ne ménageâmes point notre vie : notre barque étoit ouverte en plusieurs endroits, & couloit déjà à fond, lorsque l'Ecuyer me vint prendre par la main, & me dit : Mademoiselle, il faut nous sauver, ou périr dans le fond de l'eau ; la barque s'enfonce, mon Maître est tombé de ses blessures, la moitié de nos gens sont morts, & l'autre est hors de combat : il ne reste que vous & moi de tout notre monde. Sautons dans la felouque, & exposons-nous à la merci

des élémens , peut-être que Dieu aura pitié de nous , & que nous passerons au travers de nos ennemis sans être aperçus. Je n'eus pas plutôt suivi le conseil de *Rufini* (c'étoit le nom de cet Ecuyer), que le bâtiment que nous avions abandonné coula à fond. Les ennemis, s'étant aperçu de notre fuite, envoyèrent après nous leur canot armé de vingt hommes. *Rufini*, voulant toujours fuir, fut tué d'un coup de mousquet, & je me vis seul exposé au plus grand péril où j'aye jamais été. La crainte de perdre ma liberté n'étoit pas ce qui me faisoit le plus de peine : mon sexe déguisé m'alarmoit étrangement ; & connoissant l'emportement des Turcs sur le chapitre des femmes, je craignois de porter moi seul toute la cruauté de leur vengeance. Il n'est point de Saint dans le Ciel que je n'implorasse à mon secours, & je fis alors des vœux au Seigneur, que je veux accomplir dès qu'il m'aura fait la grace de recouvrer ma liberté.

Je fus enfin mené au bord du corsaire, & le Capitaine à qui je fus présenté, levant les yeux & les mains au Ciel, me dit que Dieu m'avoit destiné à quelque chose de bien grand, puisqu'il avoit voulu me retirer d'un pas si dangereux & si extraordinaire, & que cette protection visible dont le Ciel m'avoit favorisé, lui donnoit pour moi de la vénération & de l'estime. Il m'assura que je ne recevrais dans son bord aucun mauvais traitement. Il fut le premier à donner l'exemple à tout son équipage, du respect qu'on me devoit. Je vous avoue que le discours de ce Barbare me ravit d'admiration. Je sentis pour lui en ce moment une certaine amitié, mêlée de tout le respect & de tout l'attachement imaginable : je l'assurai que s'il étoit sincère dans toutes les protestations qu'il me faisoit, jamais Esclave ne lui donneroit tant de marques d'attachement & de fidélité que je ferois ; & m'étant prosterné à ses genoux, que j'embrassai & que je baignai

de mes larmes, je le priaï instamment de ne me faire aucune violence, puisque je souffrirois plutôt la mort la plus cruelle, que d'être déshonorée. Je n'eus pas à me plaindre de mon nouveau Maître. Jamais on n'a trouvé tant de bonne foi, avec tant de démonstration d'amitié. Tout le trajet que nous fîmes depuis Lipara où notre barque coula à fond, jusqu'à Patras, ne me parut ni effrayant, ni traversé d'aucun péril; nous y arrivâmes après huit jours de navigation, pendant lesquels je fus servi avec tout le respect & toute la propreté imaginable. Mulazem, qui étoit le premier mari de notre Patrone, étoit un des plus honnêtes hommes qu'on eut jamais vus; il avoit un fond de probité qu'on auroit peine à trouver dans bien des Chrétiens; & m'ayant promis qu'il n'attenteroit point à mon honneur, il me tint inviolablement sa parole; & je puis dire que depuis dix ans que je suis à son service, il ne m'a jamais donné le moindre sujet de me plaindre de son

honnêteté, quoique les Turcs ne soient pas scrupuleux sur ce sujet, faisant servir à leurs plaisirs tous leurs Esclaves, de quelque sexe qu'ils puissent être. Mulazem étoit marié, il aimoit éperdument sa femme, & n'auroit osé, pour la vie, lui manquer de fidélité; il m'entretint souvent de son bonheur, & de l'empressement qu'il avoit d'arriver auprès d'elle. J'entrai dans sa passion, & je la flattai si bien & si à propos, que je devins sa confidente, m'assurant qu'après une épouse si tendrement aimée, rien au monde ne lui étoit plus cher que moi. Ce fut dans ce moment-là que je pris mon temps pour le prier de ne me vendre à personne, lui assurant que je m'intéressois si fort à tout ce qui le regardoit, que j'aimerois autant mourir que d'être séparée de ses intérêts. Je ne vous serai pas d'un petit secours auprès de Zaïde, lui dis-je; vous me dites qu'elle est jeune & d'une humeur assez volage; ces sortes de personnes sont sujettes à des caprices qui font enrager

enrager l'homme le plus patient : si je deviens son Esclave, je travaillerai si fort à vous rendre le maître de son cœur, que rien ne le remplira que votre idée. Mon Patron m'assura qu'il me considéroit trop pour me voir chez un autre, & qu'il m'estimoit seule plus que toutes les prises qu'il avoit faites en sa vie. Nous arrivâmes enfin à Patras, un Vendredi au soir du mois d'Avril. Je ne m'arrêterai pas à vous décrire les beautés de ce pays, ni la situation de cette ville, vous y êtes il y a déjà quelques années, & vous pouvez en juger beaucoup mieux que moi. La mere de Mulazem reçut son fils avec des sentimens de tendresse, qui me donnerent de l'amour pour cette illustre vieille : sa femme, qui n'étoit encore qu'une poupée de dix à douze ans, ne lui dit presque rien, & me parut insensible aux caresses d'un si cher époux. Je n'avois pas quitté ma chamarlouque, ni ma perruque : la mer avoit englouti toutes mes hardes, & cet habit m'ha-

billoit si proprement & si fort à mon avantage , que la vieille Patrone conçut quelque chagrin de ma beauté , & craignit que son fils ne s'attachât trop à moi , & ne méprisât sa belle-fille. Le lendemain , l'Eunuque de ma Patrone me vint dire que j'étois Esclave , & que mon habit de Reine ne convenoit pas à ma mauvaise fortune. Je ne fus point surprise de ce compliment ; je lui dis en riant , que j'attendois avec impatience un habit convenable à mon état. L'air enjoué avec lequel je parus soumis à mon malheur , donna de l'admiration à cet Eunuque , & plut si fort à Azemire , qu'elle courut m'embrasser , & m'assura qu'elle respecteroit en moi les vertus qu'elle y voyoit , & qu'elle vouloit que je changeasse d'habit avec sa bru ; qu'elle la confioit à ma conduite , espérant que , par ma sagesse , je conserverois la paix & la tranquillité dans la famille , bien loin d'y porter le trouble & le chagrin. Je répondis à toutes ses honnêtetés , par toutes les

expressions les plus respectueuses dont je fus capable. On entend fort bien la Langue Italienne dans tout le Levant, parce que la Langue Franque, qui y est fort en usage, est une espèce d'Italien corrompu. Je me vis donc auprès de Zaïde plus sa Maîtresse qu'elle n'étoit la mienne ; j'inventai tous les jours mille propretés pour la parer, & je la divertissois en tant de manieres différentes, qu'elle ne se séparoit pas un seul moment de moi, & ne pouvoit souffrir d'autre personne que moi coucher auprès d'elle.

Je vous avoue que je me trouvai bien embarrassé à la proposition qu'elle m'en fit : je lui témoignai ma répugnance, que j'appuyai du prétexte de la Religion. Je suis Chrétienne, lui dis-je, ma Loi me défend de coucher jamais avec des Infideles ; je croirois avoir apostasié, si je vous accorderois ce que vous me demandez, & cette seule pensée d'avoir été rebelle à Jésus-Christ, me feroit mourir de douleur. Comme je ne parlois

qu'à un enfant, je n'eus pas de peine à lui persuader tout ce qui me plut sur cet article ; je la priai d'aimer son époux qui l'adoroit, & je voulus, dès ce soir-là même, qu'elle le reçût dans son lit : grace qui ne lui avoit pas encore été accordée, parce qu'elle étoit trop jeune, & qu'étant fille du Pacha de la Morée, elle dispoſoit absolument de ſa volonté.

L'oncle de Mulazem avoit fait ce mariage ; & il y avoit ſept ou huit ans qu'elle étoit mariée, ſans avoir encore accordé aucune faveur à ſon époux. Je fus charmé d'avoir procuré cette ſatisfaction à un Patron que j'avois tant de ſujet d'eſtimer, & j'étois au comble de ma joie, d'être échappé d'un pas ſi dangereux, où je courois riſque d'éventer le ſecret de mon ſexe. Nos deux époux ſe donnoient tous les jours de nouveaux témoignages de tendreſſe, & me faiſoient éprouver auſſi tous les jours de nouvelles marques de leur affection. Zaïde qui commençoit à ſen-

tir de la tendresse pour son mari, craignoit à tout moment de le perdre, & me disoit qu'elle ne lui pardonneroit jamais une infidélité. Je le crois trop attaché à vous, lui dis-je, Madame, & les plus belles personnes du monde ne seroient pas capables de le toucher. J'en puis répondre, & je n'ai jamais trouvé un plus honnête homme; aussi sa probité lui a acquis tout mon attachement : & quand vous voudrez récompenser tous les petits services que je vous rends, & les plaisirs innocens que je tâche de vous procurer, ne m'en récompensez que par les plus tendres caresses, que je vous prie de faire à votre époux. Voilà l'état où j'ai vécu pendant dix années que je suis dans cette maison. Une année auparavant votre servitude, Gabrielle arriva ici. Quoiqu'elle fût jeune & belle, ma Patrone ne la distingua pas comme moi : son habit & ses emplois furent différens des miens ; il est vrai qu'elle plut beaucoup à cause de l'adresse de ses mains :

jamais personne n'a excellé à la broderie, comme elle ; elle joue fort bien de la guitare , & chante assez bien , pour n'avoir pas de méthode. Je vis avec plaisir ses belles dispositions pour la Musique. Comme je la fais à fond , & que je joue assez bien du turbe & du clavecin , je proposai à Zaïde de faire venir ces instrumens de France , avec laquelle on avoit le commerce libre. Je fus bientôt obéi ; & les ordres furent donnés si à propos , que cinq mois après nous reçûmes un clavecin & un turbe le plus excellent qu'on pût trouver.

Jamais servitude ne parut plus douce à deux Esclaves. Gabrielle , avec qui je couchois , me faisoit part de tous les mouvemens de son cœur. Elle étoit grosse de cinq mois quand elle arriva ; & le soin que je pris pour ses couches , lui donna un attachement pour moi , qu'elle ne pouvoit m'exprimer qu'avec transport : les femmes de Provence sont, à ce qu'elle me disoit , emportées dans

leurs caresses , jusques à mordre & à déchirer. Il y avoit déjà huit mois qu'elle étoit avec moi , & que nous couchions dans le même lit , sans qu'elle se fût apperçue que je fusse homme. Une nuit qu'elle ne pouvoit dormir , après m'avoir fort caressé , voyant que j'étois si tranquille , & que je ne répondois rien , elle s'approcha de plus près , & trouva que je n'étois pas fille ; le profond sommeil où j'étois m'empêcha de sentir ses caresses , & je pensai mourir d'effroi , lorsque , le matin étant venu , elle me dit que j'avois grand tort de lui avoir caché un mystère dont elle s'étoit éclaircie avec tant de plaisir : Vous êtes un beau garçon ! me dit-elle , & ce n'est plus *Mariola* que je serre entre mes bras. Je voulus rire de son emportement , & la railler sur ses airs de tendresse. Non , non , me dit-elle , & graces à votre sommeil , j'ai votre secret : ou confiez-vous à moi , ou je vais vous perdre. Si l'on venoit à savoir ce que vous êtes sous votre

habit , on m'envelopperoit dans votre perte , me croyant complice du tort que vous faites a notre Patron ; avouez-moi toutes choses , & ne craignez rien ; je vous aime éperdument , & je m'exposerai mille fois à périr , plutôt que de trahir le secret que vous m'aurez confié.

Que pouvois-je faire dans une conjoncture si fâcheuse ? J'avois manqué de prudence , de m'être trop exposé aux emportemens d'une jeune fille. Il falloit céder à ce coup , & lui raconter toute l'histoire que je viens de vous faire. Elle m'a fait payer sa discrétion bien chèrement. Vous avez entendu à quel prix elle me l'a vendue , & de quelle monnoie elle veut en être payée. Je vous avoue que je suis charmé que le hasard vous ait instruit d'une telle aventure ; si vous l'aviez apprise d'une autre manière , peut-être que les choses auroient pris toute une autre face , & vous eussiez rendu bien des gens malheureux.

Je redoublai alors l'estime que j'avois pour la feinte *Mariola*, & je trouvais tant de plaisir à m'entretenir avec elle, que mon attachement donna quelque espèce de jalousie à Zaïde. Elle me le fit connoître un jour ; & m'exagérant sa passion : Mulazem , me dit-elle , avoit mille perfections, & un amour que rien n'égalera jamais : hélas ! je n'eus jamais pour lui aucun sentiment de jalousie , je le vis arriver & partir d'auprès de moi , sans trouble & sans inquiétude. Je sentoís bien que je l'aimois ; mais ma tendresse ne fut jamais alarmée , & je vivois dans un repos qui trouble souvent celui d'un époux. Vous me faites mille peines , & je ne trouve plus dans *Mariola* les mêmes plaisirs que j'avois à la voir & à la caresser : vous rendrez deux personnes malheureuses , Luzaïsem ; il me semble que vous n'avez pas raison de le faire , après les bontés qu'on a eues pour vous. Le discours de Zaïde me fit porter mes réflexions loin. Je connoissois son

humeur fiere & emportée ; elle se regardoit comme la maîtresse de mon fort ; & vivant avec elle avec beaucoup de respect & de civilité , elle avoit toujours conservé sur moi un air d'empire , qui la rendoit absolue en tout ce qu'elle vouloit. Je fis donc tout ce que je pus pour m'empêcher de parler à *Mariola* en sa présence , & pour lui cacher les entretiens secrets que j'avois avec elle. Je parus plus assidu auprès de *Zaïde* , & n'oubliai rien pour ménager son esprit , l'ayant mise dans un état à se porter aux dernieres violences , si elle avoit pu pénétrer mes sentimens & connoître mon dessein.

La nouvelle de la prise de Candie me délivra de mes frayeurs , & donna la premiere ouverture au projet que j'avois fait de me rendre libre. La prise de cette île , qui avoit tant coûté au Turc , qui , depuis vingt-quatre ans , en poursuivoit la conquête , obligea toutes les villes de l'Empire à en faire des réjouissances publiques. Jamais on ne vit tant

d'illuminations & tant de feux allumés. Le Patron *Antonio* me proposa alors de faire jouer un feu d'artifice sur l'eau, parce que cette fête nous pouvoit servir de prétexte pour nous échapper. Je lui dis de s'assurer d'un brigantin & d'Esclaves Chrétiens déguisés en Turcs, qui eussent bonne envie de se sauver. Tout fut ordonné avec beaucoup de promptitude & de précaution. *Antonio*, avec vingt-cinq Esclaves de sa connoissance, fut m'attendre derrière un écueil, à une lieue de Patras. Le soir de l'assignation étant arrivé, comme c'étoit moi qui donnoit cette fête à toute la ville, en témoignage de mon zele pour l'Empire, il ne me fut pas difficile de persuader à Zaïde de venir voir ce spectacle. Elle y consentit, & se para de toutes ses pierreries, & des plus magnifiques habits qu'elle eût : ses Esclaves & ses Eunuques l'accompagnèrent dans sa chaloupe. J'avois pris des rameurs du pays, qui devoient, après avoir vu le feu, nous conduire à un petit bien de

campagne que nous avions sur le bord de la mer. Nous avions arrêté que nous y coucherions, pour nous débarrasser du grand monde. Azemire étoit malade, & pria le Dervis, son ancien ami, d'être de la partie, pour lui faire le récit de notre divertissement. Les Turcs aiment passionnément le spectacle du feu. Comme ils y sont très-peu experts, ils virent celui-ci avec une surprise & des applaudissemens extraordinaires. Le dessein étoit une lune de lumière, qui embrasoit tout le monde d'un feu de soufre brûlant qui éblouissoit les yeux. Cette machine étoit posée sur l'arche d'un vieux pont, d'où il sortoit des milliers de fusées, & des feux de toute sortes; il y avoit à la rade un million de chaloupes, chargées de tous les habitans de la ville; les femmes seules n'étoient point de cette fête, qu'elles virent de leurs terrasses. Mais comme je vivois avec Zaïde d'une autre manière, & qu'elle m'obsédoit par ses caresses, je la priai de se travestir en homme

homme, avec toutes ses filles, & de n'oublier rien à se rendre magnifique pour honorer cette belle nuit. Nous nous embarquâmes une heure après qu'on eut pris le divertissement. Jamais nuit ne fut plus belle ni plus calme. Après avoir vu le feu de cette machine, nous laissâmes retirer tout le monde, & nous prîmes le large dans la mer pour aller à Vircanin, qui étoit cette maison de plaisance où nous devions aller coucher. Les Mariniers étoient prévenus que nous devions débarquer là, & y passer jusqu'au lendemain : on savoit notre dessein dans la maison, & ainsi personne n'avoit pu concevoir aucun soupçon de notre fuite. Comme nous fûmes à la vue de l'écueil, le brigantin, qui nous apperçut, fit force de rames, & se trouva sur nous sans que nous y eussions pris garde. D'abord Zaïde, & ceux de sa chaloupe, s'imaginèrent que c'étoit un brigantin Turc, qui, ayant su leur partie, avoit voulu les épouvanter ; mais quand elle se vit

mettre aux fers avec ses filles, & que le lendemain matin elle eut vu que les Matelots de sa chaloupe avoient été poignardés & jetés dans la mer, elle se crut perdue, & me demanda si c'étoit moi qui lui faisois jouer un si vilain tour, pour récompenser la tendresse qu'elle avoit eue pour moi? Je vous avoue que ce reproche me perça l'ame. Je l'assurai que je n'avois nulle part à ce malheur, &, pour ce sujet, je dis mille injures au Patron *Antonio*, qui, comprenant mon dessein, me fit charger de chaînes, & ordonna qu'on abordât à terre, pour y mettre Zaïde & son Eunuque. J'eus beau crier de me laisser ma femme, ou de me mettre à terre avec elle, on ne lui accorda que le Dervis & Gabrielle pour l'accompagner, & ce fut après les avoir tous dépouillés. Je n'osai jamais tourner mes yeux du côté du rivage, & je tins toujours mes oreilles bouchées, pour n'entendre pas les injures qu'elle vomissoit contre moi. Quelques Matelots m'en firent un récit,

qui mit à bout toute ma fermeté ; & Gabrielle , que je vis quelque temps après à Rome , pensa me faire quitter l'habit de Moine que j'avois pris , ne pouvant supporter avec tranquillité tout ce qu'elle m'apprit de ma malheureuse famille, ainsi que j'en parlerai dans son temps.

Nous laissâmes Zaïde & sa compagnie à cinq milles de Patras , sur le rivage ; & le beau temps continuant à nous favoriser , nous ne restâmes que trois jours à découvrir la Sicile. La plupart des Esclaves qui fuyoient avec moi , étoient Italiens ou Maltois. Un François , honnête homme , natif d'Agde dans le Languedoc , me sauva la vie , en empêchant le détestable Patron *Antonio* de commettre le plus grand crime & la plus noire perfidie qu'on pût jamais commettre. Les pierreries & les riches habits de Zaïde avoient donné lieu à sa détestable entreprise. Pour les avoir , il avoit résolu , quelque temps avant que d'arriver à Malte , de

me poignarder avec *Mariola*, &, après nous avoir volé tout ce que nous avions, de nous jeter dans la mer. Ce Languedocien étoit du complot, & avoit promis de faire comme les autres ; mais ayant mis pied à terre avec une partie de l'équipage, parce que le vent avoit changé, il me pria de venir avec lui, & d'appeler *Pietrocio*, c'est sous ce nom qu'on connoissoit alors *Mariola*. Il me dit de faire mon profit d'un avertissement qu'il alloit me donner ; qu'*Antonio* avoit résolu de me tuer, pour se saisir de toutes mes richesses : qu'il étoit lui-même un de ses complices ; mais qu'il n'avoit entré dans ce détestable projet, que pour ne donner aucun lieu de défiance à ces perfides ; & que, pour me faire connoître qu'il étoit honnête homme & que ce qu'il disoit étoit véritable, il avoit résolu, en m'avertissant, de s'échapper avec nous, & de ne plus remettre les pieds dans le brigantin. Je m'étois bien apperçu de quelque signe que ces Matelots s'étoient

faits les uns aux autres, mais je n'avois jamais pu m'imaginer qu'ils eussent été capables d'un si noir dessein. Je délivrois tous ces malheureux de l'esclavage, & je me voyois assez de richesses pour les contenter tous & les faire arriver commodément dans leur maison; pour récompense, ils avoient conçu le cruel dessein de se défaire de moi. Je rendis grâces à Dieu de m'avoir délivré d'un malheur si prochain, & je lui promis de m'attacher uniquement à lui, & de rompre avec toutes les créatures de la terre. Sauvons-nous donc, dis-je à mon cher Libérateur, & fuyons des cruels qui voudroient se nourrir de notre sang, après nous avoir dépouillés de nos biens.

Nous quittâmes la côte de la mer, pour pénétrer dans la terre : nous marchâmes toute la nuit, & nous nous trouvâmes à la pointe du jour à quatre grandes lieues du rivage. J'avois les pieds tout écorchés, & *Pietrocio* ne pouvoit plus se soutenir. Comme nous

étions encore avec nos habits de Turcs , nous craignions à tout moment de rencontrer quelqu'un qui allât avertir les plus proches villages , & que les Payfans ne courussent sur nous , & ne nous dépouillassent après nous avoir maltraités. J'avois sur moi un diamant de prix , & une ceinture toute parsemée de turquoises ; je pouvois avoir deux ou trois cents sequins de monnoie ; & quoique ce ne fût rien en comparaison de ce que j'avois perdu , j'étois si content d'avoir échappé à la trahison du Patron *Antonio* , que je ne pensai pas à ma lassitude , ni à la perte que j'avois faite. Je priai le Patron *Isnard* (c'est ainsi que s'appeloit ce Languedocien) d'aller au premier village acheter des habits pour *Pietrocio* & pour moi , pendant que nous l'attendrions dans une vieille mesure que nous lui montrâmes. Je lui donnai pour cela l'argent nécessaire ; & comme c'étoit un homme de bon sens & de beaucoup d'esprit , il revint le soir chargé de sept ou huit aunes de grosse bure , avec de

la voile & de quoi nous faire trois habits à la matelote ; il n'avoit pas non plus oublié du pain & du vin , pour nous faire subsister ; il nous apprit que nous étions sur les terres de la Golta , & que nous n'étions éloignés de Messine que de trois ou quatre journées par terre , & une journée par eau. Nous travaillâmes à nos habits de Matelots ; *Pietrocia* cousoit à merveille , & *Isnard* étoit tout-à-fait adroit. Nous restâmes trois jours dans cetteasure inhabitée ; elle étoit sur le haut d'un tertre , d'où nous pouvions découvrir la mer , & le moindre bâtiment qui paroissoit. Le lendemain de notre fuite , nous reconnûmes notre brigantin qui retournoit sur la côte où nous l'avions quitté. La peur que j'eus que ces malheureux ne nous poursuivissent , me fit attendre avec impatience qu'*Isnard* revînt du village où nous l'avions envoyé. D'abord qu'il fut arrivé , nous lui contâmes le sujet de notre crainte. Il nous rassura , & comme il étoit bon Pilote & qu'il connoissoit

parfaitement la navigation , il nous dit que le brigantin avoit été contraint de relâcher sur ces côtes-là , parce qu'il avoit trouvé au large des vents contraires pour emboucher le canal de Malte, & qu'il ne bougeroit de ce pays-là que les vents ne fussent entièrement changés. Nous fûmes satisfaits de cette réponse , & nous dormîmes plus tranquillement que nous n'avions fait auparavant. Dès qu'il fut jour , nous travaillâmes tous trois à nos habits ; & le troisième jour étant arrivés à un village éloigné de trois lieues de la masure que nous avions laissée , nous apprîmes qu'une galere Turque avoit amené à terre un brigantin d'Esclaves qui s'étoient échappés de Patras. Un Esclave de ce brigantin s'étoit sauvé dans la mêlée , & avoit passé le jour auparavant dans ce lieu , où il en avoit apporté la nouvelle.

Fin du Tome premier.

.
e
l
-
e
r
t
e
-
-
-
e
e
e
s
à
-
e
s
e
e.